





4363  
41412/3



**RAPPORT**

FAIT A L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,

LE LUNDI 22 AOUT 1825,

**SUR LE VOYAGE AUTOUR DU MONDE**

DE LA CORVETTE DE S. M., *LA COQUILLE*,

COMMANDÉE

PAR M. L.-I. DUPERREY.

III

Commissaires : MM. DE HUMBOLDT, CUVIER, DESFONTAINES, CORDIER, LATREILLE, DE ROSSEL;  
ARAGO, Rapporteur.



DEPUIS le retour de la paix, de nombreux voyages ont été exécutés dans l'intérêt des sciences et de la navigation. Les cartes de la Méditerranée et de la mer Noire, du capitaine Gauttier; les travaux du capitaine Roussin, sur les côtes d'Afrique et du Brésil; l'expédition du capitaine de Freycinet; les opérations hydrographiques dirigées par notre confrère Beautemps-Beaupré, seront des monuments durables de la protection éclairée que le ministère de la marine accorde aux entreprises utiles. Le plan du nouveau voyage, dont l'Académie nous a chargés de lui

rendre compte, fut présenté au marquis de Clermont-Tonnerre, alors ministre de la marine, par MM. Duperrey et d'Urville, vers la fin de l'année 1821; Son Excellence l'approuva, et mit la corvette *la Coquille* à la disposition de ces jeunes officiers. Le zèle et l'habileté dont ils avaient donné des preuves multipliées, le premier pendant la circumnavigation de l'*Uranie*, l'autre comme collaborateur du capitaine Gauttier, offraient toutes les garanties désirables. L'Académie trouvera, nous le croyons du moins, dans l'analyse que nous devons lui soumettre des nombreux travaux exécutés sur *la Coquille*, que les espérances de l'autorité et des savants ont été complètement réalisées.

## ITINÉRAIRE.

*La Coquille* appareilla de Toulon, le 11 août 1822. Le 28 du même mois, elle mouilla sur la rade de Sainte-Croix de Ténériffe, d'où elle partit le 1<sup>er</sup> septembre, faisant route pour la côte du Brésil. Dans la traversée, elle prit connaissance, le 6 octobre, des petits îlots de Martin-Vaz et de la Trinité; le 16, *la Coquille* jeta l'ancre au mouillage de l'île Sainte-Catherine : elle y séjourna jusqu'au 30. Le 18 novembre, elle atteignit le port Louis des Malouines, situé au fond de la baie Française ou de la Soledad, d'où elle mit sous voiles le 18 décembre pour doubler le cap Horn; elle visita ensuite, sur la côte occidentale d'Amérique, le port de la Conception au Chili; celui de Callao au Pérou; enfin, le port de Payta, situé entre l'équateur magnétique et l'équateur terrestre. L'absence de toute relation diplomatique entre la France et les gouvernements républicains de l'Amérique du Sud n'apporta aucun obstacle aux opérations de M. Duperrey; sur la côte du Chili, comme au Pérou, les autorités allèrent avec empressement au-devant de ses moindres désirs.

*La Coquille* appareilla de Payta le 22 mars 1823; elle longea dans sa route l'archipel Dangereux, et relâcha d'abord à Taïti, le 3 mai, et ensuite à Barbora, qui fait également partie des îles de la Société. En quittant ce dernier point, l'expédition se dirigea vers l'O., prit successivement connaissance des îles Sauvage, Eoa (dans le groupe des Amis), Santa-Cruz, Bougainville, Bouka, et atteignit la Nouvelle-Irlande, où elle mouilla dans le Port-Praslin, le 11 août.

Après une relâche de neuf jours, l'expédition quitta le Port-Praslin, pour se rendre à Waigiou. Nous parlerons tout à l'heure des observations qu'elle fit dans la traversée et durant son séjour dans le havre d'Offak, d'où elle partit le 16 septembre. Le 23, M. Duperrey jeta l'ancre à Caïeli (île Bourou); le 4 octobre, il aborda à Amboine, où il reçut de M. Merkus, gouverneur des Moluques, l'accueil le plus empressé et tous les secours dont il avait besoin. Le 27 octobre, *la Coquille* remit sous voiles, se dirigeant du N. au S.; elle prit connaissance de l'île du Volcan, traversa le détroit d'Ombai; longea les îles situées à l'O. de Timor; fit la reconnaissance de Savu, de Benjoar, et quitta définitivement ces parages pour se rendre au Port-Jackson. Les vents contraires ne permirent pas à M. Duperrey de ranger la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, comme il en avait eu le projet; ce ne fut que le 10 janvier 1824 qu'il doubla la pointe méridionale de la terre de Van-Diémen; le 17, la corvette était amarrée dans Sydney-Cove. M. le général Brisbane, gouverneur de la Nouvelle-Hollande et correspondant de l'Académie, reçut nos voyageurs avec l'empressement le plus amical, et mit à leur disposition tout ce qui pouvait contribuer au succès des opérations dont ils étaient chargés.

En quittant Sydney, le 20 mars 1824, après une relâche de deux mois, l'expédition fit voile pour la Nouvelle-Zélande, où elle aborda le 3 avril, dans la baie des Îles. Les travaux qu'elle

devait y exécuter furent terminés le 17. Dans les premiers jours de mai, *la Coquille* parcourait déjà dans tous les sens l'archipel des Carolines; la mousson d'Ouest l'obligea d'abandonner ces parages vers la fin de juin 1824; elle se dirigea alors sur l'extrémité N. de la Nouvelle-Guinée; fit, durant sa route, la géographie d'un bon nombre d'îles peu connues ou mal placées, et atteignit le havre de Doreri le 26 juillet; quinze jours après, la corvette mit de nouveau sous voiles pour se rendre, en traversant les Moluques, à Java; elle jeta l'ancre dans le port de Sourabaya le 29 août; en partit le 11 septembre; arriva le mois suivant à l'île de France, où ses opérations la retinrent du 3 octobre au 16 novembre; elle séjourna à Bourbon du 17 au 28 du même mois, et fit voile ensuite pour Sainte-Hélène. La relâche de M. Duperrey dans cette île dura une semaine; il en partit le 11 janvier de l'année courante, jeta l'ancre à l'Ascension le 18, y exécuta les observations du pendule et des phénomènes magnétiques, et quitta définitivement ces établissements anglais le 28, après avoir reçu, des commandants et des officiers des deux garnisons, tous les secours désirables. Le 24 mars, enfin, M. Duperrey entra dans la rade de Marseille.

Durant cette campagne de trente-un mois et treize jours, *la Coquille* a parcouru 25,000 lieues. Elle est revenue au point de départ, sans avoir perdu un seul homme, sans malades et sans avaries. M. Duperrey attribue, en grande partie, la bonne santé dont son équipage a constamment joui, à l'excellente qualité de l'eau conservée dans les caisses en fer, et aussi à l'ordre qu'il avait donné d'y laisser puiser à discrétion. Quant au rare bonheur qu'a eu *la Coquille* d'exécuter un si long voyage sans avaries ni dans ses mâts, ni dans ses vergues, ni même dans ses voiles, s'il a dû tenir à un concours de circonstances extraordinaires, sur lequel il serait imprudent de toujours compter, on doit aussi reconnaître que de telles

chances ne s'offrent qu'à des marins consommés. Ajoutons encore que M. Duperrey et ses collaborateurs avaient eu, en 1822, l'avantage de trouver à Toulon, dans la personne de M. Lefébure de Cerisy, un ingénieur du plus grand mérite, qui présida au radoub et à l'installation de la corvette avec toute la sollicitude d'un véritable ami.

#### CARTES ET PLANS LEVÉS PENDANT LA CAMPAGNE DE *LA COQUILLE*.

Les travaux hydrographiques exécutés pendant la circumnavigation de *la Coquille* sont déjà complètement dessinés, et n'attendent plus que le burin du graveur; ils forment cinquante-trois cartes ou plans, dressés par les meilleures méthodes; nous allons en présenter ici l'énumération, en citant au fur et à mesure les noms des officiers auxquels on en est redevable.

Sur la côte du Brésil, le plan des îlots de Martin-Vaz et de la Trinité a été dressé avec beaucoup de soin par M. Bérard.

Sur celle du Pérou, le même officier a fait le plan très-détaillé du mouillage de Payta et la carte des côtes adjacentes, depuis Colan, situé à peu de distance de l'embouchure du Rio-de-Chira, jusqu'à l'île de Lobos.

La carte générale de l'archipel Dangereux a été dressée par M. Duperrey lui-même; la carte particulière de l'île Clermont-Tonnerre appartient à M. Bérard; les plans des îles Narcisse, Moller et de Lostange ont été levés avec un soin très-remarquable par M. Lottin.

M. Duperrey a profité de sa navigation au milieu des îles de la Société, pour rectifier plusieurs graves erreurs qu'on remarque dans toutes les cartes de cet archipel.

M. Bérard a levé dans l'île de Taïti, avec son habileté ac-



coutumée, le plan du mouillage de Matavae. Le plan des îles Motou-iti et Maupiti, et celui du mouillage de Papeiti sont de M. de Blossville, et font également honneur à son zèle et à son expérience.

Dans la Nouvelle-Irlande, MM. Bérard, Lottin et de Blossville ont levé conjointement et dans les plus grands détails le plan du Port-Praslin et de l'anse aux Anglais, le plan du cap Saint-George, et la carte du détroit de même nom qui sépare la Nouvelle-Irlande de la Nouvelle-Bretagne.

En quittant la Nouvelle-Irlande, *la Coquille* a fait une reconnaissance détaillée des îles Schouten, sur lesquelles on n'avait jusqu'ici que des notions un peu confuses : M. Duperrey en a dressé la carte. Le havre d'Offak, dans l'île Waigiou, dont l'intérieur était peu connu, a été l'objet d'un travail spécial, auquel tous les officiers ont pris part. M. Bérard a fait la carte de la portion de côte de la Nouvelle-Guinée, comprise entre Doreri et Auranswari ; le plan du havre de Doreri se fonde sur les observations réunies de MM. Bérard, Lottin et de Blois. La carte de la côte entre Doreri et le cap de Bonne-Espérance de la Nouvelle-Guinée est de M. Lottin ; c'est également à cet officier qu'on sera redevable de la carte des îles Vayag, situées au Nord de Rouïb.

Des traversées effectuées suivant des directions très-diverses dans les Moluques ont fourni à M. Duperrey les éléments d'une nouvelle carte de cet archipel, et de celle du détroit de Wangi-Wangi, à l'Est de l'île Boutoun. L'amiral d'Entrecasteaux n'avait vu que les côtes Nord des îles Savu et Benjoar, situées au Sud-Ouest de Timor ; M. Bérard a tracé une grande partie des côtes méridionales. La carte du détroit d'Ombai et de l'île Cambi est également dressée d'après les observations du même officier. Celle de l'île Guébé appartient à M. de Blois.

Dans la Nouvelle-Zélande, les travaux de *la Coquille* n'ont eu pour objet que l'extrémité Nord de l'île Eaheinomauwe; ils forment quatre planches. La première fait connaître la configuration de toute la côte Nord-Est : elle est de M. de Blois; la seconde représente la baie des Iles, d'après les travaux réunis de tous les officiers; la troisième offre le plan de la baie de Manawa, par M. Bérard; la quatrième, enfin, est le plan détaillé de la rivière de Kidikidi, dressé sur les observations de M. de Blossville.

Les îles isolées de Rotouma, de Cocal et de Saint-Augustin ont été levées par MM. Bérard et Lottin.

Dans l'archipel des îles Mulgraves, dont M. Duperrey a dessiné la carte générale, M. de Blossville a effectué la reconnaissance des îles King's-mill, Hopper, Woodle et Henderville; et M. de Blois, celle de l'île Hall, d'un archipel de cinq îles, et enfin des îles Mulgraves, proprement dites de Marshall.

Le vaste archipel des Carolines, jusqu'à présent si mal connu, a été le principal théâtre des opérations géographiques de *la Coquille*. La carte générale que M. Duperrey en a dressée rectifiera beaucoup d'erreurs. L'île Bonham y est représentée d'après la reconnaissance qu'en a faite M. de Blossville. L'île Oualan que le capitaine américain Crozer avait nommée *Strong*, et à laquelle M. Duperrey a restitué le nom que lui donnent les habitants, mérite un intérêt tout particulier. Durant une relâche de quinze jours, les officiers de la corvette l'ont parcourue dans tous les sens; ils y ont trouvé d'assez grands ports : l'un d'eux qui a été nommé *Chabrol*, un autre qui a reçu le nom de *la Coquille*, sont dessinés dans l'atlas d'après les opérations très-détaillées de MM. Bérard, Lottin et de Blois.

M. de Blois a fait à part une reconnaissance complète des îles Tougoulou et Pélélap, qui sont probablement les Mac-Askill de certaines cartes; et celle des îles Mougoul, Ougai et Aoura, qui

furent découvertes le 18 juin. C'est encore à cet officier qu'on devra le plan détaillé du groupe assez étendu d'Hogoleu, dont le père Cantova avait déjà anciennement parlé, et au milieu duquel *la Coquille* naviguait le 24 juin 1824. La reconnaissance faite par M. Lottin, des îles Tamatam, Fanadik et Ollap, rattache dans ces parages les opérations de *la Coquille* à celles de *l'Uranie*.

Les trois dernières feuilles de l'atlas si riche dont nous venons d'offrir l'analyse représentent les mouillages de Sainte-Hélène et de Sandy-Bay, et l'île de l'Ascension, d'après les observations de tous les officiers.

On ne perfectionne pas moins les cartes quand on les débarrasse d'îles, d'écueils, de bancs de sable, qui n'existent pas, que lorsque l'on y insère des terres nouvellement découvertes. L'expédition de *la Coquille* aura rendu plus d'un service à cet égard.

Suivant la plupart des géographes, il y a, non loin des côtes occidentales du Pérou, un écueil nommé *le Trépied*. M. Duperrey l'a infructueusement cherché : *la Coquille* a navigué à pleines voiles dans les lieux mêmes où le Trépied est ordinairement dessiné.

En prolongeant les côtes de la Nouvelle-Guinée, M. Duperrey a fait avec beaucoup de soin, mais sans succès, la recherche des îles que Carteret avait appelées *Stephens*; suivant lui, ces îles, encore représentées dans nos cartes, seraient les îles de la Providence de Dampier, situées à l'ouverture de la baie de Geelvink; c'est aussi l'opinion du général Krusenstern, et l'on ne peut disconvenir qu'elle n'ait maintenant une grande probabilité. Il paraîtra néanmoins fort étrange à tous les navigateurs que Carteret se soit trompé de près de trois degrés sur son estime.

Nos cartes les plus modernes placent un groupe d'îles nom-

mées *les Trials*, en face de la terre de Witt, par 20° de latitude S. et 100° de longitude occidentale; M. Duperrey, qui aurait attaché un grand prix à déterminer leur position, n'a pas pu les trouver.

Dans l'archipel des Carolines, les doubles emplois sont très-nombreux : M. Duperrey montre parfaitement que l'île Hope, que l'île Feyoa, que les groupes de Satahoual et Lamorsek n'existent point dans les positions qu'on leur assigne. Peut-être lui sera-t-il quelquefois difficile d'appliquer ces anciens noms aux îles dont il a fixé la place. Au reste, l'inconvénient n'est pas grave; tout était si inexact dans les cartes de cet archipel, que le travail de *la Coquille* équivalait à une première découverte.

#### OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES.

Dans un voyage comme celui de *la Coquille*, où les relâches devaient être partout de très-courte durée, les observations astronomiques ne pouvaient avoir pour objet que le perfectionnement de la géographie. Ces observations, dans chaque port, se composent de hauteurs du soleil et d'étoiles propres à vérifier la marche des chronomètres; de nombreuses séries de hauteurs circumméridiennes faites avec le cercle répétiteur astronomique, et destinées à donner les latitudes; enfin, d'une multitude d'observations de distances de la lune au soleil, aux étoiles et aux planètes, prises avec le cercle répétiteur à réflexion. L'examen que nous avons fait de la partie de ce travail déjà complètement rédigée, nous en a donné l'opinion la plus favorable. Tous les officiers de *la Coquille* y ont également concouru; nous devons néanmoins faire ici une mention particulière de M. Jacquinet, qui, chargé par le commandant, de la surveillance des chronomètres durant tout le voyage, a rempli

cette minutieuse tâche avec un zèle et une exactitude dignes des éloges de l'Académie.

OBSERVATIONS RELATIVES A LA DÉTERMINATION DE LA FIGURE  
DE LA TERRE.

M. Duperrey était muni de deux pendules invariables en cuivre, qui avaient déjà servi dans le voyage de *l'Uranie*. Ils ont été observés à Paris avant le départ et depuis le retour de l'expédition; à Toulon pendant que l'on préparait le bâtiment; aux Malouines, par  $51^{\circ} 31' 43''$  de latitude S.; au port Jackson, sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande; à l'île de France, et à l'île de l'Ascension, entre les tropiques.

Notre confrère, M. Mathieu, a déjà calculé les observations des Malouines et celles de Paris. Il en a déduit cette importante conséquence, en opposition avec une opinion long-temps accréditée, que les deux hémisphères terrestres N. et S. ont, à très-peu près, la même forme. Celles de ces observations qu'on n'a pas encore eu le temps de discuter, se rattachent à des questions non moins curieuses. Il résulte, par exemple, des opérations de M. de Freycinet, qu'il existe à l'île de France une cause d'attraction locale tellement intense, qu'elle y altère la marche d'une horloge de 12 ou 13 secondes par jour. On conçoit combien il devient intéressant de rechercher, dans les mesures de M. Duperrey, si l'influence accidentelle a été aussi manifeste. Sous peu de jours, les résultats de cette discussion seront présentés à l'Académie.

MAGNÉTISME.

Les phénomènes du magnétisme terrestre, malgré plus d'un siècle de recherches, sont encore enveloppés dans une grande

obscurité. M. Duperrey s'en est occupé pendant toute la durée de son voyage, avec l'attention la plus soutenue, soit à la mer, soit dans les relâches. Ses journaux renferment une multitude d'observations de déclinaison, d'inclinaison, d'intensité et de variations diurnes de la déclinaison, faites par les meilleures méthodes. La commission a pensé qu'en présentant ici un aperçu rapide des progrès que la science peut attendre de ce grand travail, elle remplirait les intentions de l'Académie.

Il existe, comme on sait, sur le globe, une courbe le long de laquelle l'aiguille aimantée se place horizontalement; cette courbe, qu'on a appelée l'équateur magnétique, a été naguère l'objet des recherches de MM. Hansteen et Morlet; quoique ces deux physiciens aient fait usage des mêmes données, ils sont cependant arrivés sur quelques points à des résultats légèrement différents. Dans la carte du savant norvégien comme dans celle de notre compatriote, l'équateur magnétique est, en totalité, au S. de l'équateur terrestre entre l'Afrique et l'Amérique. Le plus grand écartement de ces deux courbes en latitude, qui correspond à environ  $25^{\circ}$  de longitude occidentale, est de  $13$  ou  $14^{\circ}$ ; dans la première carte on trouve un nœud en Afrique, par  $22^{\circ}$  de longitude orientale; la seconde le place  $4^{\circ}$  plus à l'occident; suivant MM. Hansteen et Morlet, si l'on part de ce nœud en s'avancant du côté de la mer des Indes, la ligne sans inclinaison s'éloigne rapidement vers le Nord de l'équateur terrestre; sort de l'Afrique un peu au Sud du cap Guardafui, et parvient, dans la mer d'Arabie, à son maximum absolu d'excursion boréale (environ  $12^{\circ}$ ), par  $62^{\circ}$  de longitude orientale. Entre ce méridien et le  $174^{\circ}$  degré de longitude, la ligne sans inclinaison se maintient constamment dans l'hémisphère boréal; elle coupe la presqu'île de l'Inde, un peu au

Nord du cap Comorin ; traverse le golfe du Bengale en se rapprochant légèrement de l'équateur terrestre dont elle n'est éloignée que de  $8^{\circ}$ , à l'entrée du golfe de Siam ; remonte ensuite un tant soit peu au Nord ; est presque tangente à la pointe septentrionale de Bornéo ; traverse l'île Paragua , le détroit qui sépare la plus méridionale des Philippines de l'île Mindanao , et , sous le méridien de Waigiou , se trouve de nouveau placée à  $9^{\circ}$  de latitude Nord. De là , après avoir passé dans l'archipel des Carolines , l'équateur magnétique descend rapidement vers l'équateur terrestre et le coupe , d'après M. Morlet , par  $174^{\circ}$ , et , suivant M. Hansteen , par  $187^{\circ}$  de longitude orientale. Il y a beaucoup moins d'incertitude sur la position d'un second nœud situé aussi dans l'océan Pacifique ; sa longitude occidentale doit être de  $120^{\circ}$  environ : mais tandis que les recherches de M. Morlet l'ont conduit à admettre que l'équateur magnétique , après avoir seulement touché l'équateur terrestre , s'infléchit aussitôt vers le Sud , M. Hansteen suppose que cette courbe passe dans l'hémisphère Nord , sur une étendue de  $150^{\circ}$  de longitude , et revient ensuite couper de nouveau la ligne équinoxiale à  $23^{\circ}$  de distance de la côte occidentale d'Amérique. Du reste , pour qu'on ne s'exagère point cette discordance , nous devons dire que , dans son excursion boréale , la courbe sans inclinaison de M. Hansteen ne s'éloigne pas de l'équateur terrestre de plus d'un degré et demi , et qu'en définitive , cette ligne et celle de M. Morlet ne sont nulle part à  $2^{\circ}$  de distance l'une de l'autre , dans le sens des cercles de latitude.

Ces divers résultats se rapportent à l'équateur magnétique de l'année 1780 ; est-il survenu , depuis lors , des changements notables , soit dans la forme de cette courbe , soit dans la position de ses nœuds ? Nous ne doutons pas que les travaux de M. Duperrey , réunis aux excellentes observations de M. de

Freycinet, n'éclaircissent complètement cette question; vos commissaires doivent se borner à vous présenter ici ce qu'ils ont pu déduire d'un premier aperçu.

*La Coquille* a coupé six fois l'équateur magnétique. Deux des points dont elle a ainsi déterminé directement la position, sont situés dans l'océan Atlantique, par  $27^{\circ} 19' 22''$  et  $14^{\circ} 20' 15''$  de longitude occidentale, et par  $12^{\circ} 27' 11''$  et  $9^{\circ} 45' 0''$  de latitude Sud. Dans la carte de M. Morlet, les latitudes des points de la ligne sans inclinaison correspondants à  $27^{\circ} 1/4$  et  $14^{\circ} 1/3$  de longitude occidentale sont respectivement :  $14^{\circ} 10'$  et  $11^{\circ} 36'$ . La ligne sans inclinaison semble donc, sur le premier point, s'être rapprochée de l'équateur terrestre de  $1^{\circ} 43'$ , et, par le méridien du second, de  $1^{\circ} 51'$ . La carte de M. Hansteen donne à fort peu près les mêmes différences.

Dans la mer du Sud, près de la côte d'Amérique, M. Duperrey a trouvé d'abord, en allant du Callao à Payta, et ensuite pendant la navigation entre Payta et les îles de la Société, deux points de l'équateur magnétique, dont voici les coordonnées :

Longit.  $83^{\circ} 38'$  O.; Latit.  $7^{\circ} 45'$  S.;

Longit.  $85^{\circ} 46'$  O.; Latit.  $6^{\circ} 18'$  S.

Dans les cartes de MM. Hansteen et Morlet, les latitudes sont d'environ un degré plus petites. Ici la différence est en sens contraire de celle que nous avons trouvée dans l'océan Atlantique, en sorte que, vers les côtes du Pérou, l'équateur magnétique semble s'être éloigné de l'équateur terrestre.

Passons enfin aux deux points directement déterminés pendant la circumnavigation de *la Coquille* dans la partie boréale de la ligne sans inclinaison. M. Duperrey a trouvé pour leurs coordonnées :



Longit.  $170^{\circ} 37' 24''$  E. . . . . Latit.  $0^{\circ} 53'$  N. ;

Longit.  $145^{\circ} 2' 38''$  E. . . . . Latit.  $7^{\circ} 0'$  N.

Ces latitudes sont plus petites sur les cartes qui représentent l'équateur de 1780. Dans la partie de l'océan Équinoxial correspondante aux Carolines ou aux îles Mulgraves, la ligne sans inclinaison semble donc s'éloigner de l'équateur terrestre.

Des variations, en apparence si contradictoires, s'expliqueront néanmoins très-simplement, même sans qu'il soit nécessaire d'admettre un changement de forme dans l'équateur magnétique, pourvu que l'on suppose que cette courbe est douée d'un mouvement de translation qui, d'année en année, la transporte progressivement et en masse de l'orient à l'occident. De 1780 à l'époque actuelle, cette rétrogradation des nœuds, pour qu'on pût en déduire la valeur numérique des changements observés dans les latitudes, ne devra guère être au-dessous de  $10^{\circ}$ . Si la rapidité de ce déplacement était regardée comme une objection, nous ferions remarquer que les observations directes de la position des nœuds conduisent, à fort peu près, aux mêmes résultats. M. Duperrey a trouvé, en effet, un nœud de la courbe par  $172^{\circ}$  environ de longitude orientale ; sur la carte de M. Hansteen, ce nœud est placé au  $184^{\circ}$  degré. Dans la mer du Sud, le nœud tangent de M. Morlet et les deux nœuds de M. Hansteen se trouvent entre le  $108^{\circ}$  et le  $126^{\circ}$  degré de longitude occidentale. Des observations fort exactes, faites à bord de *l'Uranie*, en 1819, et que M. de Freycinet a eu la bonté de nous communiquer, portent ce nœud jusqu'au  $132^{\circ}$  degré de longitude. Nous trouvons enfin, dans un ouvrage du capitaine Sabine, publié depuis quelques semaines seulement, par ordre du bureau des longitudes de Londres, une observation qui montre, d'une manière non

moins évidente, que le point d'intersection des deux équateurs, qui était situé en Afrique dans l'intérieur des terres et assez loin de la côte, en 1780, s'est avancé de l'orient à l'occident jusque dans l'océan Atlantique : l'observation dont nous voulons parler a été faite à l'île portugaise de Saint-Thomas. M. Sabine y a trouvé, en effet, pour la valeur de l'inclinaison, en 1822,  $0^{\circ} 4' S$ . L'équateur magnétique passe donc actuellement par cette île, dont la latitude est  $24' N.$ , ou seulement quelques minutes plus à l'occident. Son point d'intersection avec l'équateur terrestre est à  $5^{\circ}$  environ de longitude orientale, tandis que, d'après les observations de 1780, MM. Morlet et Hansteen l'ont placé  $13^{\circ}$  au moins plus à l'Est.

D'après ces divers rapprochements, l'existence d'un mouvement de translation dans l'équateur magnétique est très-probable. M. Morlet l'avait déjà indiqué, mais avec la juste défiance que devaient lui inspirer des mesures d'inclinaison obtenues sans changement des pôles de l'aiguille. Aujourd'hui on pourra obtenir, à cet égard, une certitude complète, en discutant sous le même point de vue l'ensemble des observations d'inclinaison faites en pleine mer dans les régions équinoxiales. Les journaux tenus à bord de *l'Uranie* et de *la Coquille* renferment tous les éléments de ce travail, à notre avis l'un des plus importants que l'on puisse maintenant entreprendre sur les phénomènes du magnétisme terrestre. Il paraîtrait, en effet, que c'est la forme et la position de la ligne sans inclinaison qui règlent, d'un pôle à l'autre, dans quel sens, en chaque lieu, les variations annuelles de l'aiguille aimantée se manifestent. Cette conjecture, en tant qu'il est question du changement d'inclinaison, se trouve consignée dans l'intéressant Mémoire de M. Morlet, que l'Académie, il y a déjà quelques années, a honoré de son approbation. Si l'on appelle latitude magnétique d'un point, la distance angulaire de

ce point à la ligne sans inclinaison mesurée sur le méridien magnétique considéré comme un grand cercle, on trouvera en général, suivant M. Morlet, que l'inclinaison de l'aiguille diminue, là où le mouvement de translation de l'équateur tend à diminuer la latitude magnétique; et qu'elle augmente, au contraire, partout où la latitude magnétique s'agrandit. Quelques lieux, tels que la Nouvelle-Hollande, Ténériffe, etc., lui paraissaient néanmoins faire exception. Les observations recueillies dans les voyages de *l'Uranie* et de *la Coquille* nous ont permis de soumettre cette règle à un plus grand nombre de vérifications, et de reconnaître qu'elle s'accorde avec l'expérience, d'une manière fort remarquable, même dans les stations que M. Morlet avait exceptées. On voit, de cette manière, que si l'inclinaison Sud augmente rapidement à Sainte-Hélène pendant que l'inclinaison Nord diminue rapidement à l'Ascension, c'est parce que, dans son mouvement de translation, l'équateur magnétique, qui s'éloigne sensiblement de la première de ces îles, s'approche au contraire de la seconde qu'elle finira même par atteindre en peu d'années. Le méridien magnétique du Cap prolongé vers le Nord passe à une petite distance d'un des nœuds vers l'Ouest; dès-lors l'inclinaison doit y augmenter rapidement, et c'est aussi ce que montrent les observations de Cook, de Bayly, de King, de Vancouver et de M. de Freycinet. A Taïti, Bayly, Wales et Cook trouvèrent, en 1773, 1774 et 1777, une inclinaison de l'aiguille d'environ  $30^{\circ}$ ; M. Duperrey déduit de ses mesures  $30^{\circ} 36'$ ; le changement annuel est presque insensible; mais aussi, le méridien magnétique de Taïti rencontre la ligne sans inclinaison, très-près de son maximum de latitude, c'est-à-dire, dans un point où cette courbe est presque parallèle au méridien terrestre. Le rapide changement d'inclinaison, à la Conception du Chili, déduit de la comparaison des mesures de Malaspina et de M. Duperrey; la pe-

titesse, au contraire, de ce mouvement aux Sandwich, qui nous paraît résulter des observations de Bayly, de Cook, de Vancouver et de M. de Freycinet, n'offrent pas une confirmation moins frappante de la règle.

Si une discussion exacte des observations de l'aiguille horizontale montrait, comme cela paraît être au premier aperçu, qu'en chaque lieu les changements de déclinaison peuvent aussi se rattacher à la position de l'équateur magnétique, l'étude du mouvement de cette courbe acquerrait une nouvelle importance. C'est une recherche dont MM. de Freycinet et Duperrey possèdent tous les éléments et qui nous paraît digne de fixer leur attention. Nous nous contenterons ici de faire remarquer qu'il résulte des observations de ces deux officiers, comparées à celles de Cook et de Vancouver, que la déclinaison, soit à Taïti au Sud des deux équateurs, soit aux îles Sandwich par une latitude boréale, est maintenant aussi peu variable que l'inclinaison.

L'expédition maritime de *l'Uranie* est la première pendant laquelle on ait étudié les oscillations diurnes de l'aiguille aimantée horizontale. Les précieuses observations rapportées par M. de Freycinet ont établi, d'une manière incontestable, qu'entre les tropiques, l'étendue de cette oscillation est sensiblement moindre que dans nos climats. On paraissait pouvoir aussi en déduire que, dans l'hémisphère austral, quel que soit le sens de la déclinaison, l'extrémité Nord de l'aiguille se meut vers l'Est aux mêmes heures où nous la voyons en Europe marcher vers l'Ouest; ce fait, à son tour, amenait à la conséquence qu'entre l'Europe et les régions où M. Freycinet avait observé, il devait se trouver des points dans lesquels la variation serait absolument nulle. Il restait seulement à déterminer si ces points appartenaient à l'équateur magnétique ou à l'équateur terrestre. La seconde supposition ne pouvait guère se con-

cilier avec l'existence, à Rawack, d'une variation diurne de trois à quatre minutes; car ce port, situé dans la terre des Papous, n'a que  $0^{\circ} 1' 1/2$  de latitude Sud. Néanmoins, il paraissait désirable, pour dissiper toute incertitude, qu'on observât le phénomène entre les deux équateurs. Tel a été le principal objet de la relâche de M. Duperrey à Payta. Dans cette ville, située au Nord de l'équateur magnétique et au Sud de l'équateur terrestre, l'extrémité Nord de l'aiguille, observée avec un microscope, se mouvait comme en Europe, de l'Orient à l'Occident, depuis huit heures du matin jusqu'à midi. Ce déplacement angulaire était très-petit; mais sa direction, sur laquelle les observations ne laissaient aucune incertitude, paraissait autoriser la conséquence que tout le long de l'équateur magnétique l'aiguille horizontale n'éprouve pas de variations diurnes. Dans d'autres stations placées comme Payta, à l'île de l'Ascension, par exemple, on a pu voir cependant que cette conclusion aurait été prématurée. Le phénomène est plus complexe qu'on ne l'imaginait. Peut-être les changements de déclinaison du soleil qui, en Europe, occasionnent de si grandes variations dans l'amplitude des oscillations diurnes, amènent-ils, suivant les saisons, sous les tropiques, des mouvements de l'aiguille dirigés en sens inverse. Des observations ultérieures, faites dans des mois et des lieux convenablement choisis, lèveront ces doutes. Aussi nous paraîtrait-il très-utile que l'Académie voulût bien, dès ce moment, recommander cette recherche, d'une manière spéciale, à l'attention des navigateurs, surtout si, comme on l'annonce, une nouvelle expédition de découverte doit bientôt sortir de nos ports.

Pour terminer cet article, dont nous espérons qu'on daignera excuser l'étendue, nous devons encore ajouter que M. Duperrey a donné toute son attention aux expériences d'où l'on peut déduire les intensités comparatives du magnétisme terrestre,

et qu'il s'est également occupé des observations propres à donner les corrections dont les éléments magnétiques obtenus en pleine mer pourront être susceptibles. Il nous a semblé qu'en général ces corrections seront très-petites.

## MÉTÉOROLOGIE.

La météorologie se sera enrichie, par l'expédition de *la Coquille*, d'un journal où, pendant trente-un mois consécutifs et sans qu'il y ait une seule exception, on a noté six fois par jour l'état de l'atmosphère, sa température, sa pression, et la température de la mer. Dans les relâches, à Payta, par exemple; à Waigiou, sous l'équateur terrestre; à l'île de France, à Sainte-Hélène, à l'Ascension, entre les tropiques, nos navigateurs ont eu l'incroyable patience d'observer le thermomètre et le baromètre de quart d'heure en quart d'heure, le jour et la nuit, pendant des semaines entières. Tant de soins ne seront pas perdus; des observations aussi minutieusement exactes, aussi détaillées, fourniront de précieuses données, sur la loi qui lie les températures atmosphériques correspondantes aux différentes heures de la journée; sur la valeur de la période barométrique diurne et nocturne; sur les heures des maxima et des minima, etc. Grace à l'extrême complaisance que M. Delcros, ingénieur géographe très-distingué, a bien voulu avoir, à la prière de l'un de nous, d'aller à Toulon comparer les instruments de *la Coquille* à un baromètre qui lui appartient et dont l'accord avec celui de l'Observatoire se maintient depuis plusieurs années, on pourra décider, ce qui au reste n'est presque plus une question depuis qu'on a reçu en Europe les observations de MM. Boussingault et Riveiro, si la pression moyenne de l'atmosphère est la même dans tous les climats.

Depuis les célèbres voyages de Cook, personne ne doute

plus que l'hémisphère Sud ne soit en masse notablement plus froid que l'hémisphère Nord ; mais à quelle distance des régions équinoxiales la différence commence-t-elle à être sensible ? Suivant quelle loi s'agrandit-elle à mesure que la latitude augmente ?

Quand ces questions auront été complètement résolues , on pourra soumettre à une discussion exacte les causes diverses auxquelles ce grand phénomène a été attribué. La relâche de M. Duperrey aux Malouines montrera déjà que par  $51^{\circ} 1/2$  de latitude , la différence du climat est très-grande. Nous voyons , en effet , qu'au mouillage de la baie Française , du 19 au 30 novembre 1822 , les températures moyennes de l'atmosphère de la mer furent respectivement :

+  $8^{\circ},0$  et +  $8^{\circ},2$  centigrades. Le mois suivant , du 1<sup>er</sup> au 18 , on trouva :

+  $10^{\circ}$  , et +  $9^{\circ},4$ . On peut donc adopter +  $9^{\circ},0$  centigrades pour la température moyenne des Malouines , dans les trente jours qui précèdent le solstice d'été de ces régions. Londres se trouve précisément sous la latitude de la baie Française ; or , la température moyenne des douze derniers jours de mai et des dix-huit premiers jours de juin , d'après les tableaux publiés par la Société royale , est d'environ  $15^{\circ}$  centigrades ; c'est  $6^{\circ}$  de plus qu'aux Malouines.

La recherche de la direction et de la vitesse des courants mérite , au plus haut degré , de fixer l'attention des navigateurs. Les observations météorologiques ne sont pas moins propres à hâter les progrès de cette branche importante de l'art nautique , que la méthode généralement employée par les marins et qui consiste à comparer des latitudes et des longitudes déterminées astronomiquement , avec les latitudes et les longitudes correspondantes , déduites de l'observation de la boussole et du loch.

Les eaux d'une certaine région , quand elles sont transportées

par un courant dans une région plus ou moins voisine de l'équateur, ne perdent dans le trajet qu'une partie de leur température primitive; l'Océan se trouve ainsi sillonné par un grand nombre de rivières d'eau chaude et d'eau froide, dont le thermomètre manifeste l'existence et indique jusqu'à un certain point la direction. Tout le monde connaît les recherches de Franklin, de Blagden, de Williams et de M. de Humboldt, sur le courant équinoxial qui, après s'être réfléchi dans le golfe du Mexique, après avoir débouché par le détroit de Bahama, se meut du Sud au Nord, à une certaine distance de la côte orientale d'Amérique, et va, sous le nom de *Gulph-Stream*, tempérer le climat de l'Irlande, des îles Shetland et de la Norwège. A l'autre extrémité de ce vaste continent, le long des côtes du Chili et du Pérou, un courant rapide dirigé du Sud au Nord porte au contraire jusqu'au Callao les eaux froides du cap Horn et du détroit de Magellan. La température anomale de l'Océan, dans le port de Lima, avait déjà été remarquée dans le seizième siècle. Acosta dit, en effet (liv. II, chap. 2, pag. 70), qu'on peut rafraîchir les boissons au Callao en les plongeant dans l'eau de la mer; mais c'est M. de Humboldt qui a prouvé le premier, par des expériences exactes, que cette température accidentelle est l'effet, du moins en grande partie, d'un courant méridional, dont la limite est le cap Blanc; plus au Nord, dans le golfe de Guayaquil, il n'en a point trouvé de traces. Les nombreuses observations recueillies sur *la Coquille*, soit pendant sa navigation le long des côtes du Chili et du Pérou, soit durant son séjour à la Conception, à Lima et à Payta, fourniront sur ce curieux phénomène d'importantes données. A Payta, par exemple, la température de l'air était, en général, de 5, de 6, et même quelquefois de 7° centigrades supérieure à celle de la mer; la différence moyenne de ces températures, déterminée par treize jours d'observation dans le mois de



mars, s'élève à 5°; pendant la relâche au Callao, on a trouvé aussi une différence dans le même sens; mais elle est plus petite qu'à Payta, ce qu'on n'aurait peut-être pas prévu. Les journaux tenus dans tous les autres ports, celui de la Conception du Chili excepté, n'offrent rien de semblable; l'eau et l'atmosphère, sur une moyenne de dix jours d'observation, donnent à fort peu près le même degré.

La considération des températures absolues ne fournirait pas une preuve moins certaine de l'existence de ce courant d'eau froide. Au port du Callao, du 26 février au 4 mars, les températures moyennes de l'air et de la mer furent respectivement 21°, 3 et 19°, 1 centigrades. Au large, à huit cents lieues des côtes, sous la même latitude, comme aussi sous une latitude plus grande, on trouva, du 7 au 10 avril, 25°, 9 et 25°, 6.

A Payta, du 10 au 22 mars, les températures moyennes de l'air et de l'eau, que nous déduisons des journaux de *la Coquille*, sont 25°, 1 et 20°, 0. Ici le courant n'exerce plus, comme on le voit, une très-grande influence sur la température de l'atmosphère près de la côte; mais il est encore de 6° ou 7° plus froid que l'Océan, à pareille latitude dans tout autre parage.

Nous nous sommes livrés à cette discussion de quelques-unes des observations météorologiques rapportées par M. Duperrey, afin de montrer combien il serait désirable qu'elles fussent imprimées en entier : les sciences physiques et l'art nautique lui-même en tireraient un grand parti. Qu'il nous soit permis, toutefois, en terminant cet article, d'exprimer le regret que nous avons éprouvé, en ne trouvant point dans des journaux si riches, si précieux, quelques observations de la température de la mer à de grandes profondeurs. Cette recherche, qui se rattache d'une manière si directe à celle de l'existence des courants sous-marins, n'aurait cependant pas retardé d'un

quart d'heure la navigation de *la Coquille*, puisqu'en général il eût suffi d'attacher un thermomètre à la sonde, toutes les fois qu'on la jetait à la mer. Si des expériences aussi intéressantes ont été complètement négligées par M. Duperrey et ses collaborateurs, c'est uniquement, il est presque superflu de le dire, à cause qu'ils manquaient de moyens de les faire avec exactitude. Il n'y avait pas en effet, à bord de la corvette, un seul de ces ingénieux thermomètres, qui marquent par des index, les maxima et les minima de température auxquels ils ont été exposés.

Rarement une expédition de découvertes quitte nos ports sans que l'Académie soit consultée par l'autorité, même sans qu'on la charge de rédiger des instructions; nous pensons qu'elle ne contribuerait pas d'une manière moins efficace aux progrès des sciences, si elle faisait préparer à l'avance, par les plus habiles artistes, quelques-uns des instruments de physique dont les navigateurs peuvent avoir besoin. Si l'Académie, comme nous l'espérons, daigne donner suite à la proposition que nous avons l'honneur de lui faire, non-seulement elle n'aura plus à l'avenir à signaler aucune lacune dans les travaux qu'on lui soumettra; mais elle contribuera à répandre l'esprit de recherche et le goût de la précision, parmi cette brillante jeunesse, pleine de talents et de zèle, qui peuple nos ports.

## MARÉES.

Les observations de marées, dans la rapide navigation de *la Coquille*, ont eu pour objet principal la recherche de l'heure de l'établissement des ports. Les journaux de l'expédition renferment tous les éléments de ces déterminations. Sur quelques côtes, M. Duperrey a remarqué qu'il n'y avait qu'une seule

marée dans les vingt-quatre heures. Des observations semblables se trouvent consignées dans les ouvrages de plusieurs anciens navigateurs ; peut-être même sont-elles maintenant assez multipliées, pour qu'il soit possible d'arriver à quelque conclusion intéressante sur les causes locales qui modifient aussi notablement le phénomène général. C'est une discussion à laquelle M. Duperrey a l'intention de se livrer.

Pendant l'observation des marées, quand le temps était calme, on faisait régulièrement à bord de *la Coquille*, des expériences destinées à déterminer jusqu'à quelle profondeur il serait possible de voir, dans le cas où le fond de la mer aurait une nuance blanche bien prononcée : c'était en quelque sorte une mesure de la transparence de l'eau. L'appareil employé se composait d'une planche de deux pieds de diamètre, peinte en blanc, et portant un poids attaché de manière qu'en descendant dans le liquide, elle demeurait horizontale. Les résultats, comme on pouvait s'y attendre, ont été très-dissimilaires. A Offak, dans l'île de Waigiou, par un temps calme et couvert, le 13 septembre, le disque disparut quand il fut descendu de 18 mètres ( 55 pieds ). Le lendemain 14, le ciel étant serein, on ne cessa de voir le même disque qu'à la profondeur de 23 mètres ( 70 pieds ). Au Port-Jackson, les 12 et 13 février ( il est facile de reconnaître qu'ici la date a de l'importance ), on n'a jamais pu voir la planche à plus de 12 mètres ( 36 pieds ) de profondeur, par un calme plat. La moyenne à la Nouvelle-Zélande, en avril, a été d'un mètre moindre. A l'île de l'Ascension, en janvier, sous des circonstances favorables, les limites extrêmes, dans une série de onze expériences, sont 28 et 36 pieds. Nous avons rapporté ces résultats parce qu'ils se rattachent à d'intéressantes questions dont les naturalistes se sont beaucoup occupés il y a quelques années.

## COLLECTION GÉOLOGIQUE.

Cette collection est due aux soins et aux recherches de M. Lesson. Elle n'est composée que de trois cent trente échantillons; mais ces échantillons ont été recueillis avec discernement, et ils proviennent de tous les pays où la corvette a abordé. Ils sont d'ailleurs d'un beau format et parfaitement caractérisés.

Douze de ces échantillons pris aux environs de Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil, nous apprennent que cette partie du continent américain appartient aux terrains granitiques ordinaires.

Trente-trois échantillons provenant des îles Malouines nous confirment que ces îles appartiennent aux plus anciens terrains intermédiaires. M. Lesson n'y a trouvé que des phyllades, des grès quartzeux et des grauwackes, offrant rarement quelques empreintes organiques semblables à celles que nous connaissons ailleurs.

Vingt échantillons ont été recueillis aux environs de la Conception, sur la côte du Chili. Les uns, venant de la presqu'île de Talcahuano, sont de roches talqueuses phylladiformes, et dépendent par conséquent des derniers terrains primordiaux. Les autres, pris sur le continent, offrent des roches granitiques ordinaires, et de plus, de véritable lignite stratiforme, qu'on pourrait, au premier aspect, considérer comme de la houille. On exploite ce lignite à Pinco; son existence peut faire présumer qu'il existe sur ce point une portion de terrain tertiaire assez étendue.

Deux échantillons de phtanite grisâtre ont été ramassés près de Lima; ils attestent la prolongation des terrains talqueux phylladiformes dans cette partie de la côte du Pérou.

Les environs de Payta, sur la même côte, ont fourni cinquante-deux échantillons très-variés; ce sont : 1° des roches talqueuses phylladiformes, qui, au rapport de M. Lesson, constituent toute la contrée, laquelle appartient par conséquent au sol primordial; 2° des argiles, des grès et des calcaires grossiers, qui composent un territoire considérable dans lequel les couches sont horizontales. Ce vaste lambeau tertiaire est placé sur les roches talqueuses à 150 pieds au-dessus du niveau de la mer; son épaisseur est de 72 pieds dans les escarpements que M. Lesson a visités. Des argiles sablonneuses, entrecoupées de quelques veinules de gypse fibreux, et des grès quartzeux, constituent les assises inférieures; des variétés nombreuses de calcaire grossier forment les assises supérieures. Ces variétés offrent les analogies les plus remarquables avec plusieurs des variétés du calcaire grossier des environs de Paris. Leur découverte est aussi curieuse qu'importante.

Il a été pris vingt-cinq échantillons dans deux des îles de la Société, savoir : à Taïti et à Borabora. Tous les échantillons de Taïti sont des laves basaltiques bien caractérisées et peu anciennes. Il en est de même de la plupart de ceux de Borabora; les autres présentent une belle variété de dolérite.

Les environs du Port-Praslin, à la Nouvelle-Irlande, ont fourni sept échantillons d'un calcaire madréporique récent, semblable à celui qui figure dans la constitution de presque toutes les îles de la mer Pacifique.

A l'île Waigiou, près de la terre des Papous, M. Lesson a recueilli vingt-une variétés des roches serpentineuses qui abondent sur ce point.

Aux Moluques, l'île Bourou a fourni six échantillons de talcite phylladiforme, soit carburé, soit quartzifère, et l'île d'Amboine a donné quatre échantillons de calcaire madréporique récent.

Les échantillons recueillis, tant dans les contrées voisines du Port-Jackson, que dans les montagnes Bleues, augmentent beaucoup nos connaissances sur ces parties de la Nouvelle-Hollande. Les échantillons, au nombre de soixante-dix, nous offrent : 1° les granites, les syénites quartzifères et les pegmatites, qui constituent le second plan des montagnes Bleues; 2° les grès ferrugineux et renfermant d'abondantes paillettes de fer oligiste, qui couvrent non-seulement une vaste étendue de pays près des côtes, mais encore le premier plan des montagnes Bleues; et 3° le lignite stratiforme qu'on exploite au mont Yorck, à 1000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et dont la présence ajoute aux motifs qui portent à penser que les grès ferrugineux de ces contrées appartiennent au système des terrains tertiaires.

Vingt-sept échantillons ramassés à la terre de Van-Diémen, dans les environs du port Dalrymple, et près du cap Barren, indiquent : 1° des terrains de pegmatite et de serpentine; 2° des terrains intermédiaires coquilliers, formés du grauwacke schistoïde et de pierre calcaire; 3° des terrains très-récents composés d'argile sablonneuse et ferrugineuse avec géodes de fer hydraté, et du bois fossile à différents états. On distingue, en outre, de belles topazes blanches ou bleuâtres, parmi les galets quartzeux qui ont été recueillis au cap Barren.

Huit échantillons venant de la Nouvelle-Zélande présentent : 1° une belle variété d'obsidienne; 2° du basalte écaillé passant à la phonolite; et 3° un tuf d'un rouge vif semblable à celui qui figure d'une manière si prononcée dans les montagnes volcaniques du Mezin en France, et de la Chaussée des Géants en Irlande. Les naturels s'en servent pour se peindre le corps; ils l'emploient aussi à colorer leurs pirogues.

Enfin, les autres échantillons sont des produits volcaniques provenant de l'île de France, de l'île Sainte-Hélène et de l'île

de l'Ascension. Les roches de Sainte-Hélène consistent en porphyres trachytiques ; celles de l'île de l'Ascension sont basaltiques, à l'exception d'une belle variété d'obsidienne verdâtre qui est chatoyante comme celle du Pérou.

On voit, par ces détails, que les récoltes géologiques de M. Lesson concourent à compléter les données que nous possédions déjà sur plusieurs parties des vastes contrées parcourues par l'expédition, et qu'elles nous fournissent des documents nouveaux et importants sur plusieurs points qui n'avaient point encore été reconnus.

#### ZOOLOGIE.

(Le rapport suivant sur la Zoologie a été lu à l'Académie des Sciences, le 18 juillet 1825, par M. le baron Cuvier.)

L'Académie nous ayant chargés, M. Latreille et moi, de concourir, pour la partie zoologique, à l'examen des résultats de l'expédition autour du monde qui vient d'être exécutée sous les ordres de M. le capitaine Duperrey ; M. d'Urville, commandant en second, et MM. Lesson et Garnot, officiers de santé, qui s'étaient particulièrement occupés des recherches de ce genre pendant le voyage, se sont empressés de mettre sous nos yeux tous les objets qu'ils ont recueillis, ainsi que les journaux et les registres où ils ont consigné leurs observations. Plusieurs de nos collègues du Muséum d'histoire naturelle ont examiné avec nous ces belles collections. M. Valenciennes, aide-naturaliste de cet établissement, a dressé un catalogue des animaux vertébrés, des mollusques et des zoophytes qui en font partie, et M. Latreille s'est chargé personnellement de la partie des insectes, des crustacés et des arachnides. C'est d'après

ces matériaux qu'a été rédigé le compte que nous allons rendre : il était naturel que nous le déclarassions, non-seulement pour marquer notre reconnaissance à ceux qui nous ont secondés, mais encore pour invoquer, à l'appui de notre jugement, l'autorité qui leur appartient.

Nous devons parler avant tout du bon état de conservation dans lequel ces collections sont arrivées : c'est en histoire naturelle un mérite de la plus haute importance, et qui élève les expéditions de ces derniers temps infiniment au-dessus de celles qui les ont précédées.

Les naturalistes expérimentés savent que des observations répétées et des comparaisons scrupuleuses peuvent seules constater l'espèce d'un être organisé; et quand on n'a point commencé par là, tout ce qu'on peut dire de cet être, de ses mœurs, de son utilité, ou des particularités de son organisation, demeure sans base. Aussi les ouvrages qui donnent aujourd'hui le plus de tourment aux naturalistes, ceux qui les mettent quelquefois à une sorte de torture, sont ceux des voyageurs qui ont été obligés, par les circonstances où ils se trouvaient, de faire toutes leurs observations pendant la route, sans rapporter ni déposer dans un cabinet connu les objets qu'ils avaient observés. Les descriptions les plus soignées, les figures en apparence le mieux faites, lorsque les objets ne les accompagnent pas, sont loin d'être toujours en état de satisfaire à ce premier besoin de la science. Il arrive sans cesse qu'à la suite d'une espèce qu'on croyait bien définie par un certain nombre de caractères, vient s'en placer une autre qui a les mêmes caractères que la première, et qui s'en distingue seulement par quelques traits peu apparents que le descripteur, isolé de l'une et de l'autre, n'a pas songé à noter. Si le naturaliste ne peut les voir ensemble et les comparer point à point avec les yeux les plus attentifs, il ne parviendra jamais à en saisir les différences; et cependant



c'est trop souvent sur des données aussi insuffisantes que l'on hasarde les doctrines les plus générales et les plus importantes, telles que la géographie des animaux, les limites de leur extension, et toutes les conséquences qui se rattachent à cet ordre de faits.

Les botanistes tombent moins souvent dans ces inconvénients, parce que la facilité avec laquelle les végétaux se conservent en hercier, leur a procuré de tout temps les moyens de comparer immédiatement les objets de leurs études; mais il n'en est pas de même en zoologie, où, les insectes et les coquilles exceptés, on ne peut former de collections durables sans de grands frais, des soins minutieux et une patience à toute épreuve.

On ne peut donc exprimer trop vivement la reconnaissance qu'on doit au ministère de la marine, qui, depuis ces derniers temps, n'a ordonné aucun voyage scientifique sans y admettre des personnes exercées à la préparation des animaux, et qui leur a donné l'ordre; non-seulement de faire sur tous les points la récolte générale de ceux qui se présenteraient, mais encore de les déposer, aussitôt après leur retour, au cabinet du Roi, où l'administration prend, de son côté, les mesures nécessaires pour leur conservation, et où, placés au milieu de tous les objets des mêmes genres, ils offrent aux naturalistes des moyens assurés d'en fixer positivement, et dans tout le détail nécessaire, les caractères comparatifs.

Le ministère de la marine a fait plus encore: afin de ne jamais manquer de sujets capables de remplir ce genre de mission, il a cherché à en former dans le corps même qu'il régit; des cabinets créés dans les ports, des encouragements donnés aux officiers de santé attachés à l'armée navale, les portent à ce genre d'étude; ils s'y préparent de longue main; les instructions qu'ils reçoivent du Muséum d'histoire natu-

relle complètent en eux ce genre particulier d'éducation, et, pour peu que la reconnaissance des amis des sciences encourage leurs efforts, on verra avec le temps les médecins et les chirurgiens de la marine recueillir des faits et des matériaux pour l'histoire naturelle, comme les officiers militaires en recueillent pour l'astronomie et pour la géographie; et toutes les branches des sciences physiques, cultivées dans ce corps illustre, produiront des fruits également abondants.

Ce plan a été d'autant plus heureusement conçu, que, d'une part, il multipliera presque à l'infini ces sortes de récoltes, puisqu'il n'y aura, pour ainsi dire, point de vaisseau sans naturaliste, et que, de l'autre, il préviendra les désagréments que des personnes non comprises dans les cadres de l'armée n'ont presque jamais manqué d'éprouver sur un bâtiment où la nécessité commande un régime auquel elles sont peu faites, et au milieu d'hommes qui, généralement, ne considèrent pas un habit civil du même œil que les uniformes.

Ces avantages auxquels nous-mêmes ne nous serions peut-être pas attendus, si l'expérience n'en avait fourni la preuve, nous paraissent bien justifiés par les deux dernières expéditions, celle de M. de Freycinet et celle de M. Duperrey. MM. Quoy et Gaimard, sur la première, et MM. Lesson et Garnot, sur la seconde, ont répondu à tout ce que les naturalistes les plus exigeants pouvaient attendre de voyageurs actifs et instruits. M. d'Urville s'est joint volontairement à MM. Lesson et Garnot, et son zèle a fort multiplié les fruits de leurs efforts communs; en sorte qu'on peut même avancer, sans crainte d'être contredit, que leurs recherches ont été plus complètement utiles que celles de beaucoup de leurs devanciers, que des études plus exclusives pouvaient faire supposer mieux préparés à ce genre de travaux.

A la vérité, il serait injuste de mettre en comparaison les

deux expéditions malheureuses de la Pérouse et de d'Entrecasteaux, dont presque tous les produits ont été perdus pour la science, à l'exception de ce que notre collègue M. de la Billardièrre est parvenu à sauver de la seconde; mais celle même de Baudin à la Nouvelle-Hollande, où MM. Péron et Lesueur ont fait des collections si immenses, et qui a plus enrichi le cabinet du Roi qu'aucune de celles qui l'avaient précédée, ne donnera pas, pour la science proprement dite, des fruits proportionnés aux richesses matérielles qu'elle a procurées, et cela par une cause qui n'est pas étrangère au sujet de nos réflexions : c'est que les naturalistes et les artistes qui y étaient employés n'y tenaient point par des liens assez fixes, et n'avaient point contracté d'engagements assez déterminés. Feu Péron, homme d'une vaste capacité et d'une activité si étonnante dans un corps débile, avait fait une infinité d'observations curieuses, et avait recueilli les notes les plus précises et les plus suivies; des catalogues détaillés correspondaient aux numéros qu'il avait inscrits sur les objets : mais, dans le désir fort naturel de s'assurer à lui seul la gloire de ses découvertes, désir auquel l'administration laissa la plus entière latitude, il garda soigneusement par-devers lui tous ses manuscrits, et même toutes les figures qui les accompagnaient, quoique, pour celles-ci, il n'eût pas même à alléguer qu'elles fussent son ouvrage; et, depuis sa mort, on ne sait ce que ces précieux recueils sont devenus; en sorte qu'à l'exception de ce qu'il a publié lui-même, il ne reste de ses travaux que les objets matériels qu'il avait recueillis, mais sans document sur l'origine particulière de chaque chose, ni sur rien de ce que les objets ne portent pas en eux-mêmes. D'autres hommes, dont les observations n'auraient peut-être été ni moins riches ni moins neuves que celles de Péron; Havet et Godefroy, partis seuls et abandonnés à eux-mêmes sur des plages lointaines, ont péri victimes des climats

terribles où leur zèle les avait portés. Rien n'est revenu des notes qu'ils avaient prises; et si Duvaucel, à lui seul, par les moyens industriels dont il a su faire usage pour faire parvenir à bon port ses nombreux envois, nous a autant enrichis des produits de la terre ferme que Péron et ses compagnons de ceux de la mer et des îles, il est bien à craindre, d'après les renseignements qui nous sont parvenus, que ses papiers n'aient été aussi dispersés, et que les observations de cet ingénieux et spirituel officier n'aient, quoique par une autre cause, le même sort que celles de l'ardent naturaliste.

D'ailleurs, il faut le dire, ce n'aurait été ni des Péron ni des Duvaucel que MM. de Freycinet et Duperrey auraient pu emmener; et s'il est vrai que de simples préparateurs auraient pu conserver autant d'objets que les officiers de santé dont nous avons aujourd'hui à apprécier les travaux, et que la force de leur tempérament les aurait fait résister mieux que des savants de profession aux fatigues inséparables d'un tel voyage, toujours n'auraient-ils pas eu les lumières nécessaires pour fournir à la science autre chose que le travail de leurs mains, ou quelques remarques faites en poursuivant les animaux qu'ils auraient recueillis. C'est ainsi que plusieurs collecteurs heureux et actifs ont enrichi nos collections d'objets bien conservés, mais qu'aucun renseignement écrit n'accompagnait et n'éclaircissait.

Nous devons surtout déplorer sous ce rapport la perte prématurée de feu Lalande. Ce jeune homme, doué d'une grande sagacité naturelle et d'une ardeur infatigable, en préparant des collections étonnantes par leur belle conservation, avait aussi été témoin de nombre de faits pleins d'intérêt, qu'on aurait aisément appris de sa bouche et consignés par écrit, si l'on eût prévu qu'on serait privé sitôt du pouvoir de l'interroger, mais sur lesquels il n'a pas laissé la moindre note.

Aucune de ces causes de regrets n'est à redouter avec des officiers de santé attachés à un grand corps militaire, participant à tous les avantages de cette position, astreints à tous ses devoirs, et réunissant à l'exercice spécial des préparations d'histoire naturelle les idées variées et élevées qu'une éducation littéraire et philosophique, en même temps que médicale, n'a pu manquer de leur donner. Un médecin quel qu'il soit est toujours un homme éclairé; et s'il n'égale point un vrai naturaliste dans sa science spéciale, toujours sera-t-il infiniment supérieur à un préparateur de laboratoire. Un médecin militaire saura, mieux qu'un préparateur et qu'un naturaliste, s'accommoder à toutes les exigences de la vie de mer: accoutumé à servir pour l'honneur de servir, il saura faire abnégation de son amour-propre, et n'emploiera point, pour se réserver la propriété exclusive de ses observations, tous ces petits subterfuges qui n'aboutissent le plus souvent qu'à faire détruire, dans quelque recoin d'un domicile particulier, les objets les plus précieux rassemblés à grands frais, et souvent même des mémoires pleins d'intérêt, dont, une fois l'auteur mort, ses ignorants héritiers ne connaissent pas le mérite. Tout sera remis, au retour, dans son dépôt scientifique, comme on remet dans le dépôt nautique les cartes et les papiers relatifs à la navigation. Enfin, si c'est pendant son voyage même qu'il lui arrive malheur, les officiers chargés du commandement se trouvent aussi les dépositaires naturels de ses collections et de ses papiers, et n'en laissent rien perdre, ni pour la science, ni pour sa famille.

On peut donc dire que, de toutes les manières de faire servir les expéditions maritimes aux progrès de l'histoire naturelle, celle qui est employée aujourd'hui est celle qui réunit le plus d'avantages; ce qui n'empêche pas que l'on ne puisse lui être encore plus utile, par des séjours prolongés sur certains

points du globe : mais chacun sait que ce genre d'entreprise n'est pas celui qui peut se lier à des expéditions maritimes, auxquelles il est impossible de laisser long-temps en aucun lieu les hommes qu'elles transportent.

Pour revenir à l'objet de ce rapport, nous devons donc déclarer que les hommes estimables attachés comme zoologistes à l'expédition de M. Duperrey, n'ont été rebutés par aucune fatigue : chasseurs et pêcheurs, non moins que préparateurs, ils ont recueilli autant d'objets que l'on pouvait en attendre du nombre et de la durée des relâches qu'ils ont faites. Loin de se voir contrariés par les marins, comme il n'est que trop souvent arrivé à d'autres, ils les ont eus tous pour auxiliaires; indépendamment de M. d'Urville, ils ont été secondés surtout par M. Bérard. Tout ce qu'ils ont recueilli a été conservé, malgré les obstacles qu'opposent à ce genre d'opération, la chaleur des climats qu'ils ont visités, et le peu de secours qu'on y trouve de la part des indigènes. Ils ont fidèlement et sans réserve déposé, à leur retour, leurs collections, dans un établissement consacré à la science prise dans son acception la plus élevée, établissement où tous les naturalistes peuvent les étudier en concurrence avec eux, bien que certainement aucun homme digne de ce nom n'aura assez peu de délicatesse pour en rien publier avant eux ou sans leur agrément. A ces objets matériels, ils ont joint des notes détaillées sur les lieux et les temps où ils les ont recueillis, sur les noms qu'on leur donne dans les idiomes des divers peuples, sur les usages qu'on en fait. Ils ont consigné dans leurs journaux beaucoup d'observations sur les habitudes des animaux; enfin, avec un talent que Péron lui-même n'avait trouvé que dans les artistes de profession qu'on lui avait adjoints, ils en ont fait des figures soignées et coloriées d'après la nature vivante ou immédiatement après la mort.

Cette dernière attention est encore d'un avantage immense pour les poissons, pour les mollusques et pour les zoophytes, dont les premiers perdent promptement leurs couleurs, et dont les autres changent même de forme au point d'être entièrement méconnaissables; et en effet, ce ne sera que depuis Péron que l'on aura commencé à connaître véritablement les mollusques et les zoophytes de la zone torride. Les naturalistes russes de MM. de Krusenstern et Kotzebue sont même jusqu'à présent les seuls qui partagent avec nos naturalistes français l'honneur d'avoir agrandi ce nouveau domaine de la science.

Mais nous ne devons pas nous borner à cet exposé général; et il convient, pour rendre une entière justice à nos zoologistes, que nous entrons dans le détail des matériaux qu'ils ont procurés à l'histoire naturelle.

Tout ce qui concerne les animaux vertébrés a été recueilli principalement par MM. Lesson et Garnot : ils se sont aussi beaucoup occupés des coquilles, des mollusques, des madrépores; mais c'est surtout M. d'Urville qui s'est attaché à la recherche des insectes et des autres petits animaux articulés.

L'histoire de l'espèce humaine a attiré leurs premiers regards : ils se sont procuré des crânes de plusieurs races, autant que le leur a permis le devoir de ne pas blesser le respect de ces peuples pour les tombeaux de leurs pères. Ils ont rapporté entre autres ceux d'une peuplade peu connue de l'intérieur de la Nouvelle-Guinée, qui porte le nom d'Alfourous.

La classe des quadrupèdes ne pouvait leur fournir beaucoup de grandes espèces, puisqu'ils n'ont point fait de séjour prolongé sur de grandes terres. Ils n'en ont rapporté que douze; mais, dans ce nombre, il en est une, le lapin noir des îles Malouines, qui nous paraît nouvelle pour la science; une autre, le grand phalanger tacheté, qui n'était point au Muséum

d'histoire naturelle, et deux ou trois qui n'y sont qu'en mauvais état.

Deux crânes de l'espèce de dauphin dite à scapulaire blanc, que Péron avait décrite, mais dont il n'avait rien rapporté, sont aussi une acquisition intéressante pour nos collections anatomiques.

Les oiseaux sont beaucoup plus nombreux. Il s'en trouve deux cent cinquante-quatre espèces, et plusieurs y sont à quatre, quelques-unes à six et à huit individus. Sur les deux cent cinquante-quatre espèces, quarante-six ont paru nouvelles pour la science, c'est-à-dire qu'on ne les croit pas encore décrites par aucun naturaliste. Quelques-unes, quoique décrites, manquaient aux collections du cabinet du roi : toutes ont de l'intérêt par leur rareté et leur beauté ; et, d'après les intentions de M. le ministre de la marine, celles dont le cabinet du Roi n'aura pas besoin, iront orner ceux que l'on forme dans les ports.

Nous noterons, dans le nombre des plus remarquables, un cassican à reflets métalliques, aussi brillants que ceux du calibé de Buffon, et qui chante mieux que les autres espèces. Nos zoologistes ont eu le soin de rapporter sa trachée-artère. Un des motifs qui avaient fait choisir la Nouvelle-Guinée pour un des principaux buts du voyage, était d'y observer les oiseaux de paradis dans leur climat natal et dans leur état naturel. Ces messieurs en ont en effet tué sur le sommet des arbres élevés où ils se tiennent, et les ont rapportés dans un état parfait d'intégrité. Ils ont, entre autres, une femelle dont on ne connaissait auparavant qu'un individu incomplet dans un cabinet de Hollande. Le prion de M. de Lacépède, la vaginale de Latham, sont aussi de ces genres rares dont on n'avait que très-peu d'individus en Europe, et dont nous devons une belle suite à cette expédition.



Le nombre des espèces de reptiles est de soixante-trois, dont quinze ou vingt au moins seront probablement nouveaux, et dont près du quart manquait au Muséum. Il s'y trouve, entre autres, un python de la Nouvelle-Hollande, long de près de sept pieds.

Mais c'est surtout dans la classe des poissons que la récolte de MM. Lesson et Garnot a été abondante. Ils en ont rapporté dans la liqueur deux cent quatre-vingt-huit espèces, presque toutes en nombre, dans un état de conservation très-remarquable, quoiqu'ils n'aient point enlevé les intestins, ce qui les rend doublement précieuses. Plus de quatre-vingts, dans le nombre, seront certainement nouvelles, et, à mesure qu'on les étudiera, on en trouvera probablement d'autres dans ce cas. On conçoit que ce n'est pas après une première revue qu'il est possible de prononcer sur une classe dont la nomenclature est si difficile.

Mais ce que M. Lesson a fait de particulièrement méritoire pour l'ichthyologie, c'est d'avoir dessiné plus de soixante-dix de ces poissons avec leurs couleurs naturelles. C'est un service rendu à la science, même par rapport aux espèces connues, qui le plus souvent n'ont été décrites en Europe que sur des individus décolorés par le desséchement ou par la liqueur spiritueuse dans laquelle on les avait apportés. Beaucoup de ces figures sont faites pour nous surprendre, par la différence qu'elles nous montrent entre des couleurs que l'on supposait et celles de la nature. En les faisant graver en couleur, comme il l'a fait pour celles des peintres de l'expédition de M. Freycinet, le ministère continuera de fournir à l'ichthyologie un genre de matériaux dont elle a trop manqué jusqu'ici; car on sait que, même dans le fameux ouvrage de Bloch, les figures des poissons étrangers sont presque toutes coloriées à faux. Nous ferons remarquer parmi les plus remarquables des poissons que

nos zoologistes ont rapportés, le *squalus philippi*, dont on n'avait que les mâchoires extraordinaires par leurs dents disposées en spirale; un genre nouveau de la famille des anguilles, voisin des sphagébranches; le macolor, poisson singulier que l'on ne connaissait que par l'ouvrage de Renard, et qui est du genre des diacopes. Leur collection aura surtout le mérite d'éclaircir l'histoire de plusieurs poissons, dont on n'avait que des descriptions sans figures dans les manuscrits de Commerson et de Forster.

M. Lesson n'a pas montré moins de discernement, en s'attachant à peindre les mollusques d'après le vivant. Ses figures formeront une suite précieuse à celles qu'avait données Péron, et à celles que MM. Quoy et Gaimard commencent à publier. Elles représentent plus de cent cinquante de ces mollusques ou zoophytes, dont un grand nombre sont de la plus grande beauté, soit par les tentacules diversement ramifiées qu'ils étalent, soit par l'éclat et la variété des couleurs dont ils brillent.

Cependant nos naturalistes n'ont point négligé de conserver autant qu'ils l'ont pu ces mollusques et ces zoophytes. Si les contractions et les décolorations qu'ils subissent ne nous permettent pas de les contempler dans toute leur beauté, nous avons du moins la facilité de prendre connaissance des principaux traits de leur structure, et à peu près de tout ce qu'il importe de connaître sur leur organisation intérieure. Les espèces ainsi conservées dans la liqueur vont à plus de cinquante, dont une vingtaine au moins sont entièrement nouvelles pour nous : tels sont les glaucus, l'animal du concholepas, une anatifé presque sans coquille, qui fera un nouveau genre voisin des otions. Les coquilles vont environ à cent vingt espèces, dont cinquante sont univalves. Il y a entre autres un monoceros remarquable par sa grande taille et sa forme allongée. Parmi

les zoophytes conservés dans la liqueur, un grand nombre d'holoturies se font remarquer par leur grandeur et la belle conservation de leurs couleurs. Il y a aussi plusieurs oursins et plusieurs astéries, et un isis hipuris, encore enduit de sa croûte à polypes, qui prouve à quel point ce corail est voisin des gorgones.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est principalement à M. d'Urville que l'on devra la riche collection d'insectes qui fait partie des résultats de cette expédition. Cet habile marin s'était chargé, en quelque sorte, de ce travail par surrogation, et ne s'y livrait que dans les moments de loisir que lui laissaient ses fonctions principales. Aussi le présent qu'il a fait de ses insectes au Muséum peut-il être regardé comme un acte de pure générosité. Déjà, lors de sa revue de la mer Noire avec le capitaine Gauttier, il avait soigné les intérêts du Muséum; mais, dans ce voyage-ci, il s'est vu à même de lui prouver encore mieux son zèle et son désintéressement. Les insectes qu'il a déposés montent à près de douze cents, formant environ onze cents espèces, savoir : trois cent soixante-un coléoptères, quatre cent vingt-huit lépidoptères, et le reste pris dans les autres ordres. M. Latreille estime que, sur ce nombre, quatre cent cinquante espèces au moins manquaient au Muséum d'histoire naturelle, et que trois cents environ ne sont point encore décrites dans des ouvrages publiés. Elles viennent du Chili, de Lima, et de Payta dans le Pérou, et plus spécialement du Port-Praslin dans la Nouvelle-Irlande, d'Offak à la terre des Papous, de Dorery à la Nouvelle-Guinée, de Bourou dans les Moluques, de Taïti et des Malouines. Quoique le Muséum possédât déjà un très-grand nombre de ces animaux de la Nouvelle-Hollande et du Brésil, il ne laisse pas d'en acquérir, par ce voyage, plusieurs espèces dont il était dépourvu, et qui habitent exclusivement ces contrées.

M. Lesson avait aussi formé une collection d'insectes, dans laquelle M. d'Urville a choisi tous ceux qui avaient échappé à ses investigations. C'est encore au zèle de M. Lesson, secondé par M. Garnot, que le Muséum sera redevable d'une soixantaine de crustacés propres aux mers qu'ils ont parcourues, et dont quelques-uns sont nouveaux.

Une louange particulière que nous devons aux officiers dont nous venons d'exposer les travaux, c'est qu'en véritables naturalistes, ils ont tout recueilli, jusqu'aux plus petites espèces, jusqu'à celles qu'ils auraient pu soupçonner d'être communes même sur nos côtes; ils n'ont point imité tant de voyageurs qui, ayant la prétention de faire un choix et de n'apporter que ce qui leur paraît remarquable, négligent précisément ce qui aurait été intéressant. Nous le répétons, parce qu'on ne saurait trop le redire aux voyageurs : le plus savant naturaliste, quand il voit une espèce isolée, est hors d'état de dire si elle n'est pas nouvelle; ce n'est qu'en ayant sous les yeux la série des espèces voisines, qu'il peut s'assurer de ses caractères. Ainsi ceux-là sont dans une grande erreur qui, en voyage, s'occupent d'autre chose que de rassembler des moyens d'étude, soit par la préparation, soit par le dessin des choses que la préparation ne peut préserver, soit enfin en écrivant toutes les circonstances fugitives que l'objet ne porte pas avec lui, et qui perdent leur temps à faire des descriptions ou des recherches de nomenclature, qu'il faudra toujours recommencer quand on sera arrivé à son cabinet. C'est d'après ces vues que les voyageurs des dernières expéditions ont dirigé et ménagé leur activité. Aussi ne leur reste-t-il, pour avoir rempli, autant qu'il était en eux, les vœux des naturalistes, que d'obtenir du gouvernement du Roi les moyens de publier leurs découvertes avec promptitude, et d'une manière digne de la nation pour l'honneur de laquelle ils ont travaillé.

## SUITE DU RAPPORT DE M. ARAGO.

## BOTANIQUE.

Dans le partage que les officiers attachés à l'expédition de M. Duperry avaient fait entre eux, des divers sujets de recherche dont ils devaient s'occuper, M. Dumont-d'Urville se trouva naturellement chargé de la Botanique. Les riches collections de plantes et d'insectes qu'il avait rapportées en 1820, de ses campagnes dans l'archipel Grec et dans la mer Noire, montraient déjà tout ce qu'on pouvait attendre de son zèle et de son expérience. Quoique M. d'Urville, en sa qualité de commandant en second de la corvette, se trouvât obligé de veiller dans les ports à tous les minutieux détails relatifs aux approvisionnements; quoique la surveillance de l'équipage formât aussi une partie assujétissante de ses fonctions, cet officier, grâce à la bonne harmonie qui a constamment régné sur *la Coquille*, a pu, sans que le service en souffrît, concilier les devoirs de son grade avec les recherches scientifiques. Les régions humides des Malouines, la Silla brûlante de Payta, les îles de Taïti et de Borabora, les plaines de Bathurst, au-delà des montagnes Bleues, l'archipel des Carolines, sont successivement devenus l'objet de ses explorations. L'herbier qu'il a rapporté se compose de près de trois mille espèces; sur ce nombre, on estime qu'il y en a environ quatre cents nouvelles. Plusieurs autres, quoique déjà connues, sont rares et ne se trouvent pas dans les collections du Muséum d'histoire naturelle.

M. d'Urville, au reste, ne s'est pas contenté de recueillir les plantes qui s'offraient à ses regards; il les a analysées et décrites avec soin. Celles dont les organes trop délicats n'auraient

pas pu être conservés, ont été dessinées sur les lieux avec beaucoup de succès par M. Lesson. Les flores particulières des diverses contrées où *la Coquille* a relâché, feront connaître dans quels rapports numériques les familles, les genres et les espèces s'y trouvent distribués. On ne voit pas, par exemple, sans surprise, que, dans une étendue de plus de quatre cents lieues, dans toute la zone intertropicale, depuis l'Île de France jusqu'à Taïti et beaucoup au-delà, sur les îles comme sur les continents, le règne végétal offre un très-grand nombre d'espèces identiques, tandis que les îles de Sainte-Hélène et de l'Ascension, situées aussi sous cette zone, dans l'océan Atlantique, produisent des espèces qui leur sont particulières, et qu'on ne retrouve ni au Brésil ni en Afrique, par les mêmes latitudes.

M. d'Urville, ayant eu l'intention de noter, autant que possible, le degré de fréquence relative de chaque espèce de plante dans tous les terrains qu'il a parcourus, aura ainsi fourni à ceux qui s'occupent spécialement de la géographie botanique, de précieuses données. Les notes dont ses herbiers sont accompagnés, sur l'utilité de certaines espèces de plantes dans l'économie domestique, sur la nature et l'élévation du sol où elles croissent, sur les noms qu'elles portent dans les diverses îles, ne sont pas moins curieuses. Ajoutons que, durant son voyage, M. d'Urville avait envoyé au Muséum divers paquets de graines; les espèces qui en proviennent y sont maintenant cultivées. Les objets nombreux recueillis et observés par cet officier étendront notablement le domaine des sciences naturelles, et lui assurent la reconnaissance de tous ceux qui les cultivent.

## RELATION HISTORIQUE.

Les documents que rapporte l'expédition sur les mœurs et

les habitudes des diverses peuplades des Carolines, sur les indigènes de la Nouvelle-Zélande, sur les habitants de Taïti, si différents aujourd'hui de ceux que Cook et Bougainville y trouvèrent, nous ont paru pleins d'intérêt. Les vocabulaires des langues de ces îles que M. Duperrey a recueillis sont très-nombreux. On en doit quelques-uns aux propres recherches de nos voyageurs. Le plus grand nombre leur a été communiqué par les missionnaires anglais. Ces vocabulaires exciteront au plus haut degré la curiosité de ceux qui cherchent à retrouver comment la migration des peuples s'est opérée dans la vaste étendue de la mer du Sud. L'on devra à M. Gabert, agent comptable, auquel les langues européennes sont devenues familières, des renseignements curieux sur l'état du commerce et de l'industrie des colonies visitées par *la Coquille*. Quant aux traits physiques des habitants de ces divers archipels, ils sont représentés dans une série de quarante-trois portraits exécutés avec beaucoup de talent, à l'aide de moyens optiques, par M. Lejeune. La ressemblance, d'après le témoignage unanime des officiers de *la Coquille*, est plus parfaite qu'on ne l'avait jamais obtenue par d'autres méthodes. On doit encore à M. Lejeune cinquante-sept dessins de costumes, quarante petits tableaux, quarante-trois vues ou paysages, enfin, cinquante-neuf dessins représentant des armes, des ustensiles de ménage et divers autres objets. L'auteur de ce riche porte-feuille n'avait été embarqué sur *la Coquille* que comme amateur. Un dessinateur en titre et soldé eût difficilement montré, comme on le voit, plus de zèle et d'activité. M. Bérard, dont nous avons eu déjà si souvent l'occasion de signaler l'activité, a dessiné, avec un succès très-remarquable, toutes les espèces de pirogues dont se servent les habitants des nombreux archipels de la mer du Sud. C'est un travail complet en son genre, et qui fournit plus d'une occasion d'admirer à quel point

le besoin et une longue expérience suppléent aux connaissances scientifiques.

## CONCLUSIONS.

L'Académie trouvera, dans les analyses qui précèdent, la preuve que le voyage de *la Coquille* mérite d'occuper un rang distingué parmi les plus brillantes expéditions scientifiques exécutées, soit par la marine française, soit par celles des autres nations. La commission n'a qu'un vœu à émettre, c'est qu'une publication prompte et détaillée mette le monde savant en possession des richesses aussi nombreuses que variées, dont on est redevable au zèle, au talent et à l'infatigable activité de M. Duperrey et de ses collaborateurs.

*Signés* : DE HUMBOLDT, CUVIER, DESFONTAINES,  
CORDIER, LATREILLE, DE ROSSEL; ARAGO,  
*rapporteur.*

L'Académie adopte les conclusions de ce rapport, et arrête qu'il sera adressé à S. Exc. le Ministre de la marine et des colonies.

Certifié conforme :

*Le Secrétaire perpétuel pour les sciences mathématiques,*

*Signé* Le Baron FOURIER.

---



### AVERTISSEMENT.

Nous prévenons, une fois pour toutes, que les indications thermométriques répandues dans cet ouvrage sont exprimées en degrés de l'échelle centigrade, et que les longitudes, en y comprenant même celles qui sont extraites des auteurs anglais, sont comptées du méridien de l'Observatoire royal de Paris.

# VOYAGE

## AUTOUR DU MONDE,

PENDANT LES ANNÉES

1822, 1823, 1824 et 1825.

---

**PARTIE HISTORIQUE.**

---

**CHAPITRE PREMIER.**

**OBJET DU VOYAGE. — PRÉPARATIFS ET DÉPART.**

CHEZ les anciens comme parmi les modernes, l'esprit de commerce a été le premier mobile des navigations, et, en précipitant les peuples vers les sources des richesses, dont ils étaient avides, il les a portés à s'ouvrir à travers l'océan des routes long-temps ignorées. Les premiers navigateurs se hasardèrent peu loin des rivages qu'ils habitaient; mais ceux qui héritèrent de leur expérience, devenus hardis par le désir d'entrer dans le partage de toutes les productions du globe, dont le besoin leur faisait envier la possession, s'élançèrent avec la confiance de l'enthousiasme sur l'immense étendue des mers. Lorsque Christophe Colomb eut, pour ainsi dire, fait sortir du sein de

l'océan un monde nouveau, dont il montra la route à l'univers étonné, et que Vasco de Gama, bravant les dangers du cap des Tourmentes, grossis par la superstition, eut conduit les Portugais dans ces Indes aussi fameuses par la nature de leurs productions, que par les conquérants qui les ont dévastées; on vit alors la passion des découvertes dominer tellement les nations de l'Europe, que de toutes parts s'exécutèrent des voyages périlleux conduits par des navigateurs intrépides, et que des aventuriers même apparurent sur des navires, sillonnant sans crainte des mers inféquentées, poussés uniquement par l'espérance de fonder leur fortune sur quelques terres inconnues.

A ces époques reculées, les expéditions ordonnées par les gouvernements eux-mêmes n'avaient pour objet que la conquête d'un pays fertile, la recherche de quelques mines faciles à exploiter, ou un commerce lucratif avec les naturels. Le noble cortège des sciences n'accompagnait que bien rarement ces sortes d'entreprises : aussi la reconnaissance des terres était, sinon tout-à-fait négligée, du moins exécutée d'une manière imparfaite, et l'histoire ainsi que la géographie n'avançaient également qu'en suivant une marche lente et défectueuse.

Mais à la satiété des richesses devait succéder un jour l'amour de la vraie gloire. Si, pendant plusieurs siècles, les navigateurs n'ont franchi avec audace des promontoires qui semblaient devoir être à jamais les limites du monde, et s'ils n'ont pénétré dans les régions lointaines que pour semer la discorde, puiser des trésors, et cueillir des lauriers trop souvent ensanglantés, aujourd'hui un sentiment plus honorable les dirige sur la surface du globe : la confiance, la modération et les lumières pénètrent avec eux dans toutes les contrées du monde; les préjugés disparaissent devant la raison; et les relations sociales semblent ne devoir plus s'étendre que pour réunir en une seule famille tous les peuples de la terre.

Ce changement dans nos mœurs, qui occupe un si haut rang dans les fastes de l'histoire, et qui, pour le bonheur de l'espèce humaine, aurait dû naître au temps de la découverte du Nouveau-Monde, ne date malheureusement que du milieu du dix-huitième siècle. Depuis cette époque, les voyages de découvertes ne sont plus, comme autrefois, destinés à subjuguier des peuples sans expérience et sans défense : George III et Louis XVI se sont illustrés par des motifs plus généreux et plus purs. Rendre la course des navigateurs moins périlleuse ; augmenter le domaine des sciences en offrant aux savants de nouveaux sujets de méditation ; porter dans des contrées sauvages les produits de nos arts, les bienfaits de notre civilisation, et cette urbanité tout européenne qui a succédé à l'intolérance et à la soif immodérée des richesses, telle est la noble et glorieuse mission que ces monarques ont imposée aux Cook, aux La Pérouse, et tel est l'esprit éminemment philanthropique qui préside encore à l'exécution des voyages de découvertes ordonnés par la sagesse de nos gouvernements.

Ces pensées sublimes, ces vues généreuses se sont répandues dans toutes les professions : le commerce, qui jadis ne portait que des regards avides sur toutes les régions, entreprend, de nos jours, des voyages souvent plus fructueux pour les sciences que pour ses propres intérêts. Tout en cherchant des débouchés aux produits toujours croissants des arts et de l'industrie, tout en spéculant sur les ressources et les besoins des peuples, il sait mettre à profit les connaissances acquises pour en acquérir de nouvelles, et, par ces efforts multipliés, il contribue à reculer incessamment les bornes de l'esprit humain.

La France sera signalée par la postérité comme l'une des puissances qui ont le plus contribué à l'exploration du globe, et à faire jouir les sciences, les arts et la géographie, des fruits

précieux de ces brillantes expéditions. Constante et désintéressée, elle a poursuivi ses recherches scientifiques malgré les désastres qui ont assailli ses plus célèbres navigateurs : l'infortuné La Pérouse n'a plus revu la patrie qui pleure encore sa perte ; Dentrecasteaux, après des fatigues inouïes, a succombé à la fin de sa course ; Baudin, qui vit presque tous ses compagnons moissonnés par les maladies, a éprouvé le même sort ; et tout récemment, M. de Freycinet n'a-t-il pas été exposé à périr sur les rochers des îles Malouines, où un mauvais destin avait jeté le bâtiment qu'il commandait ?

Tant de souvenirs douloureux n'ont pu ralentir le zèle de la France, et c'est pour étendre encore ses bienfaits et ses recherches dans les parties du globe, dont la connaissance intéresse toutes les nations, qu'elle a applaudi au départ de l'expédition dont nous allons écrire les faits.

Entouré des matériaux de nos collaborateurs, que nous mettrons souvent à contribution, nous raconterons ces faits tels qu'ils se sont présentés, avec toutes les sensations qu'ils nous ont fait éprouver ; et s'il nous échappe quelque erreur, elle viendra de nos yeux, de notre imagination, et jamais de notre propre volonté. Puisse notre narration, aussi simple que la vérité, conquérir le seul suffrage que nous ambitionnons, celui de nos compagnons de voyage, et des personnes qui, dans le monde, n'aiment et ne recherchent que le vrai !

La surface des mers a été parcourue dans tant de directions diverses, qu'il n'est plus permis de compter sur la rencontre imprévue d'une terre de quelque importance : nos prédécesseurs ne nous ont légué, pour ainsi dire, que des fragments d'archipels à explorer, ou des glaces polaires à franchir ; mais s'ils ont eu la gloire de compléter ainsi la reconnaissance du globe, ils n'en ont que plus agrandi le théâtre de nos méditations. Ce qu'ils nous ont laissé de rectifications à faire est im-

mense; et d'ailleurs la nature ne leur a pas dévoilé tous ses mystères; elle est si féconde et ses phénomènes sont si compliqués, que quelque multipliés que soient les voyages consacrés à son étude, les savants en obtiendront toujours de nouvelles observations et de précieuses découvertes.

Ces considérations nous ont déterminé, conjointement avec notre collègue, M. d'Urville, à présenter, vers la fin de l'année 1821, le projet d'un voyage de circumnavigation fondé sur les principes dont nous avons parlé plus haut, et dans lequel, aidés de collaborateurs zélés et instruits, l'étude des trois règnes de la nature, le magnétisme, la météorologie, et quelques observations relatives à la détermination de la figure de la terre, devaient être le but essentiel de nos investigations.

Quant à la géographie, nous nous proposons de constater ou de rectifier, soit par des observations directes, soit par le transport du temps, la position d'un grand nombre de points dans différentes parties du globe, notamment dans les nombreux archipels du Grand-Océan, si féconds en naufrages et si remarquables par la nature et la forme des îles basses, des bancs et des récifs qui les composent; de tracer de nouvelles routes dans l'archipel Dangereux et dans les îles de la Société, à côté des routes de Quiros, de Wallis, de Bougainville et de Cook; de lier nos travaux hydrographiques à ceux des voyages de Dentrecasteaux et de M. de Freycinet dans la Polynésie, à la Nouvelle-Hollande et dans les îles Moluques; et de visiter particulièrement ces îles Carolines, découvertes par Magellan, sur lesquelles, à l'exception de la partie orientale examinée de nos jours par le capitaine Kotzebue, nous n'avons que des descriptions bien vagues, transmises par les missionnaires, d'après le récit de quelques sauvages égarés dans leurs pirogues et jetés par les vents sur les îles Mariannes.

Le langage, le caractère, les mœurs et la physionomie des

insulaires devaient être aussi l'objet d'observations particulières et non moins curieuses. De la comparaison attentive de leurs divers langages surtout, on pourrait conclure s'ils ne sont réellement que les lambeaux épars d'un vaste continent détruit à une époque déterminée par quelque grande convulsion du globe, ou bien si leur existence en colonies isolées remonte à un temps immémorial.

M. le baron Portal, et, peu de temps après, M. le marquis de Clermont-Tonnerre, qui lui succéda au ministère de la marine, saisirent avec empressement l'occasion de soumettre au Roi les motifs qui nous animaient.

S. M. Louis XVIII, ayant agréé le projet de cette nouvelle expédition, daigna nous en confier le commandement.

M. d'Urville, notre intime ami, fut naturellement appelé à partager avec nous toutes les chances de cette honorable entreprise. Le mérite éminent dont il avait donné des preuves dans ses campagnes de la Méditerranée et de la mer Noire, lui assurait d'avance le brillant succès qu'il devait obtenir en se livrant, avec son enthousiasme accoutumé, à l'étude des recherches scientifiques, comme à l'exécution des opérations que nous nous étions prescrites.

MM. Garnot et Lesson, médecins de la marine, qui s'occupaient avec succès de diverses branches de l'histoire naturelle, furent désignés pour remplir à la fois, dans la campagne, les devoirs de leur profession et les fonctions de naturalistes; et nous fûmes autorisé à choisir parmi les officiers les plus instruits ceux dont il importait de composer l'état-major du bâtiment.

Pour établir sur des bases certaines l'harmonie qui devait exister entre nous pendant la durée du voyage, nous prîmes la résolution, avant le départ, de nous partager les travaux projetés selon nos goûts prédominants. Ainsi, en outre des

devoirs de la navigation communs à tous, et du tribut que chacun devait payer à la relation purement historique, la botanique et l'entomologie constituèrent le domaine particulier de M. d'Urville. MM. Garnot et Lesson unirent leurs efforts pour traiter toutes les autres branches de l'histoire naturelle. M. Gabert, agent comptable et interprète de l'expédition, se chargea des renseignements à recueillir sur l'état du commerce et de l'industrie des peuples que nous devions visiter. M. Lejeune, qui figure aujourd'hui dans le corps des officiers de la marine, prit rang parmi nous en qualité de dessinateur; et nous nous réservâmes l'exécution des opérations de physique et d'hydrographie, auxquelles devaient contribuer MM. Lesage, Jacquinet, Bérard, Lottin, de Blois et de Blossville, tous officiers de la marine royale, justement recommandables par leurs travaux antérieurs et leur infatigable zèle.

Les préparatifs du voyage n'étaient pas encore ordonnés lorsque l'Académie des Sciences prit une part très-active dans cette nouvelle entreprise. Plusieurs membres de cette illustre société, attachés, soit au Muséum d'histoire naturelle, soit au bureau des longitudes, s'empressèrent de mettre à notre disposition les instructions qui nous étaient nécessaires. MM. Cuvier, de Humboldt, Cordier, Desfontaines, Latreille, etc., accueillirent les naturalistes de l'expédition, et leur indiquèrent avec bienveillance le but spécial sur lequel ils devaient fixer leur attention. MM. Arago et Mathieu, que nous sommes impatient de nommer, prirent le soin particulier de nous diriger dans l'exécution de diverses expériences relatives à l'état physique du globe; et MM. de Rossel et Beautemps-Beaupré, auxquels la navigation et l'hydrographie doivent d'immenses perfectionnements, voulurent bien aussi ajouter aux ordres qui nous étaient donnés par le ministère de la marine, tous les documents propres à nous éclairer dans nos courses, notamment



dans les parages où ces deux savants ont laissé d'immortels souvenirs.

L'Académie, en nous donnant ces preuves multipliées d'un si grand intérêt, a gravé dans notre cœur le sentiment d'une profonde reconnaissance. Si nous devons obtenir quelque succès, qu'il nous soit permis d'en faire l'hommage à l'un de ses illustres membres, à notre savant et respectable professeur, M. Lacroix, qui, ayant guidé nos premiers pas dans l'étude des sciences, nous aura préparé à recevoir ses honorables suffrages.

Pour donner toute l'extension possible à nos observations, indépendamment des cercles à réflexion et de plusieurs autres instruments dont nous étions personnellement muni, Son Exc. M. le marquis de Clermont-Tonnerre nous fit remettre, par les soins de M. l'amiral de Rossel, directeur du dépôt général de la marine, un cercle répétiteur astronomique, un cercle géodésique, deux micromètres de l'abbé Rochon, une lunette garnie de fils horaires, deux baromètres à siphon, plusieurs thermomètres centigrades, et quatre montres marines désignées par les n<sup>os</sup> 118 et 160 de Louis Berthoud, 26 de Motel, et 3072 de Bréguet, auxquelles M. Lesage joignit la montre n<sup>o</sup> 3377 de Bréguet, dont il avait fait l'acquisition.

Le bureau des longitudes mit à notre disposition les deux pendules invariables n<sup>os</sup> 1 et 3, et les deux boussoles d'inclinaison que M. de Freycinet avait employées dans son voyage autour du monde; et M. Arago voulut bien ajouter à cette collection une excellente boussole de Gambey, garnie d'un microscope, et spécialement destinée à l'observation du mouvement diurne de l'aiguille aimantée.

Un bâtiment à trois mâts ne tirant que 12 ou 13 pieds d'eau nous ayant paru le plus propre à une expédition de découverte, *la Coquille*, qui était en réserve dans l'arsenal de Toulon, obtint la préférence. Elle fut radoubée à neuf, et notre excellent

ami, M. Le Fébure de Cerisy, ingénieur distingué des constructions navales, fut chargé de la conduite de ce travail; il l'accéléra avec une telle activité, que, dans moins d'un mois, le navire fut dans un état convenable pour permettre sa mise à l'eau. Pendant que les ouvriers mettaient la dernière main à la carène, nous nous livrions, de notre côté, aux travaux nombreux de l'armement, dont les officiers sous nos ordres, à qui nous en avions distribué les détails, pressaient l'exécution.

Les expéditions extraordinaires ont de tout temps été très-coûteuses, et ce motif seul a empêché jusqu'à ce jour le gouvernement de les multiplier autant qu'il l'aurait désiré; mais voulant démontrer par notre propre expérience que de semblables campagnes pouvaient être exécutées à peu de frais, et mériter par là la confiance dont nous venions d'être honoré, à notre arrivée à Toulon, nous nous empressâmes de soigner nous-même l'armement, qui se fit avec une sage économie, sans négliger néanmoins ce qui pouvait contribuer à la solidité du bâtiment, à l'indépendance et à la santé des équipages. A cet égard, M. le commandant et M. l'intendant de la marine nous laissèrent toute la latitude possible pour que le plan que nous avions conçu fût mis à exécution; ils accueillirent avec bonté celles de nos demandes qui s'écartaient des règlements, et nous croyons devoir consigner ici l'expression de notre reconnaissance pour le vif intérêt qu'ils ont pris à l'armement de *la Coquille*.

Nous fîmes ajouter à la construction primitive de ce bâtiment une petite dunette sur l'arrière, pour faciliter les travaux journaliers de la timonerie, une tugue sur l'avant pour servir d'abri aux hommes de quart; et prévenu par le désastre de l'expédition de M. de Freycinet, dont nous avons fait partie, contre les dangers qui accompagnent de semblables voyages, nous demandâmes l'addition d'une fausse quille de huit pouces de hauteur, et le remplissage des mailles de la carène entière,

dont le vaigrage fut garni et calfaté comme le bordage extérieur, de manière que le fond pouvait offrir une grande résistance à quelque choc fortuit, et parer ainsi aux suites fâcheuses qui en sont souvent le résultat. Des soutes triangulaires de quatre pieds de base, dont le sommet reposait sur le vaigrage, et qui communiquaient à l'entre-pont au moyen de petits panneaux, furent construites le long des côtés, pour renfermer le charbon de terre et les matières encombrantes.

Dans le dessein de combattre autant que possible la puissance exercée sur les aiguilles aimantées par les masses ferrugineuses qui entrent dans la construction et dans l'armement des navires, nous fîmes garnir, clouer et cheviller en cuivre, dans un espace de douze pieds de rayon, la partie du gaillard d'arrière destinée à être le théâtre de nos observations magnétiques.

Le matériel, entièrement neuf, comprenait deux ans de campagne, d'après les règlements en vigueur, et un supplément de deux chaînes en fer, une ancre de bossoir, un câble, deux jeux de voiles, trente caisses en fer pour renfermer une partie du biscuit et des légumes, un alambic de trente litres devant servir à la distillation de l'eau de mer dans les cas imprévus, un four assez grand pour donner un repas de pain frais tous les jours à l'équipage, enfin une quantité suffisante d'objets d'échange pour nous procurer des rafraîchissements dans les contrées sauvages.

Convaincu que le besoin d'eau se fait d'autant plus sentir à la mer, qu'on est obligé de se mesurer sur la ration qui est allouée, et que la pénurie de cet aliment est une des principales causes des maladies des marins dans les longues navigations, nous composâmes cette partie de notre approvisionnement de manière à ne jamais être dans la nécessité de rationner l'équipage, c'est-à-dire que nous le portâmes à six mois au moyen d'un certain nombre de caisses en fer, dont nous nous servîmes pour former l'arrimage.

Nous embarquâmes pour quinze mois de vivres de campagne, et nous devons des remerciements à M. le directeur des subsistances de la marine, pour l'attention qu'il eut d'en soigner spécialement la composition. Il nous fut accordé deux caisses de gélatine de Gauthier, et des viandes préparées par la méthode d'Appert, avec un supplément de sucre et de café particulièrement destiné aux déjeuners de l'équipage. Nous reçûmes, en outre, une somme de mille piastres, dont l'emploi ne devait avoir lieu que pour l'achat des rafraîchissements nécessaires dans les pays isolés, où des traites sur le Trésor royal ne seraient point acceptées en paiement.

Nous réduisîmes le personnel autant que le permit la force du navire, dans le dessein de le loger le mieux possible, et de contribuer encore par ce moyen à la conservation de sa santé. L'état-major était composé de douze personnes, et l'équipage de soixante hommes, presque tous jeunes matelots du littoral de la France, pleins de bonne volonté, et animés de cet enthousiasme qui présage les succès. Les marins reçurent des magasins du gouvernement des capotes en drap et en toile imperméable, avec des caleçons et des gilets de flanelle; et nous fûmes autorisé à embarquer, pour leur usage particulier, du savon et du tabac, qui devaient leur être distribués à la mer en proportion de leurs besoins.

*La Coquille* fut armée sur le pied de corvette, désignation qu'elle reçut de Son Exc. le ministre de la marine, en raison de la campagne qu'elle allait exécuter. Des médailles furent frappées à Paris, pour perpétuer le souvenir de l'expédition: il nous en fut remis trente en argent et trois cents en bronze, afin de les déposer dans les parages lointains où nous pourrions aborder.

Au milieu des travaux continuels nécessités par l'armement, que la saison avancée nous faisait un devoir d'accélérer, nous

ne négligeâmes point de nous livrer aux différentes observations de physique qui étaient une des branches spéciales des opérations du voyage. Nous observâmes l'inclinaison de l'aiguille aimantée, que nous trouvâmes de  $63^{\circ} 58'$ , et nous fîmes osciller le pendule invariable dans des lieux convenables à ces deux genres d'expériences : les résultats que nous obtînmes furent adressés aussitôt à l'Académie des Sciences, qui daigna les accueillir.

Nos cinq montres marines étaient journallement comparées à la pendule de l'observatoire, dont M. Barral, directeur par intérim, et MM. les officiers de l'expédition, réglèrent la marche diurne, au moyen de hauteurs absolues du soleil qu'ils observèrent au cercle répétiteur astronomique. Ces montres furent transportées à bord de la corvette, le 8 août 1822.

Le moment de fixer le départ était venu. Tout était suivant nos désirs et dans le meilleur état possible : la corvette avait été reconstruite avec une rare solidité ; les objets du matériel avaient été confectionnés avec un soin tout particulier par les diverses directions, dont nous ne saurions trop reconnaître la sollicitude des chefs ; les vivres étaient d'une qualité supérieure : rien ne manquait enfin à notre expédition que le succès qui nous apparaissait au loin enveloppé des chances de l'avenir.

Les hommes de l'équipage avaient reçu les avances, dont le ministère avait fixé la quotité à six mois. Les dettes, que des circonstances particulières leur avaient fait contracter, devaient être religieusement acquittées. D'ailleurs, au moment de partir pour un long voyage, ils éprouvaient, comme nous, le désir bien naturel de revoir encore une fois des parents ou des amis, dont ils allaient s'éloigner peut-être pour toujours. A cet égard, nous pressentîmes leur demande, et leur laissâmes consacrer une partie de la journée du 10 août à ces diverses obligations. Ils descendirent à terre par division et à tour de rôle,

de manière à ne point arrêter un seul instant les préparatifs de l'appareillage, qui furent terminés dans la soirée. Pas un marin ne manqua à l'heure du rendez-vous; et nous nous félicitâmes, dans cette occasion, de leur voir justifier la première marque de notre confiance : tous les matelots, de notre choix, s'étaient présentés de bonne volonté, et nous désirions exciter, autant que possible, l'ardeur dont ils nous avaient paru animés, en prévenant leurs besoins, en ne laissant germer dans leur esprit aucune espèce de regret de s'être embarqués dans une campagne hasardeuse.

Le 11 août 1822, par une belle matinée, la corvette *la Coquille* leva l'ancre, et sortit de la rade de Toulon en prolongeant le cap Sepet, sur lequel reposent les cendres de l'amiral Latouche-Tréville, l'une des gloires de la marine française. C'était la seconde fois que nous quittions ce port pour exécuter le tour du monde, entraîné par le vif désir de faire quelques découvertes utiles aux sciences; et pourtant ce cap couronné d'une tombe qui réveillait en nous des idées de gloire et de néant, l'aspect du soleil qui éclairait de ses premiers rayons les sommités des terres, la mer doucement agitée, le bruit léger des flots qui venaient expirer sur la poupe, enfin le sillage rapide du navire qui abaissait à vue d'œil le rivage où s'attachaient nos regards : tout ce vaste tableau mouvant fit naître mille souvenirs, rendit le bord silencieux, et nous pénétra de cette vérité incontestable, que l'amour pour la patrie ne se fait jamais mieux sentir qu'alors qu'on s'en éloigne. Toutefois, à la clarté du jour suivant, la mélancolie dans laquelle le moment du départ nous avait plongés disparut et fit place à toutes les illusions de l'espérance.

## CHAPITRE II.

TRAVERSÉE DE FRANCE AUX ILES CANARIES; RELACHE  
A TÉNÉRIFFE.Août  
1822.

DES vents frais, accompagnés de pluies, nous assaillirent dès le lendemain du départ, et nous poussèrent rapidement vers les îles Baléares, où nous retrouvâmes des brises modérées et un ciel magnifique.

La vue de ces îles nous rappela l'époque de la délivrance des prisonniers de Cabrera. Témoin de cette circonstance mémorable, nous croyons devoir céder au désir que nous éprouvons de la rapporter ici, espérant que le lecteur ne sera peut-être pas fâché de nous suivre dans ce court et triste récit.

Nous étions lieutenant en pied à bord de la goëlette de S. M. *la Rose*, qui fut le premier bâtiment envoyé, en 1814, en mission auprès du gouverneur général des îles Baléares, pour prendre connaissance de l'état et du nombre des prisonniers de Cabrera, afin que le port de Toulon pût faire avec promptitude l'armement nécessaire à leur transport en France.

A notre arrivée à Palma, dans une entrevue qui eut lieu avec le gouverneur, il fut décidé que les prisonniers recevraient chaque jour une ration entière, et que l'on ferait confectionner de suite les effets d'habillement, dont tous ces infortunés étaient dépourvus.

Cela réglé, la goëlette *la Rose* appareilla aussitôt pour Cabrera, où elle laissa tomber l'ancre dans un petit port situé au

Nord de l'île, seul abri qu'offre la côte aux navires qui la fréquentent. Une frégate espagnole, entièrement délabrée, servait à la garde des prisonniers, ainsi qu'un château en ruine bâti sur le rivage : simulacre de fort où logeaient à peine quarante soldats, unique refuge créé par la main des hommes sur cette terre inhospitalière.

L'île de Cabrera n'a que quatre milles environ d'étendue; elle est formée de monts abruptes, dénudés, entre lesquels se développent quelques portions de terrains incultes, et abandonnés sans doute, parce que la terre végétale y est si rare, que leur culture n'offrirait aucun rapport avantageux. Ce peu de mots doit suffire pour montrer la perspective effrayante que cette terre aride présentait aux prisonniers, dont l'âme souvent abattue éprouvait toutes les angoisses du désespoir.

A l'aspect affreux de cette île, à la seule pensée qu'elle avait renfermé des milliers de Français, tous les cœurs se serrèrent, et bientôt chacun resta immobile d'horreur, lorsque à la première nouvelle de notre arrivée, à la vue du pavillon du roi, flottant au haut des mâts, les prisonniers apparurent, semblables à des spectres sortis des abîmes de la terre, se traînant le long des rochers, descendant avec peine des hauteurs escarpées pour gagner le rivage, poussant des cris de joie et d'espérance à la voix qui leur annonçait l'heure prochaine de leur délivrance. Plusieurs d'entre eux, chez lesquels l'image de la liberté avait imprimé au peu de force qui leur restait une réaction puissante, se précipitèrent à la mer, et vinrent en nageant jusqu'à bord de la goëlette, où ils furent accueillis avec un sentiment d'intérêt et de compassion, qui ne peut être comparé qu'à l'animadversion profonde que nous éprouvâmes dès ce moment envers les auteurs d'une si grande misère. Le traitement barbare qu'ont subi les prisonniers de Cabrera sera une tache éternelle pour la nation espagnole, qui, dans



Août  
1822.

cette funeste circonstance, a fait mentir le beau caractère de générosité qu'elle s'était acquis parmi les nations de l'Europe moderne.

Sur 19,000 Français déposés à l'île de Cabrera, dont la majeure partie avait appartenu à la division du général Dupont, avant la capitulation de Baylen, 3000 seulement existaient encore : ce n'étaient plus que les ombres réelles de ces corps échappés aux horreurs de la soif et de la faim, qui trop souvent planèrent sur ces tristes victimes de l'ambition et de la haine, et qui plus d'une fois portèrent ces infortunés à suivre l'exemple des cannibales de l'Océanie, à dévorer les restes fumants de leurs frères. Le récit des maux qu'ils avaient soufferts durant leur épouvantable captivité, et dont nous recueillîmes à terre des souvenirs effrayants, faisait dresser les cheveux à la tête des marins, qui se pressaient autour des prisonniers et les écoutaient en gardant un morne silence.

Deux cents de ces malheureux, dans une aliénation mentale complète, erraient, à l'époque de notre arrivée, au milieu des rochers, dans les endroits les plus inaccessibles, n'ayant d'autres lieux de repos que des cavernes solitaires, où leurs camarades, dont l'esprit avait résisté à tant de tourments, avaient encore l'humanité de leur porter la faible ration que les Espagnols ne leur accordaient en quelque sorte qu'à regret. Le peu de régularité que l'on mettait à l'envoi des vivres destinés pour les prisonniers de Cabrera, et l'état de nudité dans lequel on les laissait, ne prouvent que trop l'intention abominable de les faire périr lentement de misère.

Lorsque le commandant de la goëlette *la Rose* eut annoncé aux prisonniers qu'il venait, par ordre du roi, s'informer de leur situation, et prendre les renseignements nécessaires pour l'expédition des bâtiments qui devaient les conduire en France, le délire du bonheur s'empara de ces infortunés, qui, poussant

dans les airs les cris répétés de leur reconnaissance, se portèrent sur les différents points de l'île qu'ils habitaient, allumèrent des feux pour célébrer l'instant fortuné de leur libération, et, entraînés par leur joie frénétique, livrèrent même aux flammes les misérables cabanes qui, jusqu'à ce jour, leur avaient servi d'asile, comme s'ils eussent dû les quitter à l'instant même : tellement la pensée de leur délivrance, qui depuis si long-temps n'avait lui à leur esprit, les avait en quelque sorte aliénés. Les vents contraires nous ayant retenus la nuit dans le port de Cabrera, nous ne pûmes rester spectateurs tranquilles de cette réjouissance extraordinaire, dont nous avons été les promoteurs par notre mission, et que le lieu de la scène et les acteurs rendaient si intéressante. Nous illuminâmes la goëlette en suspendant des fanaux aux bouts des vergues : nous fîmes des salves d'artillerie ; et la frégate espagnole, restée jusqu'alors impassible, finit par partager cet élan de joie, en nous imitant. Nous appareillâmes le lendemain, et, le 16 mai 1814, les prisonniers de Cabrera furent embarqués et conduits à Marseille.

Pendant que ces tristes souvenirs occupaient notre pensée, la corvette *la Coquille*, poursuivant sa route, traversa les parages d'un banc que plusieurs cartes placent à quarante milles environ au Nord du cap Formenteau, situé à la partie septentrionale de l'île Majorque. Nous cherchâmes à le reconnaître en sondant diverses fois, dans l'après-midi du 13 août 1822, et l'inutilité de nos tentatives nous porte à croire que la position de ce banc, s'il existe, est au moins très-mal déterminée.

Nous continuâmes notre navigation le long des côtes de Catalogne et de Valence, en nous tenant assez au large, pour éviter les calmes ordinaires dans cette saison. Nous passâmes entre l'île d'Iviza et le cap Saint-Martin, et le 20, au soir, nous arrivâmes devant la presqu'île de Gibraltar. Le calme nous

Août  
1822.

arrêta quelques heures devant ce rocher formidable, qui, avec Malte et Corfou, offre à la marine d'Angleterre des moyens puissants de défense dans la Méditerranée, et lui assure, pour ainsi dire, le despotisme de cette mer.

Au soleil couchant, nous entrâmes dans le détroit à l'aide d'une brise favorable. La nuit amena un temps brumeux, un vent frais. Le ciel était noir, la mer phosphorescente. La ville de Tarifa se montrait à travers l'obscurité par ses maisons qui étaient éclairées; et le phare du même nom, dont le feu tournant jetait par intervalles un vif éclat sur le sombre horizon qui nous enveloppait, ne servit pas peu à assurer la route de *la Coquille*, dont la rapidité opéra bientôt le débouquement.

Mais la brise qui nous avait fait franchir le détroit pendant la nuit, nous laissa de bonne heure en calme devant les côtes de l'Europe et de l'Afrique, dont nous distinguons à peine les principaux caps. Un voile épais de brume qui s'étendait sur ces terres, en les dérochant peu à peu à nos regards, semblait nous avertir que c'était l'instant d'une longue séparation, et que l'Europe ne devait plus de long-temps être l'objet de nos pensées, qui devaient être fixées désormais sur les travaux que nous avions promis d'exécuter, autant dans l'intérêt des sciences, que par amour pour la marine, de cette arme que nous avons embrassée par enthousiasme, et à laquelle nous nous sommes voué dès nos plus jeunes ans. La moindre brise ne vint pas même enfler nos voiles durant la journée du 21; mais le 23, un vent favorable s'éleva, et nous poussa jusqu'au parallèle de 34° de latitude Nord, où nous trouvâmes les vents alizés du N.E. et des courants, portant au S.S.O., à raison de 15 à 20 milles par jour, qui nous conduisirent aux îles Canaries.

## RELACHE A TÉNÉRIFFE.

Nous aperçûmes Ténériffe, le 28, à la pointe du jour. Des

nuages stationnaires sur les sommités de l'île nous déroberent le pic majestueux, que l'on voit ordinairement à une distance considérable lorsque le ciel est parfaitement dégagé. A onze heures, nous laissâmes tomber l'ancre devant la ville de Santa-Cruz, à une petite distance du môle, par dix-huit brasses, fond de sable noir. Nous fîmes aussitôt le salut d'usage, qui fut de suite rendu par les forts.

Élevée sur la rive orientale de Ténériffe, la ville de Santa-Cruz attirait notre attention par sa forme oblongue, ses clochers élevés, ses maisons blanches, contrastant avec la couleur des monts volcaniques auxquels elle est adossée, enfin par la vue des vagues qui jaillissaient dans l'air, en se brisant contre le môle et les rochers qui bordent ses murailles. Déjà le désir de la visiter hâtait dans notre pensée l'instant de la libre communication; chacun projetait d'avance les excursions les plus intéressantes, et, à l'exemple de MM. de Humboldt, La Billardièrre, de Born, Simonoff, etc., comptait escalader le pic de Teïde, dans l'espoir de trouver encore à glaner quelques épis après les moissons abondantes de ces explorateurs célèbres. Mais le conseil sanitaire ne tarda pas à changer en rêves ces belles espérances, en nous soumettant à une quarantaine de quinze jours. L'apparition de la fièvre jaune sur les côtes de la Méditerranée, d'où nous étions partis, en était le prétexte; et à Ténériffe, ainsi qu'en Europe, cette maladie avait ouvert un vaste champ aux discussions interminables pour ou contre la contagion. L'esprit de parti s'en était mêlé; et, à cette époque, les opinions politiques étaient tellement prononcées dans la ville, où régnait la plus grande fermentation, que les habitants étaient à chaque instant sur le point d'en venir aux mains et de s'entr'égorger. Les libéraux, dont l'exaltation était aigrie par l'incertitude de leur cause, bravaient leurs adversaires, en illuminant tous les soirs la place de la Constitution, et en la

Août  
1822.

faisant retentir de leurs chants tumultueux, que la brise de terre, à la faveur du calme de la nuit, apportait jusqu'à nous à travers la baie silencieuse.

Les démarches réitérées de notre agent consulaire auprès du gouverneur, auquel il présenta le sauf-conduit que nous avions de la cour d'Espagne, furent assez puissantes pour que le conseil sanitaire réduisit la quarantaine à huit jours; mais il y eut impossibilité d'obtenir une exemption totale; et comme les opérations futures de la campagne, eu égard à la saison, nous imposaient le devoir de ne pas consacrer trop de temps à Ténériffe, nous nous décidâmes à ne point profiter de la réduction dont on avait cru pouvoir nous favoriser. En nous soumettant volontairement à ce sacrifice, il nous resta cependant un regret, ce fut de nous éloigner sans avoir pu jouir quelques instants de la société de plusieurs personnes estimables auxquelles nous étions recommandés : M. Cologan, dont la maison est le rendez-vous de ce qu'il y a de plus distingué dans l'île; don Domingo Mesa, directeur du port, l'un des collaborateurs du célèbre Malaspina; don Domingo Savignon; M. de la Guardia, et notre compatriote M. Reyssié, qui, voyageant pour les sciences, se trouvait alors à Santa-Cruz.

Nous nous bornâmes, dans cette relâche, au temps nécessaire pour nous ravitailler en eau et en vivres frais, indispensables à la santé de l'équipage : grâces à l'active obligeance de M. Schwartz, agent consulaire par intérim, qui ne négligea rien pour subvenir à nos besoins avec toute la promptitude possible, nous fûmes bientôt prêts à reprendre la mer.

Notre court séjour en rade fut employé à faire des observations astronomiques et magnétiques. La sérénité du ciel qui régnait alors nous permit de prendre cent quatre-vingt-six distances lunaires, destinées à vérifier la longitude du bout du môle de Santa-Cruz. Nous trouvâmes pour l'inclinaison de

l'aiguille aimantée, observée à bord,  $57^{\circ} 6', 2$ , et pour la déclinaison  $21^{\circ} 0'$  N. O.

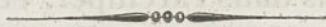
Août  
1822.

Il est à remarquer que la pureté du ciel qui favorisa nos observations n'allait pas au-delà de l'extrémité septentrionale des terres, où se développait une brume épaisse, dans laquelle nous avons été plongés jusqu'aux approches de l'île. Cette brume ne pénétrait pas dans l'archipel; et, vue du mouillage, elle formait une panne ou bande noire horizontale et stationnaire, qui s'étendait sans interruption de la pointe de la Mancha jusqu'à l'île Canarie, et présentait ainsi un contraste singulier avec toute la partie méridionale des îles, où le ciel était d'une sérénité éclatante. La nuit seulement, quelques nuages se détachaient de la panne, plongeaient dans les vallées, qu'ils parcouraient en laissant échapper d'assez fortes rafales, à la suite desquelles ils s'évanouissaient comme une fumée qui va se perdre dans les airs.

L'île de Ténériffe, cette patrie des Guanches, vaste et dernier tombeau d'un peuple qui n'est plus, aussi intéressant par ses vertus sociales que par sa chute héroïque, dont les premiers souvenirs historiques semblent être le produit de l'imagination, a exercé la plume d'un trop grand nombre de savants illustres et de navigateurs distingués, pour que nous osions ajouter quelque chose à la description qu'ils en ont donnée, nous qui n'avons fait que jeter un coup d'œil sur une partie de ses côtes, où tout porte l'empreinte de bouleversements volcaniques, et dont l'aspect paraît contredire le nom de *Fortunées* dont les anciens se plurent à décorer les îles Canaries.

## CHAPITRE III.

## TRAVERSÉE DE TÉNÉRIFFE AU BRÉSIL.



Septembre  
1822.

Nous appareillâmes de Santa-Cruz dans la soirée du 1<sup>er</sup> septembre, et nous fîmes route de manière à reconnaître les îles du cap Vert. Le 2, nous restâmes en calme devant l'île de Gomère, en vue du pic de Ténériffe, qui élevait majestueusement sa tête dans les cieux sur un fond d'azur superbe, au-dessus des flocons de nuages blanchâtres, qui se développaient à sa base comme une ceinture éclatante. Le jour s'écoula à contempler cette haute montagne, qui surgit du sein de la mer comme un vaste monument que la main puissante du Créateur semble avoir jeté là pour déposer de quelque grande catastrophe du globe. Regardée de la surface de l'Océan, au milieu d'un calme profond, elle réveille dans la pensée les grandes révolutions qui, dans les temps reculés, ont bouleversé la terre; alors l'esprit porté à la méditation rêve, avec l'ingénieux auteur de l'Essai sur les îles Fortunées, l'existence de l'Atlantide; et l'imagination, caressant cette idée, se complait à voir, comme lui, dans ces débris volcaniques, les restes d'un continent enseveli.

Le 4, la brise s'éleva bon frais, et nous conduisit jusqu'à l'île Saint-Antoine, que nous aperçûmes dans l'après-midi du 8. Parvenus à deux lieues de sa pointe N.O., nous ne distinguons qu'à travers d'épaisses vapeurs les hautes montagnes qui la couronnent. Mais à la chute du jour, les brumes se dissipèrent, et l'œil se fatigua bientôt de n'avoir à fixer que des

pics gigantesques, des côtes profondément déchirées, enfin tous les accidents d'un sol anciennement bouleversé par l'action des volcans. Septembre  
1822.

Les nombreux navires qui s'arrêtent d'ordinaire aux îles du cap Vert relâchent à Saint-Yago, où ils trouvent des rafraîchissements en abondance : de là vient que Saint-Antoine reste inconnue aux voyageurs, qui n'en ont même que rarement aperçu les côtes, et qui n'ont d'autre idée du sol et des productions de cette île, que celle qu'ils s'en sont formée par analogie avec la première, qui est très-fréquentée. Il ne serait peut-être pas inutile cependant, sous le rapport des sciences naturelles surtout, que les navigateurs daignassent la visiter. Nous regretâmes beaucoup que le but de notre mission ne nous permit pas d'y jeter un pied d'ancre; et nous n'en parlons ici que pour exprimer le vœu que ceux qui nous suivront sur cette route cherchent à réaliser ce que nous aurions voulu faire nous-mêmes. Obligés de passer rapidement, nous avons tâché néanmoins de fixer, avec toute l'exactitude possible, sa position géographique, dont la détermination nous a paru d'autant plus importante, qu'elle n'était pas encore mentionnée dans notre Connaissance des temps. D'après nos montres marines et les relèvements pris par M. Bérard, entre cinq et huit heures du soir, la partie la plus Nord de l'île Saint-Antoine est par  $17^{\circ} 11' 5''$  N., et  $27^{\circ} 35' 22''$  O.

Nous nous dirigeâmes de là vers l'île Brava, dont nous désirions aussi rectifier la position; mais les vents contraires nous empêchèrent de l'atteindre, et nous continuâmes notre route vers le Sud.

Il y avait déjà quelque temps que nous subissions les incommodités des premières chaleurs tropicales, qui se faisaient d'autant plus sentir, qu'elles n'étaient point encore mitigées par l'habitude. La température se maintenait le jour comme la nuit,



Septembre  
1822.

entre 25 et 28° centigrades. Pour en atténuer les effets et prévenir les indispositions qui auraient pu en résulter, nous fîmes installer les baignoires, de manière que l'équipage prit des bains journaliers, sous la surveillance de MM. Garnot et Lesson, qui apportèrent à cet objet une attention particulière. Nous crûmes devoir faire distribuer aux déjeuners le vin de Ténériffe, de préférence à l'eau-de-vie, comme moins excitant. Nous prîmes aussi toutes les mesures propres à priver l'intérieur du bâtiment de l'extrême humidité particulière aux mers équatoriales; et, comme le feu est un des moyens les plus actifs pour purifier l'air altéré des navires, nous reconnûmes avec satisfaction que la cuisine et le four, que nous avons fait placer dans l'entrepont, remplissaient parfaitement cette condition de salubrité, spécialement recommandée dans l'hygiène navale de M. l'inspecteur Keraudren.

Lorsque le temps est beau à la mer, tout distrait, tout donne lieu à d'amusantes réflexions, et parfois le hasard en fait naître de sérieuses. Un soir, vers l'heure où le soleil, après avoir disparu de l'horizon, réfléchissait encore ses rougeâtres clartés sur les flocons de nuages disséminés au zénith, un globe de feu, remarquable par la grandeur de son diamètre, brilla dans l'O.N.O., et parcourut un espace d'environ 45 degrés dans la direction du Nord au Sud, en laissant sur sa route un sillon de lumière dont l'éclat fut tel, qu'il paraissait même à travers d'épais nuages qui couvraient en masse la partie du ciel où il alla se perdre. Sa chute fut suivie d'une détonation semblable au bruit sourd et lointain de la foudre. Quel spectacle pour frapper de terreur l'homme superstitieux, que l'apparition soudaine d'un pareil météore, tombant en gerbes de flammes au-dessus de sa tête, lorsqu'au milieu de l'Océan on cingle à pleines voiles, n'ayant pour toute perspective que l'azur des cieux et les flots agités! Il commande la méditation; et l'esprit

Septembre  
1822.

le plus philosophique, surpris lui-même, éprouvant une sorte de vague inquiétude, se plaît à rappeler les préjugés populaires auxquels ces phénomènes ont donné lieu; et il conçoit sans peine l'impression profonde qu'ils devaient produire sur les premiers navigateurs, dont l'imagination, travaillée par l'enthousiasme religieux, créait à chaque instant des miracles<sup>1</sup>.

Le 12, nous nous trouvions à cinquante lieues au Sud de l'île Saint-Yago, et à plus de cent quarante lieues de la côte d'Afrique. C'est à cette distance de toute terre que nous rencontrâmes l'hirondelle des cheminées (*hirundo rustica*) et une tourterelle, quoique nous n'eussions eu jusqu'à ce jour aucun vent orageux, qui eût pu nous faire supposer que ces oiseaux avaient été entraînés jusqu'ici par sa violence. Égarées en pleine mer, elles vinrent voltiger autour de la corvette, dans l'espérance d'y trouver un refuge; mais notre maître canonier Rolland abattit d'un coup de fusil la paisible tourterelle : le sein de l'Océan, qu'elle cherchait à éviter, la reçut; et les ornithologistes, qui avaient été cause de sa mort, se virent ainsi privés de leur proie. L'hirondelle des cheminées a déjà été vue par divers voyageurs à une distance à peu près semblable de terre, notamment par MM. de Humboldt et La Billardière, qui l'ont rencontrée, le premier à quarante lieues à l'Est de Madère, et le second à soixante lieues du cap Blanc.

Les vents alizés nous abandonnèrent vers le treizième degré de latitude Nord, et furent remplacés par les vents de S.O. et de S.S.O. qui ne cessèrent de contrarier nos progrès vers la ligne jusqu'au 20 septembre, que nous parvînmes à atteindre le parallèle de 5° Nord. Tant que ces derniers prévalurent, c'est-

<sup>1</sup> Guillaume de Normandie tira parti d'un météore de ce genre pour encourager ses compagnons dans l'exécution de sa descente en Angleterre, en le leur présentant comme le présage de la victoire. (BRARD.)

Septembre  
1822.

à-dire dans toute la largeur de la zone des vents variables au Nord de l'équateur, le ciel se maintint toujours couvert et pluvieux, et les courants nous portèrent sans interruption vers l'Est. Mais dès que les vents généraux du S.E. s'établirent, la face du ciel changea : les nuages dont il était chargé disparurent ; et, sans être trop arrêtés par les calmes, nous atteignîmes en peu de temps l'équateur, que nous coupâmes, le 24, par  $25^{\circ} 10'$  de longitude Ouest. Nous avions sondé, les jours précédents, sur la position assignée à la Vigie française, et aux brisans vus en 1730 ; mais nous n'eûmes pas le fond à cent trente et cent cinquante brasses de profondeur. C'est avec aussi peu de succès, qu'à l'époque de notre retour en France, en 1825, nous cherchâmes de nouveau à reconnaître ces écueils ; il en fut de même de la petite île de sable, placée sous l'équateur, que nous ne trouvâmes point entre  $21^{\circ}$  et  $22^{\circ}$  de longitude occidentale, position qui lui est assignée dans les cartes françaises.

Le même jour, nous eûmes l'occasion de nous assurer par une expérience faite avec soin, que les masses de fer contenues dans la corvette n'influaient pas d'une manière sensible sur l'aiguille aimantée, placée au milieu du gaillard d'arrière, où nous observions journellement quelques-uns des principaux phénomènes du magnétisme terrestre. Nous étions alors par  $0^{\circ} 14'$  de latitude Sud, et le soleil était aussi par  $0^{\circ} 14'$  de déclinaison australe ; dans ces positions particulières du soleil et de la corvette, le mouvement de l'astre en hauteur étant vertical pour nous, son amplitude ne devait pas varier pendant quinze ou vingt minutes de temps nécessaire à notre expérience. Pouvant donc considérer le soleil comme un point de mire invariable, nous l'avons relevé au moment de son lever avec une excellente boussole de Lenoir ; et la plus grande différence que nous ayons eue, après avoir dirigé successivement le cap de la corvette sur tous les points de l'horizon, n'a été que

de  $0^{\circ} 35'$  entre les relèvements pris, le cap étant à l'O.N.O. et à l'E.S.E.

Septembre  
1822.

Cette expérience faite près de l'équateur, et dans une circonstance d'autant plus favorable, que la mer était parfaitement calmé, a été renouvelée par divers degrés de latitude, notamment au Brésil et aux îles Malouines, où nous avons trouvé, à peu de chose près, le même résultat.

Une brise fraîche et constante, un temps magnifique, une mer unie, l'éclat du soleil tempéré par quelques nuages épars, accompagnèrent notre entrée dans l'hémisphère austral. L'équipage s'empressa de la célébrer par la cérémonie d'usage. Chacun prit part à ce burlesque divertissement, qui éveilla la gaieté; et les matelots, pour lesquels l'officier de service, M. Bérard, avait composé une chanson analogue à la circonstance et à la portée de leur goût, excités d'ailleurs par un supplément de ration, firent de cette journée une véritable fête, que des chants et des danses prolongèrent bien avant dans la nuit.

Aux environs de la ligne, nous traversâmes parfois des lits de courants, que suivaient des tortues, des bandes nombreuses de poissons volants, des bonites, et où se mouvaient avec grace des flottes de vénelles, des physales, qui livraient aux vents légers leur voile diaprée, et des milliers de zoophytes, qui, par la variété de leurs couleurs brillantes, donnaient à ces parages tranquilles l'apparence d'une plaine émaillée de fleurs. La présence de tous ces mollusques anime ces vastes solitudes de l'Océan, où le voyageur, loin de n'y rencontrer qu'ennui et dégoût, y trouve, au contraire, des sujets fréquents de distractions, ou plutôt de méditations, source de jouissances nouvelles, inconnues à l'homme sédentaire. Après avoir admiré, à l'éclat des rayons du soleil, les formes élégantes et variées de ces curieux animaux; après avoir contemplé avec ravissement les illusions bizarres que projette cet astre autour de

Septembre  
1822.

l'horizon, à l'heure où il va se cacher dans les flots, qu'il dore de ses derniers feux, l'observateur voit arriver la nuit, qui, abaissant son voile vapoureux, change tout-à-coup la scène, et montre à ses regards étonnés la surface de la mer scintillant de lumières vives qui rivalisent avec les étoiles suspendues à la voûte éthérée. Alors les heures ravies au sommeil s'écoulent pour lui avec rapidité, les yeux attachés sur le sillage du navire, ou errants sur les jets de lumière qui s'échappent des vagues soulevées; et si l'amour des recherches le domine, quel vaste champ ouvert à ses investigations!

La phosphorescence des eaux qui, sous les tropiques, frappe le navigateur le plus indifférent, devint à bord l'objet d'une attention particulière. La constance que l'on mit à poursuivre les myriades d'animaux microscopiques, qui pullulent à la surface des mers, ne fut point sans succès : on parvint à en saisir quelques-uns, au moment où ils brillaient du plus vif éclat. Semblables à des étincelles, ils disparaissaient en passant de l'obscurité dans la lumière; ce qui n'augmentait pas peu la difficulté de les saisir. Vus à la loupe, ces animalcules se montrèrent le plus communément sous la forme de petits crustacés de formes diverses, d'autant plus éclatants, qu'ils étaient irrités par le mouvement qu'on leur imprimait en les examinant. Deux petits filets établis à la traîne du navire nous livraient ces curieuses productions de l'Océan, que M. Lesson s'empressait de dessiner et de décrire avec un soin tout particulier.

« D'après nos propres observations, et obéissant à notre conviction, dit ce zélé naturaliste, nous ne regardons nullement la phosphorescence de la mer comme susceptible d'être produite par une action purement physique ou chimique. Nous dirons qu'elle est due à des animaux marins, appartenant le plus souvent à des crustacés de genres très-différents; qu'elle est propre à toutes les latitudes dans toutes les saisons;

Septembre  
1822.

« mais qu'elle est plus habituelle et plus remarquable sous la  
« zone torride; que le foyer de cette lumière, émise par irrita-  
« tion ou à l'époque de la procréation, inconnu pour le plus  
« grand nombre, réside dans des glandes, placées en nombre  
« variable sur les côtés du thorax de certains crustacés, à la  
« manière des foyers lucifuges de quelques insectes; qu'enfin,  
« on doit la regarder, jusqu'à ce que des recherches complètes  
« et suivies viennent fixer l'opinion, comme une modification  
« des lois de la vie, différente de la simple lumière scintillante,  
« qui résulte de la décomposition des substances animales.»  
Quelles que soient d'ailleurs les vraies causes de ce phénomène,  
il sera toujours un des plus beaux spectacles de ces parages,  
et il commandera en tous temps l'attention des naturalistes  
comme de l'homme du monde.

Le 25, notre route nous fit traverser un grand nombre de méduses, parmi lesquelles nous en distinguâmes d'une dimension extraordinaire. Nous manœuvrâmes aussitôt pour mettre en panne, et, dans la crainte de les perdre de vue, nous jetâmes à l'instant une bouée à la mer pour les signaler à l'embarcation qui, envoyée à leur recherche, rapporta une méduse, désignée depuis par M. Lesson sous le nom de *medusa cyathiformis*; elle était énorme dans ses proportions, et au centre de l'ombrelle se trouvait comme implantée une espèce d'anatifes d'une forme particulière.

Le lendemain, poussés par une brise légère, l'attrait toujours puissant d'un beau ciel et d'une mer unie retenait chacun sur le pont, lorsque le passage d'un nombre considérable de vénelles fit naître les réflexions les plus bizarres, et donna lieu à exprimer le regret qu'elles ne fussent point mangeables: tout-à-coup s'éleva un conflit d'opinions sur l'emploi de ces radiaires comme aliment. Il fut reconnu que les pêcheurs de la Méditerranée en usaient parfois; et, sous le rapport des expériences

Septembre  
1822.

des naturalistes distingués furent cités comme ayant fait l'essai de ce mets, comparable, pour la qualité, à l'actinie brune, très-connue sur les côtes de la Provence. Chacun se mit à l'instant à la pêche, et l'on fit une friture de toutes celles qui furent prises. Toutefois, quand elles furent servies, on les trouva tellement chargées de sel marin, que peu de personnes se hasardèrent à en manger plus d'une. L'un de nous, plus confiant, et leur trouvant d'ailleurs un goût agréable, en prit une assez grande quantité; mais il ne tarda pas à éprouver un malaise tel, qu'il dut bientôt reconnaître dans les vénelles une vertu purgative, que l'on ferait sans doute disparaître, si, avant la préparation, on les soumettait à un bain d'eau chaude pour les dépouiller d'une partie de leur sel; et l'on renvoya à une autre occasion un nouvel essai, qui cependant ne fut plus tenté par aucun de nous.

Depuis le 13, nous n'avions rencontré sur notre route que des productions marines, qui nous avaient procuré une pêche abondante, lorsque, le 28, nous vîmes tout-à-coup planer au faite des mâts le messager des tropiques au plumage blanc comme la neige, au cri aigre et monotone comme celui des mauves, le gracieux, le rapide phaëton. Nous étions alors par 6° 1/2 de latitude Sud, et nous regardâmes la visite de cet oiseau pélagien comme un heureux présage pour notre navigation. Le ciel, en effet, se maintint toujours beau, et la brise soulevait à peine la surface de la mer. Dans une de ces belles journées, où, fatigués du repos, les marins cherchent à occuper leurs loisirs, nous profitâmes d'une longue accalmie pour expérimenter quelques-uns des faits que l'on dit avoir observés, en plongeant une bouteille bien bouchée à de grandes profondeurs. Dans ce but, le 30, nous choisîmes une bouteille forte de verre noir, à laquelle nous adaptâmes un bouchon de bois dur, enduit de brai, qui débordait le goulot; nous la recou-

Octobre  
1822.

vrimes de toile à voile, et nous la fîmes plonger à cinq cents brasses de profondeur, au moyen d'un plomb de trente-cinq *kilo*, fixé à l'extrémité de la ligne de sonde. Au retour de l'appareil, la bouteille se présenta brisée, partie en morceaux, dont la grosseur n'excédait pas deux lignes, et le reste, à l'exception du goulot qui était parfaitement intact, était réduit en poudre comme si on l'eût trituré dans un mortier.

Ces instants, donnés à des objets qui n'offraient qu'un intérêt de pure curiosité, ne nous faisaient point oublier des observations plus importantes. Dès notre départ de Toulon, et surtout depuis notre entrée dans les tropiques, nous observions presque journellement l'inclinaison des aiguilles aimantées, qui nous avaient été confiées par le Bureau des longitudes; et ce travail nous conduisit à trouver un point de l'équateur magnétique, qui a été fixé, le 2 octobre, à trois heures et demie du matin, par  $12^{\circ} 27' 11''$  de latitude Sud, et  $26^{\circ} 53' 0''$  de longitude occidentale. La déclinaison, le même jour, fut observée de  $8^{\circ}$  N.O.

Dans la matinée du 6 octobre, divers fous vinrent, pour ainsi dire, se prélasser autour de la corvette : nous pûmes les examiner à loisir, et reconnaître qu'ils étaient d'une espèce nouvelle, que M. Lesson désigna sous le nom de *sula nigrodactyla*.

#### RECONNAISSANCE DES ÎLOTS DE MARTIN-VAZ ET DE LA TRINIDAD.

Ce même jour, à midi, nous aperçûmes les îlots de Martin-Vaz et de la Trinidad, que nous rangeâmes d'assez près pour pouvoir les assujétir à nos observations. M. Bérard fut chargé de prendre les relèvements nécessaires pour dresser la carte de ce groupe, dont les positions géographiques ont été fixées ainsi qu'il suit :

Martin-Vaz.	Le milieu du grand îlot.	$20^{\circ} 27' 42''$ S.	$31^{\circ} 12' 58''$ O.
	Îlot méridional.	20. 29. 5.	31. 12. 58.
Île de la Trinidad,	pointe S.E.	20. 30. 32.	31. 40. 57.



Octobre  
1822.

Les Martin-Vaz sont des rochers élevés, d'une nudité repoussante; ils gisent au nombre de trois, à peu de distance l'un de l'autre, dans une direction Nord et Sud. Le plus grand est très-rapproché de celui du Nord; mais entre le premier et le rocher méridional, il y a un canal de deux milles de largeur.

L'île de la Trinidad est une terre haute, que l'on peut apercevoir par un temps clair à seize ou dix-huit lieues de distance; elle est en général rocailleuse et stérile : quelques arbres toutefois couronnent les hauteurs, et principalement la partie méridionale. La mer brise partout avec force sur le rivage, qui est couvert de roches. On y remarque des mornes, sur le sommet desquels s'élèvent plusieurs arbres à tige élancée : l'un, appelé le *Monument*, se trouve sur la côte occidentale; l'autre, le *Pain de sucre*, est à l'extrémité S.E. de l'île. Il y a neuf lieues de distance entre les Martin-Vaz et la Trinidad.

Ces îles, situées sur le même parallèle dans l'espace de mer compris entre l'Afrique et l'Amérique, se trouvant sur la route des navires destinés, soit pour la partie méridionale de ce dernier continent, soit pour les Indes orientales, ont, depuis les premières explorations, toujours servi de point de reconnaissance aux navigateurs.

Leur position géographique ayant été déterminée, dans le principe, avec les méthodes inexactes des anciens temps, on vit bientôt paraître à cent lieues plus à l'Ouest une autre île, qui, sous le nom d'Ascensão, dont Alexo da Motta, pilote portugais, attribue la découverte à João da Nova<sup>1</sup>, a, pendant trois siècles,

<sup>1</sup> Les premiers historiens de la conquête des Indes par les Portugais, Jérôme Osorio et Lopez de Castagneda, qui écrivaient en 1580; Barros, en 1628, et Diégo do Couto, en 1781, s'accordent à dire que João da Nova découvrit, en 1501, à 8° Sud de la ligne, une île qu'il nomma *Conceição*. Alexo da Motta, dans son *Routier de la navigation des Indes orientales*, 1659, dit que l'île de l'Ascensão, par 20° Sud, fut découverte par João da Nova en 1501. L'identité du nom

Octobre  
1822.

été l'objet des recherches des explorateurs, et qui, figurant encore aujourd'hui sur quelques cartes, a failli, il y a peu d'années, devenir funeste au capitaine Devaux, qui, comptant sur son existence, et la regardant comme un dernier refuge, se dirigea vers elle avec un navire incendié par le vitriol<sup>1</sup>. Les routes sans nombre que les navigateurs modernes ont tracées, sans rien découvrir dans cette partie de l'Océan Atlantique, devraient cependant convaincre d'une manière bien évidente que la Trinidad et l'Ascensão ne sont qu'une seule et même île.

du découvreur et de la date semble faire croire que le pilote portugais s'est trompé en plaçant dans les parages de la Trinidad l'île découverte par João da Nova. Cette île est évidemment celle de l'Ascension que l'on trouve par 7° 55' de latitude Sud, à deux cent vingt lieues dans le N.O. de Sainte-Hélène, quoique Ovington, qui visita celle-ci en 1693, attribue sa découverte à Tristan da Cunha en 1508.

<sup>1</sup> C'est une doctrine généralement admise par les hydrographes de ne point effacer des cartes les îles vues par les anciens navigateurs, quoiqu'elles n'aient point été retrouvées, par la raison qu'elles éveillent l'attention des marins qui parcourent les parages où elles sont figurées. Cependant peu s'en est fallu que l'hypothèse de l'existence de l'Ascensão ne produisît le malheur que ce système semble devoir prévenir. En 1817, M. Devaux, capitaine du brick marchand *la Jeune-Sophie*, destiné pour l'île de Bourbon, vit se manifester à son bord un incendie causé par deux caisses d'huile de vitriol embarquées à son insu. Après avoir atteint l'île de la Trinidad, persuadé que le feu n'avait fait que peu de progrès, dans l'espérance de sauver la cargaison, il continua sa route vers Rio-Janeiro, en se dirigeant sur l'Ascensão comme point de sauvetage à tout événement. Il était déjà à quatorze lieues sous le vent de la Trinidad, lorsque, par un bonheur inouï, l'inspection des chevilles des haubans, devenues presque rouges, lui fit juger qu'il y avait beaucoup de risques à aller plus loin, et il remit de suite le cap sur cette île, où il arriva juste à temps pour jeter son navire brûlé à la côte, et sauver ainsi l'équipage et les passagers du danger imminent dont ils étaient menacés. Si le désir de se rapprocher des terres du Brésil l'eût porté à poursuivre sa route jusqu'à l'Ascensão, il eût infailliblement péri. Cet exemple prouve combien il importe, non pas de supprimer des cartes les îles douteuses, mais du moins de les signaler de manière que l'on ne puisse compter sur leur existence dans un pressant danger.

Octobre  
1822.

Les pilotes portugais qui les ont reconnues les premiers n'ayant pas, comme aujourd'hui, les moyens d'en fixer la longitude d'une manière exacte, et ayant aperçu la Trinidad sous des aspects différents, en raison du point d'où ils la relevaient, ont donné lieu à cette distinction erronée. L'identité devient palpable, si l'on jette un coup d'œil sur la carte d'Ortelius, publiée en 1603, et sur celle de Gérard Mercator de 1606, où les deux îles, placées sur le même parallèle, sont accompagnées, vers l'Est, de trois îlots, qui figurent clairement les Martin-Vaz, que l'on trouve en effet à 9 lieues environ dans l'Est de la Trinidad. Alexo da Motta, qui parcourait l'Océan Atlantique pour se rendre aux Indes, dès l'an 1612, et qui rédigea le routier de ces mers en 1659, tout en reconnaissant l'existence de l'Ascensão, qu'il avoue n'avoir jamais vue, dit que les pilotes de son temps trouvaient toujours que la distance entre l'Ascensão et les îles de Tristan da Cunha était beaucoup plus courte qu'on ne l'indiquait sur les cartes, que la même différence était observée par ceux qui traversaient la partie de mer, comprise entre la même île et le cap de Bonne-Espérance : en fallait-il davantage pour prouver que l'Ascensão se confondait avec la Trinidad, que l'on prenait pour elle, et d'où l'on partait sans s'en douter ?

Un voile ténébreux couvre l'histoire de la découverte de ces îles, qui sont marquées sur les anciennes cartes, même sur celle de Thevet, publiée en 1575, sous les noms divers de Martin-Vaz, d'Ascensão, de Trinidad, de Santa-Maria d'Agosta. Nous ignorons complètement à quelle époque et par qui ces noms leur ont été imposés; mais nous avons lieu de croire que ceux de Martin-Vaz et d'Ascensão sont les plus anciens. Alexo da Motta est le premier qui ait attribué celui d'Ascensão à João da Nova; mais il n'est pas d'accord en cela avec les historiens de la conquête des Indes, qui donnent à l'île vue par

Octobre  
1822.

João da Nova, en 1501, le nom de Conceição. Cette confusion de noms, et le peu de confiance que méritent les positions géographiques déterminées par les premiers navigateurs, étaient déjà de fortes présomptions contre l'existence de l'Ascensão, qu'ont vainement cherchée Olivier van Noord en 1599, et Edmond Halley en 1698. Si l'on y ajoute les tentatives infructueuses, mais d'une certitude plus digne de confiance, renouvelées par d'Après de Mannevillette en 1731, par La Pérouse en 1785, par M. l'amiral de Krusenstern en 1801, lesquels, après avoir pris connaissance de la Trinidad, ont suivi le parallèle de cette île jusqu'à cent quatre vingts lieues de distance vers l'Ouest sans rien apercevoir, quoiqu'ils missent en panne toutes les nuits, dans la crainte de manquer cette terre, il ne restera pas le moindre doute que l'Ascensão n'a jamais été autre chose que la Trinidad. Le savant rédacteur du voyage de l'infortuné La Pérouse est loin de partager cette opinion; mais quelque respectable que soit la sienne, elle ne doit pas prévaloir sur celle des Portugais eux-mêmes, qui, en 1784, envoyèrent du Brésil un bâtiment à la recherche expresse de l'Ascensão, et qui, après le retour de cette expédition, toutes les positions assignées précédemment à cette île chimérique ayant été parcourues sans la trouver, la rayèrent en définitive des cartes, pour ne point éterniser une erreur.

Le célèbre Halley, dans son second voyage fait en 1700, ne dédaigna pas de prendre possession de l'île de la Trinidad au nom de la Grande-Bretagne; et les Anglais, que l'on rencontre partout où il y a un coin de terre à exploiter, furent, en effet, les premiers qui cherchèrent à s'y fixer; mais ils ne tardèrent pas à céder ce rocher stérile, d'aucune utilité pour leur commerce, aux Portugais, qui le réclamèrent. Ces derniers s'établirent sur la pointe S. E., où La Pérouse les trouva lors de son passage en 1785. Il existe encore des restes de leur établissement détruit, qu'ils

Octobre  
1822.

ont depuis long-temps abandonné; et l'île n'est plus habitée aujourd'hui que par des oiseaux de mer, des chèvres, des chiens et des cochons sauvages. Elle a servi plus d'une fois de refuge aux équipages des bâtiments en détresse; et, malgré la stérilité de son terrain et l'horreur des monts dénudés qui la constituent, plus d'un navigateur a trouvé sur ses tristes rivages l'espérance et la vie.

En mars 1826, M. Gourbeyre, capitaine de frégate, en se rendant du Brésil en France sur la corvette du roi *la Moselle*, qu'il commandait, passa devant cette île; et, poussé par un sentiment de philanthropie, digne d'être cité en exemple, il en fit le tour, et eut le bonheur de sauver un marin anglais, délaissé depuis vingt jours sur ces bords affreux.

« A la vue de la Trinidad, » dit M. Gourbeyre dans le Journal inédit de sa campagne qu'il a bien voulu nous communiquer, « le souvenir des infortunés à qui elle servit d'asile me fit « naître la pensée que des naufragés pouvaient s'y trouver en- « core; et, frappé de cette idée, je fis gouverner de manière à « la contourner d'assez près, pour distinguer facilement les « objets sur la côte. Tous les regards, toutes les lunettes, étaient « dirigés sur le rivage : chacun portait à cette investigation « un zèle qui n'avait pas besoin d'être excité. Il s'agissait de « sauver des malheureux ! Toutefois, jusqu'au soir rien ne m'a- « vait annoncé un naufrage récent ni la présence de quelques « hommes dans l'île, et je venais d'ordonner de mettre le cap à « l'Ouest, lorsque au milieu de l'évolution, à l'instant où j'allais « m'éloigner, je découvris à terre un feu, que les accidents du « terrain m'avaient sans doute caché jusqu'alors. Je n'entre- « prendrai pas de peindre la joie qui éclata dans ce moment, « et dans l'équipage et parmi les officiers. Tous demandaient à « se précipiter dans les embarcations, tous voulaient être des « premiers à porter du secours aux naufragés. Il fallut arrêter

Octobre  
1822.

« cet élan généreux, pour éviter les inconvénients de la précipi-  
« tation. Je fis tirer un coup de canon et arborer nos couleurs,  
« pour annoncer aux infortunés, qui réclamaient de l'assistance,  
« qu'ils avaient été vus. Je me rapprochai en même temps de  
« l'île, et le grand canot, pourvu de vivres, fut aussitôt mis à  
« la mer, et expédié sous les ordres de M. Lapeyrere, mon pre-  
« mier lieutenant, qui avait sollicité cette mission comme une  
« corvée d'honneur. Je restai en panne, pour attendre le retour  
« de cette embarcation, en conservant un fanal au grand mât  
« comme signal de ralliement. M. Lapeyrère, revenu à bord,  
« me rapporta qu'il y avait sur la côte de l'Ouest un marin  
« anglais, qu'il n'avait point ramené, parce que la mer, brisant  
« avec violence, ne lui avait pas permis d'aborder; et que le  
« naufragé lui-même l'avait engagé à ne pas le tenter dans cette  
« circonstance, en le suppliant de venir le prendre le lende-  
« main dans la journée. M. Lapeyrère, d'après mes instructions,  
« lui avait déclaré qu'il était sous la protection du roi de France,  
« lui avait juré sur l'honneur que je ne l'abandonnerais point,  
« et lui avait recommandé d'entretenir son feu toute la nuit. De  
« mon côté, je demeurai en travers jusqu'au jour, à trois milles  
« sous le vent de l'île.

« Le lendemain, dans la matinée, après avoir repris la posi-  
« tion de la veille, j'envoyai deux embarcations montées par  
« l'élite de l'équipage, pourvues de grappins, de lignes, d'une  
« bouée de sauvetage et d'un petit radeau fait à la hâte, pour  
« établir une communication avec la terre, si les canots ne  
« pouvaient pas aborder. M. Lapeyrère, auquel j'adjoignis  
« M. Jurien Laferrière, fut encore chargé de diriger ces secours.  
« Arrivé au point où devait se faire l'embarquement, cet offi-  
« cier reconnut bientôt que l'opération présentait des difficultés  
« presque insurmontables, et surtout de grands risques : la mer  
« était affreuse; des lames énormes déferlaient sur les rochers

Octobre  
1822.

« qui forment la ceinture de l'île, et en rendaient l'accès impos-  
« sible aux embarcations. Il fallut donc recourir à d'autres  
« moyens. Plusieurs hommes tentèrent successivement de tra-  
« verser les brisans à la nage pour porter une ligne à terre :  
« trois faillirent se noyer, et ne furent repris qu'au moment où  
« leurs forces les abandonnaient; un quatrième, doué de plus  
« de vigueur, fut plus heureux : il parvint, après des efforts  
« inouïs, jusqu'au rivage. Un va-et-vient fut alors établi, le  
« radeau conduit au pied des rochers, et le naufragé, placé sur  
« cette frêle machine, se vit bientôt recueilli par les braves dont  
« l'humanité et le courage méritaient un tel succès. Arrivé à  
« bord de *la Moselle*, ce marin reçut tous les soins que récla-  
« mait son état : ses blessures furent pansées; on lui fit prendre  
« quelques restaurants, et je m'empressai de lui donner des  
« effets pris sur nos approvisionnements de campagne.

« James Owen (c'est le nom de cet infortuné), embarqué sur  
« le navire anglais *le Darius*, était descendu à terre avec le capi-  
« taine Bowen, et avait pénétré par son ordre dans l'intérieur  
« de l'île pour découvrir des sangliers et des chiens sauvages;  
« mais, dans son incursion, étant tombé dans un précipice, sa  
« chute le mit hors d'état de rejoindre le canot qui l'attendait.  
« Cinq jours après ce funeste événement, ayant recouvré assez  
« de force pour se trainer avec peine jusqu'au rivage, il n'aper-  
« çut ni l'embarcation ni le navire; mais il trouva son coffre et  
« son hamac, que le capitaine, en l'abandonnant, avait cru  
« devoir laisser, pensant sans doute qu'il n'avait pas péri. Mais  
« pourquoi ne lui laissa-t-il pas des vivres? Pourquoi, ayant  
« pourvu à quelques commodités, oublia-t-il ce que réclament  
« les premiers besoins de la vie? Le capitaine Bowen aura à se  
« justifier d'un acte de barbarie, si ce n'est l'effet d'une légèreté  
« ou d'une stupidité également inconcevables.

« En contournant l'île de la Trinidad, plusieurs points remar-

Octobre  
1822.

« quables viennent frapper la vue : ce sont la pointe Est, qui a  
« la forme d'une grange, dont le toit serait incliné vers la mer;  
« une anse sablonneuse où coule un ruisseau d'eau douce, située  
« dans le Nord-Est de l'île; quelques parties de terre couvertes  
« d'herbes sur la côte Nord; un énorme rocher qui figure une  
« colonne, et présente certaines dégradations dans la partie  
« supérieure; enfin, à soixante toises de celui-ci, un rocher de  
« forme pyramidale, divisé en trois parties, qui paraissent avoir  
« été réunies, et qui laissent maintenant un passage à la mer  
« dans les ouvertures qu'elles forment.

« L'accès du rivage est ordinairement plus praticable que je  
« ne l'ai trouvé. James Owen a vu la mer très-belle, et l'abord  
« très-facile dans l'endroit où il a été recueilli; mais lors de  
« mon apparition devant cette île, un raz de marée en rendait  
« l'approche impossible depuis plusieurs jours. Owen croit que  
« le mouillage n'est pas sain sur la côte de l'Ouest. Il a trouvé  
« beaucoup d'oiseaux de mer et des coquillages; il a aperçu,  
« pendant son séjour, trois sangliers et six chiens sauvages, et  
« il pense que la chasse et la pêche offriraient des ressources à  
« des naufragés; il n'a point rencontré de végétaux alimen-  
« taires. Quelques arbrisseaux fort chétifs couronnent des hau-  
« teurs d'un difficile accès, d'où descend un petit ruisseau qui  
« va se jeter à la mer dans l'anse du N.E. C'est là que des cha-  
« loupes, sans débarquer leurs pièces, pourraient très-facile-  
« ment, selon Owen, remplir cent barriques par jour. Ce ruis-  
« seau avait, le 10 mars 1826, trois pieds de large et dix pouces  
« de profondeur. Les communications par l'intérieur sont plus  
« praticables qu'elles ne le paraissent d'abord, à en juger par le  
« premier aspect. Elles sont si difficiles cependant, qu'Owen,  
« retenu par son modeste bagage qu'il n'avait pu transporter  
« sur d'autres points plus accessibles, fut obligé de se fixer sur  
« la côte inhospitalière de l'Ouest, d'où l'équipage des canots



Octobre  
1822.

« eut tant de peine à l'arracher. Rappelé sans cesse par ses  
« besoins vers le coffre dont il ne pouvait se séparer, l'infortuné  
« subissait un des inconvénients de la propriété. »

En nous éloignant des îlots Martin-Vaz et de la Trinidad, nous avions le projet de nous rendre directement aux îles Malouines pour doubler ensuite le cap Horn. Mais les traversins des hunes ayant été rompus, ce genre d'avarie qu'il fallait réparer le plus tôt possible nous fit prendre la résolution de nous arrêter à l'île Santa-Catharina. Cette nouvelle direction nous écartait peu de la première; et la relâche sur ce point de la côte du Brésil nous offrait le double avantage de nous procurer le bois indispensable pour la réparation de la mâture, avec les rafraichissements qui nous étaient nécessaires, et que la fertilité de cette partie du continent de l'Amérique nous donnait la certitude de trouver en abondance, ainsi qu'à bon marché.

Excepté à quelques degrés des deux côtés de la ligne équinoxiale, où nous avons eu des grains de pluie et un temps couvert, un ciel clair, un vent doux et une mer unie nous avaient toujours accompagnés jusqu'à l'attérage de la Trinidad; mais dès que nous eûmes dépassé les limites de cette île, la scène changea tout-à-coup. Une forte houle du Sud, semblable à celle que l'on remarque d'ordinaire sur les hauts-fonds, nous ballotta journellement. Les coups de tangage furent même si violents le 7 octobre, que la pensée nous vint d'essayer la sonde: cent trente brasses de lignes furent filées en vain. Le ciel, devenu nébuleux, présentait à l'horizon des grains qui en occupaient sans cesse le pourtour. Les vents soufflèrent médiocrement, et furent très-variables du N.E. au S.O.; ils ne se fixèrent à l'E. et au S.E. que le 8, époque à laquelle il nous restait encore une vingtaine de lieues pour atteindre le tropique du capricorne. Lorsque les vents généraux furent rétablis, l'état de l'atmosphère ne changea point, et une brume pénétrante, des

Octobre  
1822.

nuages noirs, qui arrêtaient les rayons solaires, des nuits ordinairement sombres et pluvieuses, nous suivirent jusqu'aux approches de la côte du Brésil. Bien des navigateurs ont observé ce changement subit dans l'état du ciel et de la mer, en quittant l'île de la Trinidad, qui semble placée là comme une colonne océanienne, que la nature aurait élevée pour marquer la limite de deux zones différentes.

## CHAPITRE IV.

## SÉJOUR A L'ILE SANTA-CATHARINA.

Octobre  
1822.

Le 15, nous vîmes se dissiper les brumes au milieu desquelles nous avions navigué jusqu'alors. Trente-huit ou quarante lieues nous restaient à parcourir sur le parallèle de Santa-Catharina, et les vents de la partie de l'Est, qui ne nous avaient point encore quittés, quoique nous eussions dépassé de plusieurs degrés le tropique, cédèrent enfin aux brises de Nord, qui, pendant la durée de l'été, c'est-à-dire de septembre en mars, soufflent le long des côtes septentrionales du Brésil. A cette distance, le plomb de sonde fut vainement plongé à deux cents brasses de profondeur. Ce ne fut que le 16, au point du jour, qu'il nous donna des signes certains du voisinage de la terre. Nous trouvâmes d'abord un fond de sable gris et de coquilles brisées par quatre-vingt-sept brasses; mais nous eûmes ensuite, par soixante-trois, la première indication du banc de vase, qui monte graduellement vers la côte, et se déploie dans tous les bras de mer, où il offre d'excellents mouillages. Vers huit heures, en effet, le ciel étant dégagé, l'horizon assez clair, nous aperçûmes l'île Santa-Catharina. Contrariés par la brise, nous ne pûmes nous diriger de suite vers la baie, au-dessous de laquelle nous avons été portés par les courants du large, qui ne changèrent de direction que lorsque nous fûmes rendus à sept ou huit milles du rivage. Toutefois, le vent s'établit, dans l'après-midi, au N.N.E., ce qui nous permit de gouverner d'abord sur

la petite île Arvoredo, qui se trouve à l'entrée du canal formé par l'île et le continent, et de nous avancer ensuite dans la passe, en doublant la pointe Rapa que nous rangeâmes de très-près.

La vue alors se promenait agréablement sur les forêts épaisses qui couvrent l'île Santa-Catharina et toute la partie du continent qui l'avoisine. Sur les cimes des mornes comme sur les flancs des montagnes, dans le fond des vallées et sur les bords de la mer, s'élevaient des végétaux superbes, formant le tableau le plus imposant et le plus pittoresque que puisse offrir la nature dans son état sauvage. Les sassafras ou lauriers, les cèdres, les orangers, les palétuviers, les bananiers, etc., brillaient par leur port et leur riche feuillage; les têtes touffues des palmiers, balancées par le vent au-dessus des bois qui cachaient leurs troncs, arrêtaient parfois nos regards, qui se reposaient toujours avec un nouveau plaisir sur ces bouquets verdoyants, semés en quelque sorte dans le fond azuré de la voûte céleste.

Les hautes montagnes qui couronnent toute la terre ferme depuis Santos jusqu'à Torrès se développaient, dans le lointain, sous l'apparence d'une couleur bleuâtre que reflétait la teinte du ciel. Le mont Bahul, dont la forme singulière est une bonne remarque pour les navigateurs, et celui de Camberella, qui domine toute la côte, présentaient leurs sommets au-dessus de vastes nuages qui embrassaient le faite des monts environnants. Ces masses de nuées, s'étendant peu à peu, finirent par se précipiter en une brume légère qui couvrit bientôt tout le rivage, dont nous approchions poussés par un vent favorable, et d'où nous voyions surgir partout des massifs de verdure, des bois épais, une végétation enfin digne de l'épithète de *luxuriante*, que tous les botanistes modernes s'accordent à donner au sol du Brésil, pour en peindre l'extraordinaire fécondité. Beaucoup de frégates planaient au-dessus

Octobre  
1822.

d'une multitude de fous qui voltigeaient au milieu de la baie, où l'on n'entendait que le bruit des vagues qui allaient se briser sur le rivage, en déferlant sur les rochers granitiques qui le constituent : on eût dit que ces oiseaux étaient les seuls habitants de cette terre fertile.

A cinq heures et demie du soir, nous laissâmes tomber l'ancre à un demi-mille au Sud de l'île Anhatomirim, par cinq brasses fond de vase molle. Nous fûmes aussitôt accostés par une pirogue, montée par un officier portugais, qui, après nous avoir fait les questions d'usage, refusa de monter à bord, et s'éloigna avec une telle précipitation, qu'il nous laissa dans une incertitude singulière sur le motif de sa fuite. Il ne reparut point de toute la soirée, et nous passâmes ainsi la nuit à attendre impatiemment le jour pour avoir l'explication de la conduite de cet officier, qui nous parut mériter d'autant plus notre attention, que le fort de Santa-Cruz, bâti sur l'île Anhatomirim, et sous le canon duquel se trouvait la corvette, n'avait point déployé son pavillon, comme cela se pratique ordinairement.

Aussi, le lendemain, nous envoyâmes de bonne heure M. Jacquinet auprès du commandant du fort de Santa-Cruz, et nous lui adjoignîmes M. Gabert, commis aux revues, pour lui servir d'interprète. M. Jacquinet était chargé de traiter du salut, de demander l'autorisation d'établir notre observatoire à terre, et de s'informer en même temps du motif qui avait empêché d'arborer le pavillon portugais, lorsque les couleurs de la France flottaient sur la corvette à son entrée dans la baie.

En l'absence du commandant de la citadelle, qui habitait la ville de Nossa Senhora do Desterro, M. Jacquinet s'adressa à l'adjudant qui le remplaçait, et qu'il reconnut être le même officier qui, la veille, nous avait intrigués par son brusque départ. Celui-ci donna pour excuse, à ce sujet, qu'il était pressé de remettre des dépêches importantes à un brick destiné pour

Octobre  
1822.

Rio-Grande, qui effectuait sa sortie au moment où nous mouillions. Mais on sut aussi qu'il ne nous avait accostés que parce qu'à travers la brume et l'obscurité du soir il avait pris la corvette pour un navire du commerce, et qu'il comptait toucher de suite le droit d'ancre qui revient au commandant du fort de Santa-Cruz. Il accueillit nos demandes avec une politesse extrême; il assura qu'il nous serait donné toutes les facilités possibles pour l'exécution de nos travaux, indiqua avec complaisance l'emplacement du fort où les voyageurs qui nous avaient précédés avaient établi leur observatoire, et promit même de mettre à notre disposition un local pour renfermer les divers instruments que nous serions obligés de laisser à terre. Quant à l'affaire du pavillon, il chercha d'abord à éluder cette question; mais pressé de répondre d'une manière positive, il alléguait que le fort n'était pas encore pourvu de celui qui lui était destiné. C'est alors qu'il avoua que les changements politiques, survenus depuis peu dans le pays, en étaient la seule cause. En effet, le 12 octobre, quatre jours avant notre arrivée, le Brésil, secouant le joug de la métropole, avait fait retentir l'immensité de ses déserts du cri de l'indépendance, et s'était constitué en empire sous l'égide du prince royal dom Pedro d'Alcantara, qui, d'une acclamation unanime, avait été reconnu empereur de cette vaste partie de l'Amérique, dont il avait défendu les droits sacrés contre les entreprises violentes des cortès de Lisbonne.

La province de Santa-Catharina avait accueilli avec transport l'élévation de dom Pedro, et le nouveau gouvernement y avait été établi sans la moindre résistance. Il fut décidé toutefois, à l'arrivée du commandant du fort, que le pavillon du Portugal flotterait sur l'île Anhatomirim jusqu'au départ de la corvette.

Désirant avoir des données positives sur les événements qui nous étaient annoncés, nous nous décidâmes à envoyer plusieurs officiers à la ville de Nossa Senhora do Desterro, chef-

Octobre  
1822.

lieu de la province de Santa-Catharina. M. d'Urville se chargea d'annoncer au gouverneur l'arrivée de la corvette, et les motifs de sa relâche; il fut accompagné de MM. de Blossville, Gabert et Garnot.

Ces messieurs partirent en canot par un temps superbe. Ils côtoyèrent l'île dos Ratonas, attirés par le chant d'une multitude d'oiseaux à plumage varié des plus belles couleurs, voltigeant au milieu des bois qui la couronnent. On y remarqua un fortin qui tombe en ruine. Les navires du pays y font leur bois de chauffage, et l'on y rencontre des serpents très-venimeux. Après avoir laissé derrière eux d'autres îlots parés comme le premier d'une belle végétation, et passé auprès de plusieurs rochers à fleur d'eau, ils reconnurent la pointe derrière laquelle s'élève la ville principale; et fatigués de voyager par mer, ils allèrent aborder dans une crique, formée par cette pointe au pied d'une petite batterie, dont les murs crevassés de toute part, et douze canons rongés par la rouille, attestaient l'insouciance du gouvernement portugais. En suivant un sentier à travers la campagne, ils tombèrent dans une grande route bordée de jolies maisons et de haies de bananiers, d'orangers et de rosiers en fleurs, par laquelle ils arrivèrent à la ville.

Ils ne tardèrent pas à avoir une connaissance détaillée des circonstances qui avaient provoqué la déclaration de l'indépendance du Brésil, et ils apprirent que le gouvernement de la province était confié à une junte provisoire, composée de cinq membres, qui se trouvaient réunis au moment de leur arrivée. Ils y furent conduits par un capitaine d'infanterie, qui les introduisit lui-même dans la salle où la junte tenait ses séances. M. Gabert interpréta au président l'objet de notre relâche, et M. d'Urville présenta en même temps la lettre du roi de Portugal, qui prescrivait de nous porter secours dans tous les états soumis à sa couronne. Alors le secrétaire de la junte, M. le major

Octobre  
1822.

Mafra, qui s'énonçait très-bien dans notre langue, la reçut du président, et en fit lecture aux membres. M. Mafra avait été employé à Cayenne, où il se trouvait lors de la reddition de cette colonie à la France, et où il avait connu plusieurs officiers de la marine française, dont il demanda des nouvelles. Il avait été député de la province aux cortès du Portugal, et ce titre lui donnait sur la junte un ascendant qu'il cachait assez peu; dans son enthousiasme pour l'indépendance, il avait oublié la réserve portugaise. Cependant nos demandes furent prises en considération. La junte autorisa l'intendant de la marine à nous fournir les pièces de bois nécessaires à nos réparations; elle donna des ordres pour qu'il nous fût permis de couper du bois à brûler sur l'île dos Ratonas, et elle écrivit au commandant du fort de Santa-Cruz de faciliter de tous ses moyens l'exécution de nos travaux scientifiques. Dans une lettre qui nous fut adressée, le 25 octobre, par le secrétaire, la junte s'exprimait ainsi :

« Le gouvernement n'a fait que son devoir en vous autorisant à faire les recherches et les observations qui vous sont prescrites, et en vous faisant fournir ce dont vous avez besoin; il est au contraire peiné de ce qu'il ne lui a pas été possible de vous donner des marques plus signalées de la protection qui doit être accordée aux expéditions du genre de celle que vous commandez. »

M. l'intendant de la marine nous donna une preuve de son obligeance particulière, par la promptitude qu'il mit à nous faire expédier un billet de délivrance pour le garde-magasin du village de Sam-Miguel, en y joignant une lettre expresse pour laisser à notre maître charpentier le choix des pièces de bois propres à confectionner les deux traversins de hune qu'il nous fallait remplacer.

M. Gabert fut ensuite présenté aux premiers négociants de



Octobre  
1822.

la ville, parmi lesquels nous l'avions chargé de trouver un fournisseur de vivres frais pour l'équipage; mais il les vit très-peu disposés, et dans l'impossibilité réelle de se charger d'aucune fourniture, par la raison qu'ils s'étaient empressés de faire passer leurs fonds à Rio de Janeiro pour plus de sûreté contre les évènements qui se préparaient : il apprit d'ailleurs que les traites ne sont pas ordinairement reçues dans ce pays, qui est en général pauvre, et dont les relations commerciales sont très-bornées. M. Gabert se retira alors, convaincu de l'impossibilité d'obtenir des rafraîchissements sur des traites, et il se dirigea vers le rivage, rendez-vous donné pour opérer le retour à bord.

« En approchant du canot, dit M. de Blosseville, on nous invita à entrer dans une maison fort agréable par sa position et la perspective étendue qui se développait devant les yeux. Nous y fûmes reçus avec une honnêteté et une cordialité que nous désespérions de rencontrer à Santa-Catharina, par dom Jose Pinto, capitaine de port, avantageusement connu par le voyage du capitaine Kotzebue. Il nous invita bientôt à passer dans un appartement, où une élégante collation était servie. Nous ne pûmes causer qu'en anglais : la conversation roula sur le navigateur russe, sur son expédition et sur la nôtre. Là, MM. d'Urville, Garnot et Gabert nous rejoignirent, et nous nous embarquâmes à quatre heures pour revenir à bord; nous nous y rendîmes directement, favorisés par une jolie brise, la soirée étant trop avancée pour toucher à l'île dos Ratonas, ainsi que nous en avions eu l'intention. »

Notre séjour à Santa-Catharina se prolongea jusqu'au 30 octobre, temps que nous employâmes à déterminer, par des distances lunaires, la longitude du mouillage, à observer les phénomènes magnétiques, à remplacer notre bois, notre eau, et à nous procurer enfin dans les campagnes quelques rafraî-

chissements. Nous fîmes différentes excursions tant sur les bords de l'île que sur ceux du continent, qui fournirent d'amples moissons aux personnes vouées par goût à l'histoire naturelle, et présentèrent un champ vaste aux vrais chasseurs, qui ne se plaisent d'ordinaire qu'au milieu des bois et des marais.

La saison ne favorisa pas nos opérations. Le ciel fut presque toujours couvert, et nous eûmes des pluies fréquentes et abondantes, accompagnées de vents très-variables de tous les points de l'horizon. L'humidité fut intense : l'hygromètre qui, pendant la dernière traversée, s'était maintenu à  $84^{\circ}$ , s'éleva à  $108$ . La température de l'air varia de  $23$  à  $28^{\circ}$ ; et celle de l'eau, constamment inférieure à la première, n'en différa jamais de plus d'un degré. Un seul jour le thermomètre, à l'ombre, s'éleva à  $25^{\circ},8$  à midi, tandis qu'au soleil, il marquait au même instant  $44^{\circ}$ .

Notre observatoire avait été établi dans le fort de Santa-Cruz, sur l'île Anhatomirim. L'inclinaison observée fut de  $22^{\circ} 45' 9''$ ; la déclinaison, de  $6^{\circ} 26' 15''$  N.E. Quant à la longitude, nous avons rapporté à cette île toutes les observations de distances lunaires que nous avons faites sous voiles, avant et après notre relâche. Nous en avons réuni ainsi trois cent six, formant cinquante-une séries, qui donnent  $51^{\circ} 0' 6'',2$ , lequel résultat, combiné avec celui qui a été obtenu par M. Givry dans l'expédition de M. le baron Roussin en 1819, donne la longitude de  $51^{\circ} 0' 40''$ , que nous avons définitivement adoptée.

Nous avons eu occasion de remarquer, sous l'équateur, que la force magnétique du bâtiment était à peu près nulle. Nous renouvelâmes l'expérience dans ce mouillage, où la corvette était bien affourchée. La mire étant placée à treize mille toises de distance, la plus grande différence que nous ayons eue par les relèvements, après avoir fait faire un tour entier au navire, n'a été que de  $1^{\circ} 25'$  entre les relèvements pris, le cap étant à l'O.N.O. et à l'E.S.E.

Octobre  
1822.

Désirant nous approvisionner en vivres frais, nous avons choisi la baie de Santa-Catharina, sur la foi des relations des capitaines Krusentern et Kotzebue, qui nous avaient donné l'espérance de trouver tout en abondance. Le dernier même conseille à tous les bâtiments d'Europe, destinés à doubler le cap Horn, de préférer cette relâche à celle de Rio de Janeiro, dans le but surtout de se ravitailler facilement, et à bon compte, en provisions fraîches. Mais notre désappointement fut complet; car nous ne pûmes nous procurer qu'avec beaucoup de peine un bœuf, des volailles et quelques fruits. Il faut avouer que les deux capitaines russes y abordèrent à une époque où régnait la tranquillité la plus parfaite; et, dans les circonstances où nous nous y trouvions, la crainte, les inquiétudes d'une guerre prochaine, dominaient tout le monde. Chacun était prêt à s'enfuir au premier bruit de l'arrivée d'une escadre portugaise, et avait déjà pris soin de mettre en lieu sûr son avoir. Une sorte de terreur panique s'était emparée des paisibles habitants des campagnes, à tel point que, la nuit de notre mouillage, la nouvelle s'était répandue que la division portugaise allait entrer dans la baie.

Il était de toute probabilité que le Portugal, travaillé par une assemblée nationale, et privé des mines du Brésil, n'était pas en état de former une expédition importante contre ce beau pays : l'argent, ce nerf des guerres lointaines, manquait. Cependant les habitants n'en étaient pas moins dans la persuasion de voir bientôt des troupes ennemies descendre sur cette terre pour les recoloniser, c'est-à-dire, selon eux, les rendre esclaves. Le décret lancé le 1<sup>er</sup> août 1822, qui appelait tous les Brésiliens aux armes pour la défense des côtes, et leur commandait de faire, dans tout état de choses, une guerre de partisans, avait donné lieu à ces craintes. Les résolutions à-la-fois généreuses et pleines de vigueur qu'y développait le prince dom Pedro, avaient

Octobre  
1822.

donné une haute idée de son caractère et de ses projets d'émancipation. Pleins de confiance en ses desseins, les partisans nombreux de l'indépendance étaient inspirés d'un enthousiasme, dont l'expansion était d'autant plus bruyante, que leur esprit ardent avait été long-temps comprimé. Dans l'excès de leur joie, ils avaient couvert d'illuminations les villes de Nossa Senhora do Desterro, de Laguna, de Sam Francisco, dont ils avaient parcouru les rues en chantant des couplets en l'honneur de dom Pedro. Les chefs de cette révolution n'avaient pu se défendre eux-mêmes d'une exaltation tyrannique. Une ordonnance avait été rendue, menaçant de la déportation tout Portugais ou étranger établi dans la province, qui, dans le délai d'un mois, à dater du 12 octobre, ne se serait pas déclaré en faveur de l'indépendance. Chacun fut obligé, en signe de son adhésion au nouvel ordre de choses, de porter au bras gauche une cocarde verte à la circonférence et jaune au centre, placée dans l'angle d'un chevron en cuivre doré, sur lequel étaient gravés ces mots qui ont si long-temps ébranlé et fait frémir l'Europe : *Independencia ou morte*, cri solennel, dont le prince dom Pedro avait fait retentir le hameau de la Piranga, où il avait reçu le fameux manifeste des cortès de Lisbonne contre la nation brésilienne; serment répété par tous ceux qui l'entouraient, qui en formèrent aussitôt une devise sacrée, que l'amour de la liberté fit briller tout-à-coup sur tous les points du Brésil.

*Independencia ou morte*, nous répétait l'adjutant du fort de Santa-Cruz toutes les fois que nous allions le visiter; et, entraîné par son enthousiasme, il ajoutait à l'instant, comme s'il eût voulu nous faire partager sa conviction : « Oui, nous préférons  
« mourir plutôt que d'être recolonisés, ainsi l'ont voulu les cortès.  
« En décembre 1815, Jean VI érigea en royaume le Brésil, qui  
« était à cette époque principauté de l'Infant. Nous prîmes rang  
« parmi les nations, et l'espérance d'une honorable liberté, d'un

Octobre  
1822.

« sort plus heureux, vint ranimer nos cœurs long-temps flétris  
« par la misère : vaine espérance ! Le monarque soupirait après  
« la terre d'Europe. Au moindre bruit d'une révolution qui lui  
« a fait craindre la perte du Portugal, il nous a abandonnés, il  
« a préféré un petit royaume, à l'empire immense qui couvre  
« la majeure partie du Nouveau-Monde. Cependant son fils,  
« qu'il nous laissa comme un gage de son affection, réunit  
« tous nos vœux ; il était notre dernier espoir. Les cortès s'étant  
« assemblées à Lisbonne, nous fûmes autorisés à y envoyer  
« des députés : nous ne tardâmes pas à apprendre que nous  
« étions sacrifiés. On voulait nous faire redescendre à l'humble  
« rang de colonies ; mais il n'était plus temps : nous étions bien  
« décidés à maintenir l'indépendance du Brésil. Le prince lui-  
« même favorisa nos vœux ; et n'ayant pu vaincre la résistance  
« de son père, que l'influence des cortès avait rendue inébran-  
« lable, il ne balança point à se mettre à la tête de ses dévoués  
« Brésiliens. La révolution qui vient de s'opérer a eu lieu dans  
« toute la province de Santa-Catharina sans la moindre effusion  
« de sang ; tous, nous ne formons qu'un seul parti. Les cortès  
« veulent nous réduire ; elles le tenteront peut-être : mais  
« quelles forces peuvent-elles envoyer contre nous, que nos mi-  
« lices ne repoussent à l'instant ? Quoi qu'il en soit, nous avons  
« juré de mourir plutôt que de nous soumettre : nous avons  
« pour chef un prince du sang royal, dont la mission est de  
« régner sur une nation indépendante. »

Ces idées, cet enthousiasme, étaient partagés par toute la population des villes, dont les têtes exaltées ne rêvaient qu'é-mancipation. Il n'en était pas de même des habitants des cam-pagnes, habitués à vivre tranquilles dans leurs chaumières, étrangers aux bruyantes positions politiques. Ces évènements leur paraissaient des innovations d'autant plus dangereuses, qu'elles menaçaient leur vie paisible. Ce bruit soudain d'escla-

Octobre  
1822.

vage et de liberté, d'envahissement et de défense, d'armes, de soldats amis, d'ennemis irrités, en ne leur laissant entrevoir qu'un avenir de troubles et de désordres, les avait profondément consternés; mais en même temps il avait fait naître dans leur cœur une haine salutaire contre la métropole, qu'on leur signalait comme le foyer de toutes les divisions, comme la source de tous les maux; et tout concourait à les rallier à la cause commune. Chose singulière! les mulâtres, les noirs libres, étaient possédés de craintes semblables, et éprouvaient un pareil sentiment. Les esclaves eux-mêmes, loin de s'éveiller au cri de l'indépendance, loin d'y voir l'aurore de leur émancipation, étaient saisis d'épouvante et, plus inquiets que leurs maîtres, semblaient ne rien tant redouter que la perte de leur servile repos. Tellement la puissance de l'habitude laisse de profondes racines chez tous les êtres qui regardent le moindre changement comme une violence!

Cette disposition des esprits, qui nous frappait lorsque nous parcourions les environs de Santa-Catharina, ne présageait qu'une faible résistance de la part de cette province en cas d'attaque; et nous sommes persuadés que la plus petite escadre aurait suffi pour la réduire à la métropole. Mais celle-ci était impuissante, et ses décrets menaçants, privés de l'appui de la force, n'avaient traversé l'Océan que pour hâter l'heure de l'indépendance, dont le premier coup avait retenti dès l'instant que Jean VI s'était décidé à retourner en Portugal; et il n'en pouvait être autrement, entouré qu'était le Brésil d'états émancipés, livrés depuis nombre d'années à toutes les agitations du libéralisme. Les diverses transformations de gouvernement qui ont tour-à-tour bouleversé les colonies espagnoles, aujourd'hui encore agitées par des factions ambitieuses, avaient dû résonner jusqu'au fond des forêts brésiliennes, et y faire germer l'amour

Octobre  
1822.

de la liberté. L'insurrection de Fernambuco n'en fut que la première explosion : ses cendres éteintes se rallumèrent quelques années plus tard à celle qui éclata en Portugal dans la ville d'Oporto, et d'où sortirent pleines d'audace et d'espérance ces cortès enthousiastes dont l'élévation fut aussi soudaine que la chute. Les bases de la constitution, publiées par cette fameuse assemblée, interprète de l'aristocratie lusitaine, en éclairant tout-à-coup les Brésiliens sur leurs véritables intérêts, devinrent le flambeau qui les guida vers l'indépendance; et le despotisme d'une majorité délirante, qui affectait d'invoquer la liberté alors même qu'elle se jouait des droits imprescriptibles du Brésil, amena le prince dom Pedro à accepter le titre de défenseur perpétuel de ce beau pays, à lui accorder une assemblée constituante et législative, à compléter enfin sa libération, en le constituant empire, en recevant le titre d'empereur que lui décernèrent par acclamation toutes les provinces : événement qui eut lieu le 12 octobre, quatre jours avant l'arrivée de *la Coquille* au mouillage de Santa-Catharina.

Depuis cette époque, le Brésil paraît avoir consolidé son indépendance; et la mort de Jean VI, en mettant la couronne du Portugal sur la tête de dom Pedro, a légitimé l'acte de son émancipation, que la susceptibilité diplomatique aurait pu contester. Cette révolution, qui, opérée par la seule force des circonstances, vient d'enter la liberté constitutionnelle sur le sol brésilien, où végète encore l'esclavage, peut offrir un vaste champ à la méditation des publicistes, jaloux de rechercher tout ce qui doit contribuer au malheur ou à la félicité des peuples. Ils pourront donner un tableau intéressant de l'état de la nation portugaise, à l'époque où l'immortel Cabral découvrit cette terre de promesse, et, en examinant et pesant les causes qui ont successivement élevé sa puissance, faire saillir avec plus

d'éclat celles qui ont entraîné sa décadence. Mais en remettant sous les yeux des nations l'expérience des siècles, comme les prophètes ils tonneront dans le désert; et tels que les Juifs, les rois et les sujets seront sourds à leurs oracles.

Ceux qui, portant leur vue dans l'avenir, voudront prédire les destinées du nouvel empire, s'égareront sans doute, s'ils n'ont une connaissance parfaite des peuples qui le composent, et du caractère du prince et des grands qui se sont mis à la tête de cette grande révolution. Dominer, diriger les passions de castes qui se haïssent mutuellement, et qui, à leur premier éveil, se remueront pour s'élever les unes aux dépens des autres; former une nation compacte de diverses races nées dans la servitude; donner des lois solides à une semblable nation, régénérer enfin un gouvernement miné par des siècles de corruption et d'abus, c'est une tâche des plus difficiles, digne du plus grand génie; c'est un des travaux d'Hercule, dont l'exécution, une fois achevée, couronnera le prince qui l'a entreprise d'une gloire immortelle, d'un lustre nouveau pour l'époque.

Mais, pour éviter les écueils nombreux qui sillonnent la route des innovations politiques, pour surmonter tous les obstacles, dom Pedro a besoin de s'entourer d'un conseil formé de citoyens instruits, éminemment justes, de ces hommes rares, qui font de la prospérité de l'état le but unique de leur ambition. Et cependant, dans un empire aussi étendu que le Brésil, composé de castes aussi diverses, il est bien à craindre que des divisions intestines ne s'élèvent, et que fomentées par les ennemis du dehors, elles n'entraînent le morcellement des provinces, qui se trouveraient dès-lors livrées à la merci de quelques factieux.

Le prince ne saurait avoir un œil trop vigilant pour maintenir la conservation de l'unité du Brésil, exposé à la dévorante



Octobre  
1822.

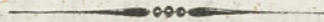
activité des républiques qui l'avoisinent. Il lui faut aussi le regard perçant de l'aigle, pour observer les démarches d'une puissance qui, toujours préconisant le règne des lois et le bonheur de la liberté, s'en va sourdement jeter des brandons de discorde au milieu des peuples où elle veut assurer la prépondérance de son commerce. Habituee par le traité de 1810 à avoir le Brésil, pour ainsi dire, à ferme, l'Angleterre a dû tressaillir de colère au bruit de la concurrence que le nouvel ordre de choses vient de faire naître dans cette riche portion de l'Amérique. Elle sent chaque jour la difficulté qu'elle éprouve de répondre aux exigences renaissantes de son commerce avide de débouchés, jaloux de voir chaque année se précipiter sur les routes de ses spéculations des peuples que les malheurs de la guerre en avaient éloignés.

Si, comme tout doit le faire espérer, le nouvel empereur, appelant les sciences et les arts dans ses domaines encore déserts, parvient à imprimer à ses sujets l'amour des connaissances utiles; s'il favorise l'exploitation des terres incultes, s'il excite l'agriculture, s'il protège l'établissement des manufactures, et s'il les multiplie, alors il fera jaillir une source féconde de richesses de la fertilité d'un sol éminemment favorisé par la nature; alors l'Angleterre, qui s'efforce encore de retenir le monopole du commerce qui lui échappe, verra déchoir ses exportations pour le Brésil, dont la population accrue, devenue commerçante et manufacturière, n'aura plus besoin d'être approvisionnée par les marchands de Londres.

Quelles que soient d'ailleurs les destinées que l'avenir réserve à cet empire naissant, espérons que le cabinet anglais n'y exercera plus désormais la grande influence que la politique de l'Europe lui avait laissé prendre; espérons que dom Pedro, éclairé par les suites funestes qu'a eues pour le Portugal le traité

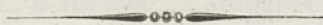
de 1810, rejettera dorénavant tout commerce exclusif avec l'Angleterre, et qu'il ne cessera d'admettre à égalité de droits, dans ses ports, toutes les nations commerçantes. La lutte constante qui, par ce moyen, s'établira entre les trafiquants des puissances maritimes, tournera au profit du Brésil, et sera un coup sensible porté au commerce de la Grande-Bretagne.

Octobre  
1822.



## CHAPITRE V.

## REMARQUES SUR LA BAIE DE SANTA-CATHARINA.



Octobre  
1822.

L'IMMENSE canal qui sépare l'île Santa-Catharina du continent, très-resserré vers le milieu de sa longueur par les pointes des terres opposées, lesquelles, à en juger par le peu de profondeur de l'eau dans cette partie, ont dû être autrefois réunies, se divise en deux vastes bassins de grandeur à peu près égale, aboutissant l'un et l'autre à la ville de Nossa Senhora do Desterro, bâtie précisément sur la rive orientale de la passe étroite qui les réunit.

Nous n'avons pas eu le loisir d'examiner le bassin du Sud, qui, d'ailleurs, est peu fréquenté, quoiqu'on nous ait assuré que de grands navires pouvaient le remonter jusqu'auprès de la ville, avantage que ne présente pas celui du Nord, dans lequel nous avons séjourné. Celui-ci forme plus particulièrement le point de relâche, connu sous le nom de Santa-Catharina. C'est, après Rio de Janeiro, la baie la meilleure et la plus considérable de l'Amérique méridionale; elle peut recevoir les plus grandes escadres, mettre sous la défense de fortifications mieux entendues que celles qui existent actuellement plus de navires marchands que tout le commerce du Brésil n'en attirera jamais, et devenir peut-être un jour, par sa position géographique, l'un des points les plus importants de l'Océan austral. De hautes montagnes bordent ses côtes, et l'abritent surtout des vents du Sud, qui règnent pendant la mauvaise saison. Ses rivages offrent beau-

Octobre  
1822.

coup d'anses, de criques, où viennent se réfugier les petits bâtiments, et dont les plages de sable sont très-favorables aux opérations de la pêche, qui y est très-abondante.

Nous trouvâmes cette baie défendue par de faibles fortifications mal entretenues, et encore plus mal servies; tels sont : le fort Sam-Jozé sur Punta-Groça, celui que nous avons remarqué sur la plus grande des îles dos Ratonas, et la batterie tombant en ruine, qui s'élève sur la plage de Santa-Catharina, au revers de la pointe de Nossa Senhora do Desterro. La forteresse de Santa-Cruz, bâtie sur l'île Anhatomirim, est l'ouvrage le plus considérable. Sa fondation date de l'époque du premier établissement colonial. On y pénètre par un portail, remarquable par son style gothique et sa vétusté, après avoir gravi une centaine de marches, où d'énormes côtes de baleines sont placées en guise de rampe. Des bosquets touffus, demeure charmante d'une foule d'oiseaux-mouches, bordent les parties latérales de cet escalier jusqu'au débarcadere, dont l'emplacement très-étroit est masqué par une pointe et des rochers de granit. Trente-deux canons rouillés, de différents calibres, montés sur des affûts délabrés, composaient toute l'artillerie de cette forteresse quand nous la visitâmes; et quelques soldats dégueillés, ressemblant plus à des paysans qu'à des militaires, en formaient la garnison.

Durant notre séjour, des commissaires, envoyés par l'empereur, s'occupaient de prendre des renseignements sur les moyens de défense que possédait la baie de Santa-Catharina; et nul doute qu'ils n'aient signalé le mauvais état de toutes les batteries, et obtenu leur prompt réparation.

Il est un plaisir toujours nouveau pour le marin voué par goût à une vie errante, c'est de fouler de ses pas vagabonds des terres fertiles, dont la main de l'homme a à peine défriché quelques points. Il est bercé de douces rêveries, quand, suivant un sentier

Octobre  
1822.

frayé au milieu des forêts, il entend la voix sourde et plaintive du ramier se mêler au bruit d'un ruisseau qui s'écoule. La solitude des bois plaît à l'ame; le silence qui y règne appelle la réflexion; les souvenirs se pressent; un instant, les jours heureux se renouvellent; et le miroir du passé, en réfléchissant sur le présent l'ombre du bonheur qu'il offrit, colore l'avenir d'une image riante.

Plus d'une fois aussi les terres du continent, qui forment la partie occidentale de la baie de Santa-Catharina, nous ont pénétré de ce vague idéal, de ces émotions indéfinissables, compagnes de la solitude. Là, les côtes sont couronnées de monts élevés, couverts de grands arbres, et traversées par des sentiers qui conduisent dans l'intérieur; des cascades tombent des flancs des montagnes, et s'échappent dans les vallées à travers des végétaux pompeux qui abaissent leur vert feuillage, leurs bouquets de fleurs, sur l'onde écumante; des rivières, des ruisseaux d'eau limpide d'un cours lent et monotone, après avoir arrosé des vallons ombreux, de riches campagnes, vont se perdre dans des marais immenses, qui bordent divers points du rivage. Une route, tracée sur toute la côte, vous mène à travers mille sinuosités, tantôt sur le bord de la mer, le long des habitations et des groupes de bananiers, d'orangers, de citronniers et de cafiers qui les entourent; tantôt dans des vallées solitaires, au milieu d'épaisses forêts, où l'ombre silencieuse des bois, le murmure d'une eau courante, le chant varié des oiseaux, le bruit des feuilles qui tombent, charment les sens, éveillent la pensée, et rappellent à l'homme et sa grandeur et son néant.

Jamais aucun voyageur n'a respiré l'air du Brésil, jamais il ne s'est assis à l'ombre de ses forêts sans en recevoir des impressions profondes. « Nous nous rappellerons long-temps, dit M. Lesson, la douce sensation que nous éprouvâmes, en foulant pour la première fois le sol américain. Nous descendîmes

Octobre  
1822.

d'abord sur la petite île Anhatomirim, qui, séparée du continent par un étroit bras de mer, n'est qu'un pâté de roches granitiques, couvertes d'arbustes, d'orchidées, sur lesquelles s'élevaient les candelabres épineux des cactus, au milieu des longs chaumes du bambou. Quelques touffes d'arbustes étaient l'asile de garlus (*lanius sulfuraceus*), de benteveo (*lanius pitangua*), oiseaux insectivores, peu défiants, criards, et aussi communs sur ce point du Brésil que les moineaux en France.

« Guidés par un habitant qui avait rendu le même office à M. de Chamisso, nous débarquâmes dans une petite anse, qui est située vis-à-vis l'île Anhatomirim, en nous dirigeant au Nord. Le chemin est d'abord tracé dans une vallée marécageuse, séjour d'un grand nombre de reptiles, et que des marais profonds coupent parfois, en forçant à contourner le pied des montagnes. Nous tuâmes en ces lieux quelques jolies espèces de moucherolles, et le tangara cardinal. Le sentier pratiqué jusqu'à l'Armação s'élançe bientôt sur une montagne élevée, en formant de nombreuses sinuosités au milieu des forêts. Celles-ci sont presque impénétrables, tant les plantes s'enlacent les unes les autres. Les passiflores bleues et quadrangulaires formaient de longues guirlandes sur le chemin. De grands arbres à feuillage très-varié et à fruits très-divers sortaient des fondrières au milieu des lataniers, des canna, des brillants héliconia, qui indiquaient toujours des rochers humides, et sous les pieds desquels on entendait murmurer des chutes d'eau. Des acaris et des toucans volaient sur nos têtes, mais moins fréquemment que l'ani des savannes et le benteveo. Une grosse gallinacée, le marail, est commune sur ce point. En quelques endroits la terre remuée, sur laquelle est fichée une petite croix, indique la sépulture d'un nègre esclave : c'est là le terme de ses souffrances, et l'asile où il a brisé ses fers.

« Nous nous arrêtâmes, après quelques milles de marche,

Octobre  
1822.

dans une cabane très-misérable, où nous reçûmes l'accueil le plus amical de deux pauvres époux nègres qui l'occupaient. Ils nous offrirent tout ce qu'ils possédaient, de l'eau, un peu de farine de cassave, et du poisson séché au soleil. De nombreuses claies entouraient la cabane, et étaient destinées à ce dernier usage. Peu de meubles ornaient cette hutte; un vieux morceau de natte pour s'asseoir, une marmite pour cuire les aliments, composaient le mobilier de ces Philémon et Baucis africains.»

Plusieurs hameaux et des habitations, en général misérables, se trouvent répandus sur cette côte. On est vraiment étonné de voir au milieu d'un sol aussi riche, d'une nature aussi riante, des cabanes enfumées, étroites, disséminées çà et là sur le penchant d'un morne, ou au pied de quelque colline, d'où la vue domine la baie. Elles sont toutes situées en face d'une plage de sable, où les pirogues, seules embarcations à l'usage des habitants, peuvent aborder avec facilité. Leur construction se compose de forts madriers, dont l'espacement est rempli de terre glaise. Les toits sont formés de feuilles de palmiers. Contre toute apparence, ces cabanes sont très-solides, et de légères réparations suffisent pour qu'elles durent une cinquantaine d'années. Quelques-unes sont blanchies à la chaux, et ont la couverture en tuiles : c'est un signe certain de l'aisance du propriétaire. Un bosquet d'orangers, des plantations de manioc, parfois quelques pieds de cotonniers et de cafiers circonscrivent le petit champ, et fournissent aux besoins journaliers de la vie conjointement avec la pêche, dont les claies, garnies de quartiers de poissons exposés au soleil, attestent l'abondance.

En s'avancant vers le Sud, le long du rivage, on trouve le village de Sam-Miguel, remarquable par un moulin à eau et une jolie cascade. Écoutons M. Lesson, qui l'a visité maintes fois dans les courses pénibles où l'entraînait son ardeur pour le progrès des sciences naturelles.

Octobre  
1822.

« Le village de Sam-Miguel, dit-il, est situé à l'O.S.O., et à six milles environ du fort de Santa-Cruz. Il se compose d'une suite de maisons distantes les unes des autres, et qui, par cette disposition, prennent un grand développement. A l'entrée du village est l'aiguade, où les navires vont faire leur eau. Celle-ci est fraîche et limpide, et arrive des montagnes voisines par le moyen d'un aquéduc en bois, qui dirige la colonne d'eau sur les augets d'une large roue extérieure d'un moulin qui sert à épilucher le riz. L'eau dans ce lieu est très-aisée à faire, puisqu'il ne s'agit que de la puiser dans le bassin, où elle tombe sous la roue, et d'où elle coule à la mer, qui n'est qu'à cinquante pas. On peut encore remplir les pièces à eau d'une chaloupe, en se servant d'un conduit en toile ou en cuir. La côte présente un grand nombre de sources qui s'y jettent à la mer, en coulant dans des ruisseaux sablonneux et peu profonds, qui ne pourraient servir d'aiguade, quoique leur position soit à proximité du mouillage. Non loin du moulin à épiler le riz, coule une petite rivière dont les rives sont basses et submergées. Les maisons qui constituent le village sont plus particulièrement disposées sur deux rangs très-espacés; mais bientôt le terrain s'élève et s'abaisse alternativement, et les maisons isolées ne dépassent guère une petite chaîne qui se dirige de l'Est à l'Ouest. Dans les vallons sont établies quelques habitations, dont les alentours sont vraiment très-attractifs. Les montagnes de cette partie sont assez élevées; comme partout ailleurs, une verdure non interrompue les revêt. »

En continuant de suivre la direction du Sud, on rencontre un hameau, que nous eûmes l'occasion de visiter, en y allant choisir les pièces de bois nécessaires à nos réparations. Les maisons, dont quelques-unes sont construites en pierres, sont largement disséminées sur le bord de la mer auprès d'un ruisseau. Nous y trouvâmes un approvisionnement de bois de



Octobre  
1822.

construction assez considérable. Divers chantiers y sont établis, et l'on y fabrique des planches. On y construit, pour la navigation des côtes, de petits navires que les Brésiliens désignent sous le nom de *Soumacas*. De vastes rizières occupent le terrain environnant, qui est bas et marécageux. Tout auprès est une charmante vallée garnie de chaumières entièrement blanches de la chaux dont les murs sont crépis, et entourées d'orangeries et de plantations de cafiers. C'est près de là que se jette à la mer la rivière Biguassu, dont l'embouchure peut avoir de quarante à cinquante toises de large; elle est navigable pour les bateaux jusqu'à plusieurs lieues dans l'intérieur. Cette rivière, anciennement appelée Rio dos Patos, servait de limite aux Indiens du même nom, qui s'étendaient jusqu'au Rio Sam-Pedro, et aux Indiens Carijos, qui occupaient les terres septentrionales jusqu'à Cannanea.

Dans nos diverses courses, nous avons souvent été accueillis par les habitants. Souvent nous nous sommes reposés dans leurs cases : nous n'avions qu'à nous présenter à leurs portes pour en recevoir l'invitation; leur hospitalité fut toujours généreuse. Ils ne sont point riches; mais ils possèdent le nécessaire. Du poisson frais ou séché au soleil, du riz, de la cassave, des galettes de maïs, des patates, des légumes, des fruits, et quelquefois de la viande : telle est en général leur nourriture journalière. Les bestiaux et les volailles qu'ils élèvent sont pour eux l'objet d'un petit commerce, par le moyen duquel ils subviennent aux dépenses diverses du ménage, comme le paiement des droits, l'entretien des vêtements, des meubles et des ustensiles, l'achat du matté ou herbe du Paraguay, dont ils font une boisson qui remplace le thé; et enfin, la célébration des fêtes de famille et de religion, où circulent alors les bouteilles de rum et d'arrack. Ils dansent ordinairement dans ces jours anniversaires, où ils se montrent gais, folâtres et galants. Il règne plus de propreté sur

Octobre  
1822.

leur personne que dans l'intérieur de leurs maisons, généralement peu soignées, où seulement un lit garni de beaux matelas de coton se montre avec une élégance qui contraste avec le reste de l'ameublement, composé de quelques chaises grossières, ou d'un banc, d'un coffre ou d'une armoire.

Les hommes sont principalement adonnés à la pêche et à la culture; ils ont une constitution sèche, le teint basané, et paraissent vigoureux. Les femmes, livrées aux différents travaux domestiques, s'occupent en outre à faire de la dentelle qu'elles travaillent avec goût, et à nettoyer le coton qu'elles filent au fuseau, et dont elles font des vêtements pour toute la famille. Elles ont des formes gracieuses, et leur figure ne manque pas de charmes ni d'expression. Quoiqu'elles mettent un peu de recherche dans leur parure, elles ont néanmoins des vêtements simples et d'une netteté remarquable. Une robe légère d'indienne dessinant une taille bien prise, et quelques fleurs jetées avec art sur une belle chevelure, leur donnent un air agaçant. Elles ont cette coquetterie si commune à leur sexe, et, dans les colonies, si attrayante pour les étrangers; mais il existe dans leurs mœurs un relâchement que semblerait contredire la vie retirée qu'elles mènent au milieu des campagnes, et que rend croyable le commerce fréquent qu'elles ont avec les marins qui abordent sur ces côtes. Aussi la jalousie paraît être endémique chez les époux, et il faut avouer que, si elle a quelque chose de tyrannique, elle est du moins très-excusable.

Il n'existe que peu de communication entre les habitants des rivages et les Indiens qui vivent dans les forêts; ceux-ci attaquent parfois les premiers quand ils s'avancent dans l'intérieur des terres. Les vallées qui avoisinent celle de Picada forment les limites du territoire habité par les Brésiliens portugais. Dans l'Ouest, à une distance considérable, se trouve la tribu anthropophage des Bugros. Ces sauvages vivent dans les bois, et se

Octobre  
1822.

logent dans de misérables huttes, faites de branches de palmiers, entrelacées de feuilles de bananiers. Armés de flèches et de lances, la chasse est leur principale occupation. On les a vus détruire des familles entières. Leur férocité est telle, que, dans les différends qui s'élèvent, ils se font même entre eux une guerre d'extermination.

Les créoles voyagent à cheval, couverts d'un poncho, avec un chapeau à large bord, armés ordinairement d'un couteau qu'ils placent dans la botte du pied droit. Ils sont actifs, entreprenants et religieux; mais dans l'accomplissement de leurs devoirs de religion, on remarque, à des signes extérieurs, qu'ils sont encore sous l'empire d'une bigoterie dégradante qui rapetisse leur caractère, et contribue beaucoup à leur rendre souvent la vie malheureuse.

La côte de l'île Santa-Catharina qui forme la partie orientale de la baie présente le même aspect que celle du continent; mais les habitations y sont plus grandes, mieux construites, et meublées avec plus de luxe: on y voit des défrichements plus multipliés, des plantations de maïs et de manioc plus considérables, des rizières plus étendues, enfin des champs mieux cultivés.

« Les bords de l'île, dit M. Lesson, sont assez peuplés. Les habitants sont encore plus affables et plus prévenants que ceux de la côte ferme: leurs maisons ont une apparence plus aisée; il y en a un plus grand nombre bâties en granit. Nous nous reposâmes quelques heures dans la demeure champêtre d'un ancien officier portugais. Nous le trouvâmes une bêche à la main, cultivant quelques fleurs européennes; il nous reçut à merveille. Ce philosophe pratique, retiré du monde, était étranger depuis long-temps aux évènements d'Europe, qui ne pénétraient point dans sa solitude. Sa campagne est la plus gracieuse que nous ayons vue. C'était la plus heureuse alliance dans le site, le choix et la réunion des arbres, des fontaines et

Octobre  
1822.

des accidents du terrain, qu'on puisse imaginer. La vue en était sublime. On découvrait un horizon immense qui embrassait la scène mouvante de la baie, couverte d'innombrables pirogues; et le soleil dorait au loin les cimes des montagnes qui fuient dans l'intérieur de la contrée. Heureux celui qui, après avoir consumé une partie de sa vie dans un monde agité, peut jouir dans sa vieillesse d'un séjour aussi paisible et aussi délicieux dans les forêts de l'Amérique!»

« Je ne citerai, dit M. de Blossville, qu'une seule promenade que j'ai faite dans la partie septentrionale de l'île, la veille du départ, et à la suite de laquelle je regrettai beaucoup de n'avoir pas visité plus souvent cette partie de la colonie, qui me paraît la plus importante. Les maisons ne le cèdent en rien à celles de la ville, et l'industrie et le luxe établissent une grande différence entre les habitants des deux côtés de la baie. Ce qui me frappa le plus dans cette course, ce fut la vue d'une grande vallée où coulait une rivière peu profonde et fort large, qui, dans ses contours, formait des îles marécageuses au milieu d'une végétation active et magnifique. On voyait dans l'enfoncement des cultures étendues et des habitations considérables sur le flanc des collines; des pirogues légères, naviguant dans des directions diverses, venaient embellir le paysage. Cette rivière paraît se diriger du N.E. au S.O., en suivant des détours variés; elle amasse de la vase sur ses bords, et, à son embouchure, elle a formé sur la rive septentrionale une longue jetée fort basse. »

L'île Santa-Catharina, connue anciennement sous la dénomination d'*île dos Patos*, probablement du nom des Indiens qui en furent les premiers habitants, fut long-temps négligée des concessionnaires, et il se passa plus d'un siècle avant que l'on songeât à y établir une colonie. Ce fut Dias Velho, à qui Jean IV la concéda en 1654, qui y fonda le premier un établissement; mais il périt au milieu de ses travaux de colonisation, assassiné

Octobre  
1822.

par des corsaires anglais qui infestaient alors ces parages. Plus tard des familles des îles Açores y furent transportées à diverses époques, et y firent souche. D'après Frezier, Santa-Catharina ne fut, dans le principe, que le repaire des vagabonds des différentes parties du Brésil. En 1740, la cour de Lisbonne y établit un gouvernement régulier, et en forma avec les terres adjacentes du continent la province qui porte son nom, et qui n'est qu'un démembrement de celle de Sam-Paulo, dont les habitants intrépides ont composé ses premiers colons. Les limites de cette province, dans sa partie continentale, sont aujourd'hui la rivière Sahy au Nord, et celle de Mampituba au Sud, comprenant une étendue de deux cent dix milles, sur une largeur qui n'excède jamais soixante milles; elles s'arrêtent à l'Ouest, à la chaîne des montagnes communément appelées *Andes Brésiliennes*, où confinent les provinces de Sam-Pedro et de Sam-Paulo.

L'île Santa-Catharina a trente milles d'étendue du Nord au Sud, sur une largeur de quatre à huit milles<sup>1</sup>. Sa surface est un composé de montagnes, de plaines, de lacs et de marais. Elle est arrosée par un bon nombre de rivières, dont les principales sont le Rio Vermelho, qui verse ses eaux à l'extrémité Nord de la grande lagune; le Rio Ratonas, qui se jette à la mer devant les îlots du même nom; et les Rios Tavares et Ribeirão, dont les embouchures sont au Sud de la capitale, dans la partie méridionale de l'île. C'est sur leurs rives que l'on cultive les pastèques et les melons réputés les meilleurs de la province.

On trouve dans les vallées une argile rouge, excellente, dont on fabrique de la poterie. Le sol, dans l'intérieur, est très-humide et d'une fertilité étonnante; il consiste principalement en une riche décomposition végétale, sur laquelle croît en

<sup>1</sup> Voyez l'*Atlas de la partie hydrographique*, planche n° 41.

abondance une grande variété de plantes. Les myrtes, les jasmins, les rosiers, les passiflores et les œillets, répandus avec profusion, exhalent dans les airs une odeur suave. Des palétuviers couvrent les rivages des terres basses et marécageuses, sur lesquelles on a construit des chaussées d'une étendue considérable. Ces terrains, à cause de leur humidité, sont très-favorables à la culture du riz. La végétation est partout tellement active, que des massifs de plantes parasites arrêtent, dans toutes les directions, les pas du voyageur qui cherche à pénétrer dans les forêts. Diverses espèces d'arbres fournissent un bois dur et pesant approprié à tous les usages, excepté à la confection de la mâture des bâtiments. On construit avec leurs troncs des pirogues d'une seule pièce de cinquante pieds de longueur et de trois à quatre pieds de largeur.

Depuis quelque temps, l'exploitation des forêts, en donnant lieu à de grandes coupes de bois pour la construction des navires, a laissé beaucoup de terrains découverts. Mais ces travaux ont été entrepris avec peu de discernement : les sommets des mornes ont été entamés; et comme la couche végétale n'est pas d'une grande épaisseur, on voit déjà percer dans bien des endroits les roches de granit qui constituent l'ossuaire de l'île.

Des nègres esclaves sont affectés au labour des terres. On récolte principalement du maïs, du manioc et du riz. La canne à sucre est aussi cultivée, ainsi que la patate douce, le chou-caraiïbe, les haricots. Le cotonnier et le tabac, quoique communs, paraissent négligés. Les orangers, les citronniers, abondent partout; mais, à part ceux qui entourent les champs, ils ne sont pas généralement greffés, et leurs fruits, dont le sol est couvert, ne sont pas assez agréables au goût pour tenter les passants qui pourraient en profiter : c'est sans doute pour cette raison que les habitants négligent de les cueillir, et qu'ils laissent les étrangers en disposer à volonté. Le papayer, le ba-

Octobre  
1822.

nanier, le cocotier, garnissent les haies des jardins, et l'ananas se montre avec éclat, au milieu des enclos, dans toutes les clairières. Des cafiers embellissent ordinairement les propriétés, où croissent aussi la vigne, le figuier, le pêcher et l'amandier, arbres dont le feuillage marié à la végétation des tropiques flatte agréablement l'œil de l'Européen étonné. Les légumes d'Europe sont encore cultivés dans tous les champs, et il paraît qu'ils réussissent assez bien. Le blé et l'orge croissent dans quelques habitations.

Les forêts sont peuplées d'animaux de diverses espèces. C'est dans l'épaisseur de leurs réduits que vivent les singes, les paresseux, les armadilles, les serpents, et une espèce de gros lézard que l'on prend facilement à l'hameçon, et dont la chair offre un mets que les Brésiliens trouvent très-friand. Parmi les oiseaux, les frégates, les fous, les vautours, les grues, les toucans, les perroquets, sont les plus communs, sans excepter les brillants colibris, que l'on voit voltiger par nombreuses volées sur les arbres en fleurs, et plonger sans cesse leurs becs délicats dans les calices entr'ouverts, pour en sucer la liqueur miellée; ce qui leur a fait donner par les Portugais le nom de *chupaflores*.

Parmi les animaux domestiques, les bestiaux sont peu nombreux : nous n'avons du moins jamais rencontré de grands troupeaux de bœufs et de vaches<sup>1</sup>. Nous n'avons vu qu'un petit

<sup>1</sup> La chair du bœuf à Santa-Catharina n'est pas d'une excellente qualité : sans doute que les pâturages de cette province sont, ainsi que ceux de la partie orientale du Paraguay et de la majeure partie du Brésil, privés d'une partie du sel qui est indispensable à la prospérité des bestiaux. Don Félix DE AZARA, dans ses Essais sur l'histoire naturelle des quadrupèdes du Paraguay, après avoir attribué l'origine de toutes les bêtes à cornes, qui ont si singulièrement multiplié dans l'Amérique méridionale, à un taureau et à sept vaches que le capitaine Juan DE SALAZAR aurait transportés d'Andalousie au Brésil en 1546, s'exprime ainsi :

« Dans les contrées au Nord du Rio de la Plata, où l'on ne donne point de sel

nombre de chevaux, d'ânes et de mulets. Les cochons, au contraire, sont très-multipliés, ainsi que les volailles, telles que poules, canards, oies et dindons. Le chien est commun, et l'on ne peut faire un pas dans les campagnes sans entendre ce gardien fidèle et vigilant des habitations.

Les côtes présentent une très-grande variété de poissons excellents, que fournissent en abondance les lacs, les rivières et les rivages de la baie. Il en est une appelée *bagres* par les habitants, qui fait l'objet d'un commerce lucratif : on la pêche ordinairement dans les mois de novembre et de décembre, époque où elle vient par bandes nombreuses se réfugier dans les lagunes qui communiquent avec la mer : on la conserve sèche, en l'exposant à l'action des rayons solaires; et, quoiqu'elle exhale, après cette préparation, une odeur de rance très-désagréable, ce n'en est pas moins un aliment que les Brésiliens aiment beaucoup. On en exporte des bateaux chargés dans les ports voisins de l'île. D'autres espèces désignées dans le pays sous le nom de *tainhas*, *robales*, *carapebas*, abondent aussi dans la baie et dans les lagunes : on les pêche en tout temps, et il s'en fait une grande consommation.

La pêche de la baleine offre une branche d'industrie avanta-

« au grand bétail, c'est une nécessité pour lui d'avoir du barréro : c'est ainsi qu'on  
« nomme une glaise saline ou nitreuse que recherchent avec avidité les troupeaux  
« de bêtes à cornes et autres animaux, et sans laquelle ils dépérissent et meurent dans  
« l'intervalle de quatre mois. Depuis la latitude méridionale de 27° jusqu'aux îles  
« Malouines, le bétail, en général, n'a pas besoin de barréro, parce que les eaux  
« et les pâturages ont assez de sel; mais, à partir de cette latitude en venant au  
« Nord, cette glaise est nécessaire, et les champs qui n'en contiennent point ne nour-  
« rissent ni chevaux, ni ânes, ni mulets, ni bœufs, ni chèvres, ni brebis.

« La moitié orientale de la province du Paraguay manque de barréro. Il paraît que  
« c'est la même chose dans la majeure partie du Brésil : ce qui fait qu'on y élève peu  
« de troupeaux, et que ceux qu'on y a sont, comme dit Buffon, d'une petite stature et  
« d'une chair désagréable. »



Octobre  
1822.

geuse. Elle a lieu, durant les mois d'hiver, à l'embouchure septentrionale du canal, et sur les côtes de l'île et de la terre ferme. Trois grands établissements, connus sous le nom d'*Armação*, dont le principal est à trois milles au Nord de l'île Anhatomirim, sont spécialement destinés à la fabrication de l'huile.

Ainsi les produits qui alimentent aujourd'hui le faible commerce intérieur et extérieur de Santa-Catharina, lequel doit être considéré comme à peu près nul, à cause de son peu d'extension et de la modicité de ses exportations, consistent en manioc, maïs, riz, café, sucre, tabac, eau-de-vie de riz, rum, arrack, huile, lin, coton, poterie, poissons secs, bestiaux, volailles, et diverses espèces de bois. Si la culture de l'indigo n'était pas négligée, et si celle du lin, du coton et du tabac se faisait en grand, ces productions offriraient au commerce des bénéfices certains. Il en est de même de la cochenille, qui périclète sans fruit sur les nopals qu'elle couvre, abandonnée par l'insouciance ou l'ignorance des propriétaires. On sait que le gouvernement portugais n'avait rien négligé pour maintenir les Brésiliens dans les limites étroites des besoins naturels. Les objets de luxe ne pénétraient point dans leurs habitations : on eût dit qu'ils étaient prohibés; tant ils étaient rares, même chez les plus riches colons. Aussi jusqu'à ce jour les produits de l'île n'ont jamais excédé de beaucoup la consommation des habitants, qui sont en général pauvres, quoiqu'ils paraissent laborieux. Les toiles de lin et de coton sont les seuls tissus manufacturés à Santa-Catharina, et ils suffisent à peine aux besoins des habitants. Presque tous les autres articles y sont importés par des bâtiments nationaux ou étrangers. Les navires de Bahia, de Fernambuco, de Rio de Janeiro, et de Rio de la Plata, sont ceux qui fréquentent ordinairement Santa-Catharina; ils en exportent des farines, du riz, des huiles, des jarres, des marmites, des gargoulettes, et autres ustensiles en poterie.

On doit reconnaître, par cet aperçu, que Santa-Catharina possède elle-même les éléments de sa prospérité. Elle deviendra florissante, si l'industrie y est favorisée, et si des spéculateurs instruits viennent exploiter les productions de son sol fertile.

Cette île jouit d'un climat sain et beau. Quelques localités seulement, dans le voisinage des marécages, sont insalubres, et le teint cadavéreux des Brésiliens qui y sont établis prouve que les fièvres intermittentes y règnent quelquefois. Les chaleurs de l'été sont modérées par des brises fraîches du Nord-Est, qui soufflent assez généralement de septembre en mars. Les vents de Sud-Ouest dominant pendant les mois d'hiver, et c'est ordinairement en août et septembre que les pluies sont les plus abondantes.

Tout le territoire de l'île Santa-Catharina est divisé en quatre districts ou paroisses, qui prennent leurs noms des établissements qu'on y a formés, savoir :

Nossa Senhora das Necessidades : ce village, plus connu sous le nom de Sam-Antonio, est situé sur le bord du canal, à cinq milles au Nord de la capitale. Le terrain de ce district est très-propre à la culture de la canne à sucre; plusieurs sucreries y sont établies. Sa population est presque entièrement composée d'agriculteurs. C'est à cinq milles au Nord de ce village, dans l'anse das Canavieras, que les Espagnols effectuèrent leur débarquement lorsqu'ils s'emparèrent de l'île en 1777.

Nossa Senhora da Conceição : bâti au milieu de l'île sur la rive occidentale de la grande Lagoa, ce village n'est qu'à quatre milles environ à l'Est de la capitale. La culture du lin et de la canne à sucre est assez répandue dans ce district, où les eaux du lac abondent en poissons. Les habitants sont tout-à-la-fois agriculteurs et pêcheurs.

Nossa Senhora da Lapa : ce village reçoit communément la désignation de Ribeirão, parce qu'il est situé à l'embouchure

Octobre  
1822.

de la petite rivière de ce nom, qui se jette au fond d'une crique à huit milles au Sud de la capitale. La pêche et la culture forment les principales occupations des habitants.

Nossa Senhora do Desterro : cette ville est la capitale de toute la province de Santa-Catharina. Elle est située sur la côte occidentale, dans une anse gisant à l'E.S.E. du détroit qui divise le canal, et où mouillent des soumacas de cinquante à deux cents tonneaux. Elle est bâtie sur un terrain inégal entre deux mondrains, et traversée par trois ruisseaux, dont l'eau rapide et claire coule sous plusieurs ponts de pierre.

Cette ville est composée de plusieurs rues généralement droites et non pavées. « Elle comprend, dit M. Lottin, environ 600 maisons numérotées, et formant des rues de vingt à vingt-cinq pieds de large, dont quelques-unes vont en pente vers la mer; celles-ci sont ferrées, sans doute pour que l'eau ne les dégrade pas dans la saison des pluies. »

Les maisons ont jusqu'à deux étages; la majeure partie n'en a qu'un, et il y en a beaucoup qui ne sont que de plain-pied. Elles sont construites en pierres ou en briques, recrépies à la chaux. A l'issue de la ville, du côté du S.O., nous en avons vu en bois, et un bon nombre avaient l'apparence de misérables huttes. Le granit, qui forme en général le seuil et le cintre des portes, leur donne un certain éclat. Elles sont cloisonnées, parquetées et planchéiées en bois du pays. Un grillage très-serré, qui permet la libre circulation de l'air, garnit les fenêtres. L'intérieur est simple, propre, élégant, mais sans luxe. Celles des plus riches propriétaires ont les murs peints à la fresque.

Il n'y a qu'une seule place assez grande dite de Santa-Catharina : c'est là que se trouve l'hôtel-de-ville et le palais-de-justice, deux bâtiments qui ne méritent aucune attention : c'est là aussi que se tient le marché, qui a lieu une seule fois par semaine,

tous les dimanches. Au centre de cette place est une potence en bois, où l'on attache et frappe les noirs punissables.

On compte quatre églises : La cathédrale, Sam-Francisco qui fait partie du couvent de Saint-François d'Assise, Nossa Senhora do Rosario et la Caridad. Il y a un hôpital annexé à cette dernière, où l'on reçoit les indigents et les infirmes; elle est placée sur le penchant du mondrain qui borne la ville au Sud-Ouest. La cathédrale est le seul édifice qui ait une belle apparence; elle est surmontée d'un grand clocher en forme de tour, et elle est située à l'extrémité supérieure de la place de Santa-Catharina. Vis-à-vis est le débarcadere, qui est bien construit et commode; il y a une grue pour faciliter la translation des marchandises.

Nossa Senhora do Desterro n'offre aux étrangers ni hôtels, ni restaurants, ni cafés. Comme dans toutes les colonies portugaises, on y trouve beaucoup de boutiques de revendeurs, espèces de tavernes où l'on donne à boire et à manger, et où la populace et les noirs viennent se régaler avec du poisson frit et de l'arrack. Les magasins peu nombreux sont toutefois bien assortis en objets de tous genres. Ceux des pharmaciens sont tenus avec élégance, et il y règne même un certain luxe qui donnerait à croire que les habitants, s'ils ne sont pas souvent atteints de maladies, aiment du moins à se médicamenter. On y trouve des manufactures de lin et de coton, des fabriques de liqueurs et de poterie. On y voit beaucoup d'artisans, tels que tailleurs, cordonniers, forgerons, ferblantiers, menuisiers. Les femmes assises devant leurs portes s'amuse à faire de la dentelle.

Les écoles où l'on apprend à lire et quelque peu de latinité sont les seules qui servent à l'instruction de la jeunesse. Elles sont tenues aux frais de la municipalité qui les a établies; et

Octobre  
1822.

pour subvenir aux honoraires des professeurs, on a frappé d'un droit d'octroi les liqueurs fortes.

La population de Nossa Senhora do Desterro est d'environ six mille âmes. On distingue trois classes d'habitants, les blancs, les mulâtres et les noirs; la dernière est presque en totalité composée d'esclaves. Le petit nombre de nègres libres ne doit sa liberté qu'à la repentance ou à la superstition : ce n'est que sur le lit de mort que, bourrelé par la crainte de la justice divine, le maître est capable d'une action généreuse; alors seulement il abjure un pouvoir maintenu par la force, consacré par l'usage, et reconnaît pour son prochain un être sorti comme lui des mains du Créateur. Néanmoins les nègres esclaves employés aux travaux des champs ou comme domestiques, nous ont paru être traités avec douceur. Leur figure respirait le bien-être et le contentement, car l'on doit reconnaître qu'il en existe même dans la servitude. Dans les habitations surtout ils semblent faire partie de la famille de leurs maîtres, dont ils partagent quelquefois les plaisirs. Ils n'ont pour tout habillement qu'une ceinture qui couvre leur nudité. Ceux de la ville ne sont guère mieux vêtus. On les voit presque tous demi-nus, affublés de quelques vieux vêtements; et tout, dans leur démarche et leur air, décèle l'orgueil qu'ils mettent à se parer de ces dépouilles usées qui signalent la richesse de leur propriétaire. Les négresses sont mises avec plus de décence et une certaine coquetterie : une camisole et un jupon court, léger, noué au-dessus des hanches, dessinent les formes robustes de leur corps. Quelques-unes de ces esclaves sont assez bien pour que les blancs ne dédaignent pas de rechercher leurs faveurs; en général elles ont un physique repoussant.

Le costume des colons est calqué sur celui des Européens, d'après le genre anglais. Les dames ont adopté les modes fran-

çaises; et, sous un costume simple mais élégant, elles appellent les hommages. Elles sont pleines de vivacité. Nous en avons vu de jolies.

La population totale de l'île de Santa-Catharina s'élève à dix-huit mille ames, celle de la province entière à trente mille, y compris quatre cents hommes de troupes réglées presque toutes casernées à Nossa Senhora do Desterro. Ces troupes, formant le cadre d'un régiment, ont une belle tenue. A l'époque de notre relâche elles étaient secondées par une nombreuse garde nationale.

Octobre  
1822.

## CHAPITRE VI.

## TRAVERSÉE DE SANTA-CATHARINA AUX ILES MALOUINES.

Octobre  
1822.

Le 30 octobre, dans la matinée, nous sortîmes de la baie de Santa-Catharina et nous nous dirigeâmes vers les îles Malouines. Les observations du pendule et du magnétisme que nous nous proposions de faire à cette extrémité de l'Océan austral, nous décidèrent à nous y rendre directement, afin de profiter de la belle saison de ces parages qui était déjà avancée.

A 40 milles environ dans le Sud-Est de l'île Santa-Catharina, nous rencontrâmes un vaste espace de mer rougeâtre. Plusieurs seaux d'eau que nous y puisâmes, nous montrèrent une poussière impalpable rouge, au milieu de laquelle nageaient de petits globules de même couleur. Observés à la loupe, ces petits globules se présentaient sous forme d'œufs linéaires d'où s'échappaient des crustacés microscopiques d'une ténuité et d'une agilité extrêmes<sup>1</sup>. Ainsi s'effectuait sous nos yeux la création de

<sup>1</sup> Ces animalcules ne sont pas toujours d'une telle ténuité qu'on ne puisse observer leurs formes et leurs mouvements sans le secours de la loupe ou du microscope. Sébald de Weerd, en mars 1599, vit auprès de Rio de la Plata la mer aussi rouge que du sang : « On y puisa de l'eau, dit-il, et on la trouva pleine de petits vers rouges, qui en les prenant sautaient des mains comme des puces. » Le Maire et Schouten firent la même observation en novembre 1615, par le 37<sup>e</sup> degré de latitude méridionale. Jacques l'Hermite est le premier navigateur qui, en observant ce fait en janvier 1624, sous le parallèle du golfe de Saint-Georges, ait reconnu des crustacés dans cette masse d'eau rougie ; il les considéra comme de très-petites écre-

ces myriades d'animalcules qui produisent à la surface des eaux ces teintes sanguinolentes si souvent aperçues par les voyageurs, qui, frappés de leur étendue considérable, leur ont donné le nom de mer rouge ou mer de sang.

Novembre  
1822.

Ces petits crustacés apparaissent dans certaines saisons sur les côtes du Chili et du Pérou, dans le voisinage du cap de Bonne-Espérance, de la Nouvelle-Hollande, des îles Moluques et dans quelques golfes, tels que ceux d'Arabie et de Californie, qui sans doute leur doivent les dénominations de mer Rouge et de mer Vermeille; mais ils se trouvent en plus grande abondance, ou du moins, ils ont été plus fréquemment remarqués dans la partie de l'Océan atlantique qui baigne les côtes de l'Amérique méridionale, entre le tropique du capricorne et le 48<sup>me</sup> degré de latitude Sud, à la hauteur surtout de l'embouchure du Rio de la Plata et le long des côtes Magellaniques, où il est à croire qu'ils deviennent la proie des grands cétacés qui peuplent ces parages.

Le 3 novembre, nous nous trouvions à plus de 200 lieues dans l'E. N. E. de l'embouchure du Rio de la Plata, lorsque nous fûmes assaillis par un de ces coups de vent communément appelés *Pamperos* par les indigènes des rives de ce grand fleuve.

visses. Byron fit une semblable remarque dans le même parage en novembre 1764. Dampier et Cowley, qui voyageaient sur le même navire en 1684, disent tous deux avoir rencontré dans le mois de janvier de la même année, à 60 lieues au sud de l'embouchure de la Plata, des monceaux de petites chevrettes qui rougissaient la mer à un mille à la ronde, et qui leur parurent former deux espèces distinctes, dont l'une était parvenue à la grosseur du bout du petit doigt. M. de Gennes trouva aussi, en 1696, dans la partie méridionale du Brésil, la mer tellement couverte de petites écrevisses « que l'on aurait pu, dit-il, lui donner le nom de mer rouge. »

Depuis quelques années, les naturalistes attachés aux expéditions de découvertes se sont beaucoup occupés de ces animalcules, dont ils ont décrit plusieurs espèces. D'après M. Lesson, celles que nous avons aperçues sont des Daphnies et des Nébalies.



Novembre  
1822.

Il fut annoncé par une dépression considérable du mercure dans le baromètre, par une brise du Nord avec rafales, par une pluie continuelle et par une bande de nuages noirs fixés dans la partie du Sud. Le vent de S. S. O. se déclara tout-à-coup au milieu d'une bourrasque du Nord, qui nous avait forcés d'amener les huniers sur le ton. Il devint d'une telle violence qu'il fallut faire un instant vent arrière : il chassait devant lui une brume épaisse qui s'était maintenue quelque temps à l'horizon; et une multitude de pétrels, dont les ailes fatiguées ne pouvaient offrir la moindre résistance à la force des rafales, se laissaient entraîner au gré de la tempête, à l'exception de l'albatrosse, qui se balançait avec calme au-dessus des vagues soulevées.

Durant cinq heures, le pampero ne cessa de souffler avec violence; mais ensuite il diminua d'intensité. Le baromètre remonta alors d'une manière sensible, et le ciel s'éclaircit peu à peu. Toutefois les rafales se prolongèrent encore, et ce ne fut que dans la journée du 5, qu'une brise de N. E. ramena le beau temps : avec lui, les damiers et les fous qui s'étaient éloignés dans le fort de la tempête, revinrent voltiger autour de la corvette au milieu des albatrosses qui ne l'avaient point abandonnée.

Dans la matinée du 8, nous fûmes entourés d'un grand nombre de baleines. Nous étions alors à 120 lieues dans l'E. S. E. du Rio de la Plata. Nous aperçûmes deux navires baleiniers; l'un d'eux se dirigea vers nous, et il mit une embarcation à la mer, pour nous prier de lui communiquer notre longitude. Le capitaine Job Terry, que nous reçûmes à bord de la corvette, commandait le *Good-Return*, bâtiment de 350 tonneaux, armé de 23 hommes. Expédié de New-Bedfort pour la pêche de la baleine, il avait, depuis deux mois, rempli 700 barils d'huile de 30 gallons chaque, et il espérait compléter sa cargaison entière de 1800 barils, dans l'espace de six mois. Il nous donna

diverses indications sur les parages qu'il fréquentait. Il avait choisi pour son principal point de relâche le port de Ste.-Hélène, situé au nord du golfe de St.-Georges, par  $44^{\circ} 34'$  de latitude méridionale, où il lui était facile de renouveler son eau et de procurer, au moyen de la pêche et de la chasse, quelques rafraîchissements à son équipage. D'après lui, les vents d'Ouest règnent en hiver avec une sorte de continuité sur toute la côte des terres Magellaniques, et ils sont remplacés par ceux de l'Est, qui dominent tout l'été. Le pampero ne l'avait point atteint le 3 novembre, quoiqu'il ne fût qu'à 120 lieues dans le Sud de la position que nous occupions à cette époque, lorsque nous éprouvâmes ce coup de vent. Il avait eu au contraire des brises modérées de la partie de l'Est et un temps magnifique.

Novembre  
1822.

Nous nous étions empressés d'offrir au capitaine Job Terry les secours dont il pouvait avoir besoin; mais il était parti depuis trop peu de temps du port d'armement pour qu'il lui manquât quelque chose; et il ne voulut accepter que quatre bouteilles d'eau-de-vie de France que nous lui présentâmes, en lui souhaitant une heureuse pêche. Dès que nous l'eûmes quitté, nous continuâmes notre route au S. S. O.

Durant le cours de notre voyage, nous nous sommes fait un devoir d'observer avec soin et de tenir chaque jour compte de la vitesse et de la direction des eaux à la surface de l'Océan. Comme ce travail nous a permis de réunir quelques observations assez importantes sur cet objet, nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile de présenter, au fur et à mesure que nous avançons dans notre relation, celles qui nous ont paru mériter l'attention des lecteurs.

Plusieurs navigateurs, en prolongeant les côtes du Paraguay, ont remarqué que les eaux du Rio de la Plata s'étendent au large à des distances considérables. Dans l'expédition de

Novembre  
1822.

M. de Freycinet, en quittant Monte-Video pour aller à Rio-Ja-neiro, nous avons eu occasion, nous-même, de reconnaître que le cours de ce fleuve éprouve encore, à 100 lieues dans l'E.S.E. de cette ville, une vitesse de deux milles et demi à l'heure, d'où il était facile de conclure que ce courant devait s'étendre beaucoup plus loin. C'est pour ajouter de nouveaux documents à un fait qui nous a paru digne de l'attention des physiciens et des navigateurs, que nous avons, en traversant ces parages, tracé une route autour de l'embouchure du Rio de la Plata, mais beaucoup plus au large que celles qui avaient été parcourues par M. de Freycinet. Dans cette partie de notre navigation, la direction S. O. des courants a été constante depuis Santa-Catharina jusqu'aux îles Malouines, à l'exception de deux points, où nous avons trouvé des courants opposés évidemment dus au cours du Rio de la Plata; car nous étions à 180 lieues dans l'E.N.E. de Maldonado, lorsque nous avons rencontré un courant E. N. E. d'un demi-mille de vitesse à l'heure, et à 140 lieues au S. S. E. du cap San-Antonio, quand nous avons reconnu un autre courant S. E. de deux milles à l'heure. Cette observation nous a conduit à ce résultat, que les eaux du Rio de la Plata, tout en suivant leur dérivation naturelle, pressées au large par les courants de l'Océan, sont contraintes, à une certaine distance, de se diviser en deux branches, qui s'étendent précisément dans la direction prolongée des deux côtes qui forment les rives de l'embouchure du fleuve.

Les navigateurs qui ont donné le plus de détails sur le cours du Rio de la Plata s'accordent à dire que, toujours, après les coups de vent de S. E. ou de S. O., qui sont fréquents dans ces parages, les eaux refoulées dans le fleuve se portent en masse sur la rive du nord, où il s'établit, dans cette circonstance, un courant très-rapide, lequel prend la direction du large en suivant l'impulsion qu'il reçoit du contour de la côte. C'est ce

Novembre  
1822.

même courant que nous avons reconnu dans l'E. N. E. de Maldonado, et dont nous n'aurions probablement pas ressenti l'influence, si la veille nous n'avions éprouvé un pampero. Ainsi nous croyons être en droit de dire que des deux courants du Rio de la Plata, que nous avons traversés au large, celui que nous avons eu au S. S. E. du cap San-Antonio, est le seul qui soit le résultat de la dérivation naturelle de ce fleuve. D'après nos observations, ce courant ne doit pas avoir moins de 30 lieues de largeur, et il doit même s'étendre encore beaucoup au-delà de la distance de la côte où nous l'avons rencontré.

L'existence du courant E. N. E. ne nous a été sensible que par la comparaison du résultat des observations astronomiques avec l'estime de la route; mais celle du courant S. S. E., que nous regardons comme produit par l'impulsion permanente des eaux du Rio de la Plata, s'est manifestée, en outre de cette certitude, par des signes qui accompagnent ordinairement ce phénomène : son opposition avec les courants de l'O. dessinait, à la surface de la mer, dans la direction du S. S. O. au N. N. E., une zone clapoteuse qui semblait être la limite de deux régions différentes, et qui était couverte d'énormes paquets de fucus parmi lesquels M. d'Urville reconnut la *laminaria pyrifera*. Divers oiseaux pélagiens, formant autour de la corvette un cortège plus nombreux que de coutume, suivaient le cours de cette zone, où ils trouvaient sans doute une pâture abondante dans les débris de végétaux et d'animaux qui y étaient accumulés.

Nous ne terminerons pas ce sujet sans faire encore une remarque que ceux qui nous suivront chercheront peut-être à vérifier : c'est que les résidus terreux renfermés dans les eaux du Rio de la Plata, tenus en suspension par le cours rapide du fleuve qui les transporte au large, précipités au fur et à mesure du ralentissement progressif des eaux, et sans cesse re-

Novembre  
1822.

poussés par les courants de l'Océan, contribuent à former des dépôts considérables auxquels est dû l'exhaussement du fond de la mer dans le voisinage des côtes. L'on doit attribuer à cette cause constante le peu de profondeur que l'on trouve au milieu de l'embouchure du fleuve, et les fonds d'attérissement qui prolongent tout le rivage des terres Magellaniques.

Le 14, nous atteignîmes le 44<sup>e</sup> degré de latitude. Le vent d'E., qui nous avait accompagnés jusqu'alors, fut remplacé par des brises d'O., et ce fut avec ces dernières que nous arrivâmes aux îles Malouines.

Dans ce trajet nous eûmes presque toujours un très-beau temps, et nous fûmes même plus d'une fois contrariés par des calmes aussi parfaits que ceux des régions équinoxiales. Nous éprouvâmes, pendant la durée des nuits, une forte rosée, dont l'abondance était en raison des progrès que nous faisons dans la direction du sud, tellement que, lorsque le ciel était très-pur, elle pouvait être comparée à une pluie fine et continuelle.

Nous fûmes souvent entourés de baleines de l'espèce franche, de manchots et de dauphins. A 180 lieues des îles Malouines et de la côte d'Amérique, le maître canonier Roland tua un gorfou sauteur (*aptenodytes chysocoma*). Nous le rencontrâmes par troupes, et ce fut pour nous un sujet d'étonnement de voir ce singulier animal, qui, en raison des vices remarquables de son organisation, semblerait ne devoir jamais s'éloigner des côtes, se hasarder si loin en pleine mer. Nous aperçûmes aussi l'élégant dauphin cruciger du docteur Quoy. Des bandes nombreuses de ce cétacée suivirent long-temps la corvette.

Le 15, nous naviguâmes sur la position assignée à l'île Peypys. Byron, Bougainville et plusieurs autres navigateurs se sont livrés vainement à la recherche de cette terre; et ils se seraient sans doute épargné cette peine, s'ils avaient fait attention que Cowley, qui dit l'avoir découverte en 1684, était embarqué à

cette époque avec G. Dampier dont la relation fait suffisamment connaître que les terres qu'ils ont l'un et l'autre aperçues dans ces parages ne sont autre chose que les îles Sebald de Weerd.

Le 17, dans l'après-midi, nous vîmes très-distinctement toute la côte nord de l'île Conti ou de la Soledad, qui est la plus orientale des îles Malouines. Le jour précédent M. Bérard avait tué le chionis ou bec-en-fourreau de Forster, oiseau rare que l'on ne trouve que sur les rives des terres australes, et qui paraît ne devoir jamais s'éloigner beaucoup des côtes. Il est si peu propre à se reposer sur la mer, qu'ayant été légèrement blessé, il vint se réfugier à bord où on le prit.

Vers les 7 heures du soir nous reconnûmes la longue chaîne de rochers qui s'étend au large de la pointe de la Barra, et le brisant de la roche sous-marine qui fut si funeste à la corvette l'Uranie. Nous nous dirigeâmes de manière à passer à deux milles de ce danger pour nous rendre dans la baie Française, où nous avions l'intention de relâcher; mais le vent s'étant fixé à 10 heures à l'O., nous empêcha d'en atteindre l'entrée, et nous fûmes obligés de passer la nuit en panne. En attendant le jour, nous sondâmes diverses fois à six ou huit milles de la côte; et nous trouvâmes successivement 60, 65 et 86 brasses, fond de gravier gris et de fragments de coquilles.

Le 18, à la pointe du jour, quoique les terres fussent entièrement embrumées, nous reconnûmes quelques points de la côte, dont les relèvements nous donnèrent la certitude que les courants nous avaient portés au sud toute la nuit. Nous étions en effet vis-à-vis le havre de Choiseul. Il fallut louvoyer pour gagner la baie Française, où nous entrâmes avec une brise de N.N.O., en rangeant le plus possible la pointe de l'Aigle, dans l'espérance de pouvoir mouiller à la bordée dans la rade de Saint-Louis. Mais parvenus devant l'anse Chabot, le vent

Novembre  
1822.

passa au N. O. avec des rafales si pesantes qu'il nous força de laisser tomber l'ancre au milieu de la baie en attendant qu'il devint plus favorable.

Le lendemain le temps ne changea point il empira au contraire, et, dans la matinée, il tomba abondamment de la grêle. La crainte de ne pouvoir tenir dans la baie nous porta à descendre à terre pour reconnaître l'anse Chabot, afin d'y conduire la corvette, mais nous fûmes assez heureux pour ne pas la voir chasser sur ses ancrs. Toutefois cette course ne fut point inutile ; car nous rapportâmes une ample provision de gibier que nous fîmes distribuer à l'équipage : c'était le produit de la chasse de notre maître canonnier Roland, le même qui, chasseur aussi intrépide qu'adroit, avait rendu à une autre époque, sur cette île, de si éminents services à l'équipage naufragé de la corvette l'Uranie.

De retour à bord de bonne heure, le vent et le temps ne varièrent point ; et forcés de rester inactifs, le reste de la journée se passa tristement ; car les côtes qui nous environnaient ne présentant que des rochers et quelques bruyères, chétif ornement de ces rives éminemment stériles, ne pouvaient inspirer que la mélancolie. Notre unique distraction fut de suivre des regards les taureaux et les chevaux, qui superbes et libres erraient en troupes nombreuses dans les vallons et sur les hauteurs de ce pays, au milieu de vastes pâturages, seule parure et seul bien que la nature n'ait pas refusés à cette terre australe. Les oiseaux de mer qui peuplent les rivages nous offrirent aussi quelques diversions : tantôt nous voyions la mouette crier aux ailes élancées s'élever et poursuivre le fretin, le viser en planant, plonger comme un trait dans la mer et en sortir plus brillante sa proie dans le bec. Parfois le manchot si singulièrement décrit par tous les voyageurs, nous apparaissait fuyant d'une nage rapide, puis se promenant à la surface des eaux, il dis-

Cowley, qui, dit-on, fut découverte en 1694, était embarqué à

Novembre  
1822.

paraissait tout-à-coup par intervalles, cherchant ainsi sa nourriture. Souvent enfin divers pétrels, des cormorans, des labes traversant la baie çà et là venaient contourner le navire dont ils aimaient à toucher le gréement de l'extrémité de leurs ailes, et quelquefois s'abattaient sur le bout des vergues, où ils restaient posés quelques instants comme s'ils eussent voulu narguer les gabiers qui les guettaient armés de gaules. Un hibou même, sortant le soir du creux de son rocher, ose se confier à la nuit, et s'égarant dans l'ombre, il s'éloigne du rivage et vient se percher fatigué sur la proue de la corvette; le battement lourd de ses ailes annonce sa présence, ses yeux brillants à travers les vapeurs nocturnes trahissent sa position, et tout-à-coup celui qui cherchait une victime le devient lui-même : il fut tué et empaillé; ainsi le hasard se joue des êtres, qu'il fait tomber au gré de ses caprices.

Cependant le 20, quoique le temps fût encore chargé, une légère brise du nord nous permit d'appareiller; mais à l'instant même où l'ancre venait d'être dérapée, de fortes rafales, accompagnées de pluies, nous assaillirent de nouveau. Nous continuâmes toutefois à mettre sous voiles, déterminés à abandonner cette relâche, dans le cas où il nous serait impossible d'atteindre un meilleur mouillage que celui que nous venions de quitter. Néanmoins, avec le secours de la marée, nous parvînmes enfin à nous élever assez au vent pour donner dans le canal étroit de l'île aux Pingoins, et à six heures et demie du matin nous mouillâmes par cinq brasses fond de vase, devant les ruines de l'ancien établissement de Saint-Louis. Il était temps; car à peine étions-nous réfugiés dans cette rade, que le vent reprit au S. O. : il devint si tempétueux, que durant plus de vingt-quatre heures toute communication avec la terre nous fut interdite.

Pendant la journée du 21, le temps s'embellit, et plusieurs



Novembre  
1822.

personnes profitèrent de cette circonstance pour faire une partie de chasse dans les environs du port Louis. Elles s'avancèrent à quelques milles dans l'intérieur de l'île, et rencontrèrent plusieurs bestiaux et un grand nombre de chevaux. Les premiers ne furent pas devant une seule personne; ainsi les chasseurs sont en état de les tirer à la portée du pistolet; mais ils doivent avoir soin de ne se montrer qu'en ligne serrée, de manière à tromper l'animal sur le nombre de ses assaillants; ils ne doivent pas non plus négliger de viser juste, et même de le frapper à la tête ou aux épaules; car s'il ne tombait pas sur le coup, sa blessure le rendant furieux, pourrait devenir funeste à ses agresseurs. Les chevaux ne craignent pas non plus d'assaillir le chasseur isolé, cependant l'explosion d'une arme à feu suffit pour les disperser promptement.

Un des canotiers s'égara dans la poursuite d'un cheval blessé, et l'on fut obligé de revenir à bord sans le ramener. Redoutant pour lui quelque accident fâcheux, après le souper de l'équipage, nous renvoyâmes un canot à sa recherche. Mais on l'appela et l'on tira plusieurs coups de fusil sans succès. Le résultat de cette chasse, qui nous rapporta des vivres frais pour plusieurs jours, semblait devoir nous coûter cher. Par bonheur le canotier revint le soir du jour suivant. Perdu à travers les embranchements de la baie, il avait passé la nuit dans la partie du rivage qui avait recueilli, dans un autre temps, les naufragés de l'Uranie.

La nuit du même jour, nous perdîmes par la violence du vent une embarcation qui fut jetée contre l'île aux Loups-Marins. Dans ce coup de vent la grêle et la neige tombèrent par intervalles avec assez d'abondance. Le baromètre descendit à 736<sup>mm</sup>, 5, et la température ne s'éleva pas au-dessus de 8°, quoique nous fussions déjà au milieu de l'été de ce climat.

Le 23, les sommets des montagnes se montrèrent à nous couverts de neige, et le froid fut assez vif. Nous tâchâmes, mais en vain, de nous rapprocher de la côte; des rafales continuelles mirent un obstacle constant à nos efforts. Ce ne fut que le 25, que nous parvîmes à établir notre observatoire à terre.

Novembre  
1822.

## CHAPITRE VII.

## SÉJOUR AUX ÎLES MALOUINES.

Novembre  
1822.

IL faut avoir parcouru, comme nous, l'Océan Atlantique dans ses différentes zones, pour bien sentir avec quelle force et quelle rapidité le marin est plus que tout autre voyageur sujet à éprouver des sensations contraires. Il y a un petit nombre de jours que, placés sur les belles rives du Brésil, contemplant d'épaisses forêts, nous errions encore sous des bosquets touffus d'arbres divers chargés de fruits délicieux et de fleurs odorantes, où des oiseaux revêtus d'un plumage chamarré des plus vives couleurs exaltaient notre imagination par leurs chants harmonieux et variés; et maintenant nous voici comme exilés dans un pays où la vue n'est arrêtée que par des monts dénudés, où nos pieds ne foulent que des plaines immenses semblables par leur uniformité aux vastes pampas de l'Amérique, où nos oreilles ne sont frappées que du sifflement des vents déchainés et des cris rauques et perçants des oiseaux et des amphibies qui nous entourent.

Malgré le mauvais temps qui n'eut presque pas d'interruption durant notre séjour à la baie Française, nous poursuivîmes sans relâche nos travaux scientifiques; et dans les diverses courses que nous fîmes, nous parcourûmes les îlots de la rade et l'intérieur de l'île. Un sentiment d'intérêt bien naturel pour nous qui, à la suite du naufrage de la corvette l'Uranie, avions sé-

Novembre  
1822.

jeourné trois mois entiers sur cette terre abandonnée, dirigea d'abord nos pas vers le lieu qui nous avait servi de refuge. Ah! le souvenir d'un malheur passé a ses charmes, et les lieux qui en furent les témoins ont pour l'homme un attrait particulier. Excité par une curiosité inexprimable, source de mille émotions diverses, nous nous complûmes long-temps à presser de nos pas la partie entière de la côte où le camp avait été établi; et tous les points qui simulaient la place où les tentes avaient été dressées devinrent l'objet de nos remarques et de nos réflexions. Les débris de la corvette avaient presque entièrement disparu sous le sable de la partie supérieure de la plage où la violence de la mer pendant les coups de vent d'Est avait dû les transporter. Mais les parties saillantes que la vue pouvait apercevoir portaient les marques distinctes du feu et de la hache; ce qui ne nous étonna point, en nous rappelant le nombre des baleiniers qui fréquentent ordinairement ces parages, et surtout celui qui, comme une harpie, était arrivé sur le lieu du naufrage peu de jours avant que l'équipage de l'Uranie s'éloignât des îles Malouines. Toutes les caronades qui étaient encore çà et là sur la grève présentaient les boutons de culasse brisés; preuve évidente que les avides baleiniers n'ayant pu les emporter, n'avaient pas négligé de les détruire. La vue ne rencontrait partout que des débris, des lambeaux de tentes et de vieilles hardes; partout le camp était jonché des ossements des animaux qui avaient servi de nourriture aux naufragés. Ce théâtre d'une infortune récente avait une teinte de désolation que rembrunissaient à nos yeux l'aridité du site et l'état du ciel, qui était sombre et pluvieux au moment même où nous le visitâmes. Toutefois il avait pour nous un attrait indéfinissable, et il laissa dans notre ame une impression de vague mélancolie que nous conservâmes long-temps après notre départ des Malouines.

M. d'Urville, en explorant le pays sous le rapport botanique,

Novembre  
1822.

poussa ses recherches jusqu'au sommet du mont Châtellux. Les observations curieuses que lui fournit cette course fatigante, et qu'il a consignées dans un mémoire intitulé : *Flore des îles Malouines*<sup>1</sup>, donnent une idée si exacte des productions végétales qui tapissent le terrain de cette terre australe, que nous croyons devoir les reproduire ici.

« Après avoir parcouru, dit-il, sur différents points les alentours de la baie Française, et avoir, pour ainsi dire, épuisé la flore de ces lieux, jaloux de profiter de la longue relâche que nous faisons pour offrir un travail à-peu-près complet en botanique, malgré la rigueur du climat, malgré la difficulté des chemins et le défaut de toute espèce d'abri, je voulus explorer une partie de l'île, et surtout quelque point d'une hauteur remarquable. Le mont Châtellux, situé dans l'Ouest-Sud-Ouest de notre mouillage, et à 17 milles de distance en ligne droite, me parut un lieu très-favorable pour remplir cette double condition. Élevé de 585 mètres au-dessus du niveau de la mer, c'est le point culminant de l'île de la Soledad ou de Conti, et il domine une vaste plaine sillonnée par de nombreux torrents et morcelée par les bras immenses de la baie Marville. Deux journées furent consacrées à cette excursion, dans laquelle j'eus pour compagnon M. Bérard, frère du savant chimiste de ce nom, et chaque jour nous marchâmes environ durant quinze heures de temps. On peut juger que dans une aussi longue course j'eus l'occasion de prendre une idée exacte de la nature de l'île. Le résultat de mes observations fut, que la végétation devenait d'autant moins variée qu'on s'éloignait des côtes, et surtout de celles qui offrent à la fois des dunes, des marais et des rochers. Plus loin, on traverse des milles entiers d'un terrain presque uniquement couvert par les tapis serrés

<sup>1</sup> *Mémoires de la Société linnéenne de Paris*, vol. IV, 1825.

Novembre  
1822.

des trois graminées<sup>1</sup> les plus communes à l'île. Les gommiers (*bolax*) sont très-clair-semés, mais les cinq sous-arbrisseaux<sup>2</sup> restent à peu près dans la même proportion. Aussitôt qu'on commence à s'élever, la flore devient plus riche, on rencontre un plus grand nombre d'espèces. Au sommet même du mont Châtellux, je retrouvai presque toutes celles que m'avaient offertes les diverses stations inférieures. J'observerai seulement que la plupart se trouvaient réduites à des dimensions deux ou trois fois moindres; le gommier, au contraire, souvent fixé sur la roche absolument nue, s'y montrait en touffes aussi robustes que partout ailleurs. Cinq plantes seulement m'ont semblé particulières aux hauteurs les plus considérables, savoir: un bel *aspidium* occupant les fentes des rochers, et qui, de sa ressemblance avec une autre fougère unique en son genre, a reçu le nom de *mohrioides*; le curieux et bizarre *nassauvia*, auquel j'ai imposé le nom de *serpens*, et que j'ai recueilli sur la haute montagne au Sud de notre mouillage et sur le Châtellux; le *cenomyce vermicularis*, d'un blanc de neige, dont les tiges entrelacées et confusément étendues sur le sol semblent autant de racines de graminées blanchies par l'air; enfin, deux autres petites plantes croissant en touffes serrées, également remarquables par leur structure, et qui se sont trouvées être, l'une, le *drapetes muscoides*, déjà recueilli par Commerson sur les bords du détroit, et décrit par M. de Lamarck, et l'autre, une espèce nouvelle de *valeriana*, que j'ai nommée *sedifolia*. Ces trois dernières habitent exclusivement le sommet même du mont Châtellux. Une belle fougère, le *lomaria magellanica* (*L. setigera*, Gaud.), se rencontre rarement dans la plaine, mais elle tapisse

<sup>1</sup> Les *Festuca erecta*, *Arundo antarctica* et *A. pilosa*.

<sup>2</sup> Les *Chilotrimum amelloides*, *Empetrum rubrum*, *Pernetia empetrifolia*, *Baccharis tridentata* et *Myrtus nummularia*.

Novembre  
1822.

les bords de ces coulées d'énormes fragments de grès quartzeux si fréquents sur le penchant de toutes les montagnes. *L'usnea melaxantha* habite de préférence les rochers nus, battus par les vents du Sud-Ouest; et, par leur nombre et leur rapprochement, ses tiges rameuses et variées de noir, de jaune et de fauve, forment souvent, sur la surface unie de ces blocs, des prairies d'une espèce nouvelle. Je remarquerai ici que ces roches, d'une nature unique et constante, sont toujours disposées par couches assez régulières, inclinées sous un angle de 40 à 50° et gisant de l'Est à l'Ouest.

« Au nombre des plantes utiles à l'homme sur ces parages déserts, je citerai l'oseille et l'oxalide, dont la dernière m'a paru d'un goût préférable à l'autre; le céleri qui couvre les dunes sablonneuses, les jeunes pousses du plantain et les feuilles amères du *taraxacum lævigatum*, qui pourraient former des salades aussi agréables que salutaires. Les fruits des *Pernetia*, *myrtus* et *rubus* ont été assez préconisés par Bougainville, Pernetty et M. Gaudichaud; comme je n'ai vu que leurs fleurs, je ne puis dire jusqu'à quel point leur éloge est mérité. La belle fétuque (*festuca flabellata*) qui recouvre les gîtes des manchots, par la qualité, l'abondance et la longueur de ses chaumes, servirait utilement l'homme sous plus d'un rapport et le garantirait des intempéries de l'air, tandis que la partie inférieure de ses jeunes tiges lui offrirait un aliment à-peu-près semblable, pour la saveur et la consistance, à celui qu'en certains départements de France on retire des souches du typha. Les fours seraient rapidement chauffés par le feu pétillant de l'*empetrum*; le *chiliotrichum* formerait de jolies haies de clôtures; et du *baccharis* il ferait de la bière, à l'exemple des colons de Bougainville. Je crois aussi que les trois grandes fucacées, *macrocystis communis*, *Durvillæa utilis* et *Lessonia flavicans*, qui couvrent ces rivages, seraient très-propres à engraisser les terres

et à les disposer à la culture. Enfin, la primevère, la violette, les suaves et agréables *peridicium* et l'élégant *statice* deviendraient l'ornement de ses jardins. »

Décembre  
1822.

Notre séjour à la baie Française se prolongea jusqu'au 17 décembre. Des tentes avaient été dressées au milieu des ruines de l'établissement de Bougainville, pour exécuter les diverses réparations que nécessitait le matériel de la corvette. Nous y établîmes aussi notre observatoire, dont nous confiâmes la direction à M. Lesage; et, malgré le mauvais temps qui nous contraria presque continuellement dans l'exécution de nos travaux, nous parvînmes à compléter les diverses observations de physique qui étaient le principal objet de cette relâche. Nous y fîmes osciller le pendule invariable. Nous expérimentâmes les aiguilles aimantées, et le résultat moyen qu'elles donnèrent pour l'inclinaison fut de..... 54° 48' 9".

La déclinaison observée a été de..... 19° 7' 20" N. E.

Nous étions portés à croire que plus nous nous élèverions en latitude, plus la force magnétique du bâtiment deviendrait sensible; cependant nous avons renouvelé, au mouillage dans les îles Malouines, l'expérience déjà faite sous l'équateur et à Santa-Catharina; et la différence entre tous les relèvements pris sur une mire très-éloignée, après la rotation complète du navire sur son axe, n'a pas été au-delà de 0° 25'. Cette différence, qui résulte des relèvements pris lorsque le cap était à l'O. N. O. et à l'E. S. E., peut être considérée comme nulle.

Les observations astronomiques, qui nous ont servi à déterminer la position géographique des ruines de St.-Louis, se composent de cinq séries de hauteurs du soleil prises avec le cercle répétiteur, lesquelles donnent pour la latitude 51° 31' 44" Sud, et de 120 distances lunaires qui établiraient ce point par 60° 31' 8" 7 de longitude occidentale, si nous ne préférons pas à ce dernier résultat, celui de 60° 34' 31" 7 que nous avons



Décembre  
1822.

obtenu par la combinaison de la longitude de l'île Anhatimir, au Brésil, avec la différence de méridiens calculée à l'aide de nos montres marines.

L'état de l'atmosphère n'a jamais été complètement beau, et cependant la plus belle saison de ces climats régnait alors. Pas un jour ne s'est écoulé sans qu'il tombât de la pluie, et des grains de neige et de grêle ont été assez fréquents. Néanmoins la température pendant le jour s'est maintenue entre 10 et 14° centigrades; elle s'est même élevée une fois à 17°, 5, mais dans cette circonstance le temps était magnifique; elle variait pendant la nuit entre 5 et 8°.

Les observations thermométriques faites par le capitaine John Mac Bride, au Port-Egmont, depuis le 1<sup>er</sup> février 1766 jusqu'au 19 janvier 1767<sup>1</sup>, prouvent que la température aux Malouines ne s'élève jamais au-dessus de 15° centigrades dans les mois de janvier et de février, qui sont les plus chauds de l'année, et qu'elle descend rarement au-dessous de zéro; il ne cite qu'un seul exemple d'une baisse considérable d'environ 6° au-dessous de la glace fondante, qui eut lieu dans le mois d'août. Ainsi les hivers ne doivent pas être bien rigoureux dans ces parages; mais l'humidité du sol et l'état hygrométrique de l'atmosphère doivent rendre le séjour de ce pays insupportable.

La chasse, la pêche fournirent amplement à nos collections d'histoire naturelle, et nous procurèrent à la fois une telle abondance de rafraîchissements, que les matelots, rassasiés de viande fraîche, demandèrent, comme une faveur, la ration de lard salé dont se compose en général à la mer leur nourriture. Excepté les fruits et les légumes, tout était à profusion. Les

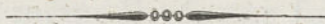
<sup>1</sup> *A collection of voyages chiefly in the Southern atlantick ocean*, by Alexander Dalrymple, in-4°, London 1775.

Décembre  
1822.

quartiers de taureaux, de cochons, de chevaux même, les lapins, les outardes, les canards, les bécassines et de beaux poissons du genre gobie étaient servis journellement sur nos tables, et nous trouvions encore dans le céleri sauvage une salade agréable. C'est en faisant ainsi bonne chère que nous nous préparions au passage du cap Horn.

## CHAPITRE VIII.

## REMARQUES SUR LES ILES MALOUINES.



Décembre  
1822.

Les îles Malouines, détachées sans doute de l'extrémité méridionale du continent américain par une de ces révolutions dont la terre offre tant d'exemples, se composent de deux îles principales autour desquelles sont groupés une centaine d'îlots.

Quelques géographes anciens attribuent leur découverte à Améric Vespuce; mais il est facile de se convaincre, en suivant la route de ce navigateur, que la terre aperçue par lui en 1502, sous le parallèle de 52°, ne peut s'appliquer à la position des Malouines, et qu'elle n'est autre que celle reconnue par Antoine de la Roche en 1675, revue par Duclos-Guyot en 1756, et désignée par Cook en 1775 sous le nom de Georgia.

Le premier découvreur des Malouines est certainement John Davis, le même qui a imposé son nom au détroit qui sépare le Groenland du Labrador. Il exécutait avec Cavendish un voyage dans la mer du Sud, lorsque, séparé de ce dernier, il fut jeté par un coup de vent sur ces îles qu'il aperçut le 12 août 1592, et qui furent alors appelées *Davis' Southern islands*.

Les navigateurs qui cherchaient à pénétrer dans le détroit de Magellan avaient coutume de prolonger de très-près les terres de la Patagonie; et il est probable qu'ils auraient longtemps ignoré l'existence des Malouines sans les coups de vent dont ils étaient assaillis dans ces parages. Après avoir franchi

le détroit avec un vent favorable, il leur arrivait souvent d'être repoussés par des tempêtes violentes qui les rejetaient dans l'Océan atlantique; et c'est dans ces circonstances critiques que la plupart ont vu, à diverses époques, les îles dont nous nous occupons : c'est ainsi que le chevalier Richard Hawkins, deux ans après John Davis, eut connaissance de leur partie septentrionale qu'il nomma Maiden-land, ou Terre de la Vierge. De même, en 1599, lorsque la flotte hollandaise aux ordres de l'amiral Simon de Cordes fut dispersée à l'entrée du détroit de Magellan par une affreuse tempête, un de ses bâtiments, *la Foi*, commandé par Sebald de Weerd, fut poussé vers la partie occidentale des Malouines, où il découvrit, le 24 janvier 1600, trois petites îles auxquelles il imposa son nom<sup>1</sup> : elles furent revues en 1615 par Schouten et Le Maire, en 1684 par Dampier et Cowley, en 1701 par Beauchesne Gouin qui en eut connaissance après avoir reconnu l'île qui porte son nom et qui forme la limite australe de ce vaste groupe.

John Strong doit être considéré comme le premier explorateur des Malouines, au milieu desquelles il pénétra en 1690. Il traversa le canal qui sépare les deux îles principales, et lui donna le nom de Falkland, que les Espagnols changèrent depuis en celui de San-Carlos. Il vit sur ces rivages un grand nombre de loups-renards, et il en tua un fort gros sur l'île Hawkins. Cet animal, seul quadrupède indigène que l'on ait trouvé jusqu'à

<sup>1</sup> Les coups de vent séparèrent également de la flotte de l'amiral de Cordes un deuxième navire, le yacht *le joyeux Message*, commandé par Dirk Gherrits, qui fut porté jusque sous le 64<sup>e</sup> degré de latitude sud, où il découvrit une longue suite de terres hautes couvertes de neige qui reçurent alors la dénomination de Gherrits-land. Ces terres restées long-temps ignorées sont bien probablement celles de la Nouvelle-Shetland vues par le capitaine William Smith en février 1819, ou bien celles de la Trinity et de Palmer situées au sud-ouest de celles-ci et dont la découverte est encore plus récente.



Décembre  
1822.

ce jour sur ces terres, n'a été vu ensuite que rarement; et, d'après les témoignages des derniers navigateurs, la race, qui ne paraît point multipliée, diminue sans cesse et semble être destinée à disparaître entièrement de ce sol stérile. Les naufragés de la corvette *l'Uranie*, dans leurs chasses fréquentes sur l'île Conti, en aperçurent un seul qu'ils tuèrent; et, pendant un mois entier que nous sommes restés à l'ancre au Port-Louis, nous n'en avons point rencontré dans nos différentes excursions.

Wood Roger et Courtney contournèrent la côte orientale en 1708, et en atteignant la partie Sud, ils prirent connaissance de la petite île découverte sept ans auparavant par Beauchesne. De même que Hawkins et d'autres navigateurs moins anciens, ils crurent que ces îles étaient couvertes de forêts, trompés par les touffes nombreuses de la grande graminée (*festuca flabelata*) qui garnit les bords de la mer, et dont les bouquets vus de quelques milles au large présentent en effet à l'œil l'apparence de bois taillis composés d'arbres verdoyants.

Les trois puissances maritimes les plus renommées par leurs travaux hydrographiques ont successivement habité ce groupe, et nous n'en possédons pas encore une carte complète digne de la confiance des marins. Sans doute on doit en attribuer la cause au peu d'intérêt que le sol inspire. Il serait à désirer que les baleiniers qui le fréquentent ordinairement, tout en s'occupant de la pêche des phoques qui y abondent, fussent à même d'en lever un plan détaillé; ils épargneraient à leurs successeurs les dangers dont tant d'autres ont été les victimes; car ces rochers ont déjà dévoré un grand nombre de bâtiments. Frézier est le premier géographe qui, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, essaya de tracer une carte de ces terres sous la dénomination d'Iles Nouvelles, quoiqu'il ne les eût pas visitées dans son voyage à la mer du Sud. Il puisa les données qu'il employa dans les



journaux de son temps, surtout dans ceux des navigateurs de Saint-Malo, qui à cette époque, devenus les plus hardis marins de la France, avaient souvent visité ces parages dangereux.

Décembre  
1822.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Beauchesne en avait alors fixé l'étendue vers le Sud, en découvrant la petite île qui porte son nom; il en avait aussi reconnu la limite occidentale, en relâchant aux îles Sebald de Weerd; celles-ci avaient été de nouveau explorées en 1711, par Brignon, qui en donna une idée beaucoup plus exacte que tout ce qu'on en avait dit avant lui. En 1706, les vaisseaux *le Maurepas* et *le St.-Louis* avaient reconnu la côte méridionale de l'île Conti, et Fouquet avait ensuite découvert les îles d'Anican, qui s'étendent au large de cette côte; Porée enfin avait visité, en 1708, toute la partie nord, qu'il désigna sous le nom particulier de côte de l'Assomption.

On n'avait donc encore qu'une imparfaite connaissance des Malouines, lorsque, pendant la guerre de 1760, la France songea à y fonder un établissement. Elle voulait avoir dans ces parages un port de refuge assuré pour ses vaisseaux chargés d'étendre son influence sur toutes les côtes de l'Amérique méridionale, tout en nuisant le plus possible au commerce anglais dans ces contrées. Nos bâtiments, avant de pénétrer dans la mer du Sud, étaient dans la nécessité de relâcher soit au Brésil, soit à Rio de la Plata; et leur séjour précaire dans ces ports étrangers, où ils rencontraient toujours des inconvénients imprévus, ne pouvait être que nuisible aux opérations militaires ou commerciales à exécuter sur les côtes du Chili et du Pérou. Les Malouines, isolées à l'extrémité de l'Amérique méridionale, se présentaient sous un aspect favorable à l'accomplissement de ces missions lointaines. Le rédacteur du voyage de l'amiral Anson les avait déjà signalées sous ce point de vue à l'attention des ministres anglais. Aussi, peu de temps après que notre illustre Bougainville, encouragé par la cour, eut établi à ses

Décembre  
1822.

frais plusieurs familles acadiennes sur les rives du Port-Louis, vit-on l'Angleterre former un établissement sur l'île occidentale.

Ce fut le 3 février 1764 que Bougainville, après s'être procuré à Rio de la Plata du gros bétail, des moutons, des porcs, quelques chevaux et des graines, arriva à l'île Conti ou de la Soledad, et débarqua à la baie Française où il fixa son établissement. Il ne choisit point ce havre sans avoir examiné plusieurs ports de la côte nord, entre autres celui de la Croisade, où les Anglais vinrent s'établir plus tard. La politique leur commandait de ne pas laisser les Français seuls maîtres de ce point extrême de l'Océan austral.

L'établissement était à peine formé que Byron mouilla dans le port de la Croisade, qu'il nomma Egmont, et prit possession des Malouines au nom du roi de la Grande-Bretagne. Ce fut le 14 janvier 1765 qu'eut lieu cette cérémonie, alors, et aujourd'hui encore, indispensable pour fonder des droits injustes toujours contestés par la force sur tout pays nouvellement reconnu. Mais il partit sans y laisser de colons, et ce ne fut qu'en 1766 que le capitaine Mac Bride, commandant la frégate *le Jason*, commença la fondation d'une colonie dans le même port où Byron avait abordé l'année précédente.

Aussitôt que l'Espagne eut connaissance de l'occupation successive des Malouines par les deux puissances maritimes les plus entreprenantes de l'Europe, craignant sans doute pour la sûreté de ses possessions américaines, elle s'empressa de les revendiquer comme une dépendance de l'Amérique méridionale. Elle obtint de la cour de France la cession de l'établissement du Port-Louis, moyennant une somme de 603,000 livres, qui avait été dépensée depuis la fondation de l'établissement. Le 1<sup>er</sup> avril 1767, Bougainville remit à D. Philippe Ruis Puente, gouverneur désigné par l'Espagne, cette possession infertile,

mais importante par sa position dans les régions australes du Nouveau-Monde. Décembre  
1822.

Les colons anglais et espagnols ignorèrent réciproquement plusieurs années leur commune existence sur cette terre. Cela ne paraîtra pas étonnant, si l'on fait attention qu'à cette époque les gouvernements avaient pour maxime de garder un secret profond sur les contrées qu'ils découvraient, et sur les colonies qu'ils s'empressaient de fonder dans les parages éloignés. Le hasard opéra la rencontre de deux navires, sortis l'un du Port-Egmont, l'autre de la baie Française, en 1769. Ces ennemis jaloux, revenus de la première surprise qu'ils éprouvèrent à l'aspect subit et réciproque de leurs couleurs nationales, s'intimèrent mutuellement l'ordre de quitter les îles et poursuivirent leur navigation.

Le gouverneur de Buenos-Ayres, D. Francisco Bucareli y Ursua, ne tarda pas à être instruit de la formation de l'établissement anglais. Il envoya aussitôt cinq frégates, sous les ordres de D. Juan Ignacio Maradiaga, avec 1,400 hommes de débarquement, commandés par le colonel D. Antonio Gutierrez, pour s'en emparer. Les Anglais, ayant à leur tête William Matty et John Farmer, n'avaient à opposer à ces forces que trois frégates et une batterie de huit canons de gros calibre. Aussi ne firent-ils pas une longue résistance; ils furent dépossédés de leur établissement le 10 juin 1770. Cependant la cour d'Espagne n'approuva point l'expédition du gouverneur Bucareli. En proie à la crainte du ressentiment de l'Angleterre, alors secondée par le Portugal, elle donna des ordres pour que le Port-Egmont, le fort, l'artillerie et les bagages fussent rendus de suite aux colons anglais. Ceux-ci, un an après avoir obtenu cette rétrocession, abandonnèrent tout-à-fait cet établissement.

Les Espagnols, qui n'avaient occupé les îles Malouines que pour écarter les étrangers de leurs possessions américaines, les



Décembre  
1822.

abandonnèrent aussitôt que les premiers troubles de Buenos-Ayres éclatèrent. Ils n'avaient considéré ce point que comme un poste militaire qu'ils ne devaient garder qu'autant que quelque puissance maritime conserverait l'espérance d'y fonder un établissement. Aussi ne songèrent-ils point à donner de l'extension à leur colonie; et si les gouverneurs qu'ils y envoyèrent firent quelques efforts pour y transplanter des plantes utiles, ce fut plutôt dans un esprit d'économie particulière que dans un but vraiment philanthropique. Les divers plants d'arbres qu'ils transportèrent de la Terre de Feu ne réussirent point, soit que l'on doive en attribuer la cause au terrain tourbeux de ces îles balayé par des vents d'une violence extrême, soit que l'apathie naturelle au caractère espagnol ait fait négliger aux colons les soins pénibles et minutieux de l'agriculture. Un climat froid et humide, peu propre au développement de leurs facultés, devait leur rendre un tel séjour insupportable<sup>1</sup>. Les infructueuses tentatives de colonisation que les Espagnols ont faites au détroit de Magellan prouvent assez que les latitudes élevées ne leur conviennent point. Ainsi le peu de succès obtenu par cette nation sur les rives des Malouines, ne doit pas être considéré comme une preuve irrévocable de l'impossibilité d'y fonder un établissement durable.

Au moment où les anciennes colonies espagnoles et portugaises de l'Amérique s'élancent dans la carrière de la civilisa-

<sup>1</sup> Dans sa description de la Patagonie et des îles Falkand, Falkner rapporte qu'après la cession des îles Malouines par la France, les Espagnols conduisirent avec leurs colons deux frères franciscains et un gouverneur qui, à la vue de cet établissement, furent pénétrés de chagrin; et que le gouverneur lui-même, le colonel Catani, en voyant avec douleur les vaisseaux sur lesquels il était venu retourner à Buenos-Ayres, déclara qu'il s'estimerait heureux de pouvoir s'éloigner de ce pays misérable, dût-il perdre son emploi, dût-il être réduit à celui de mousse.

Décembre  
1822.

tion avec le vol rapide du génie de la liberté, il n'est pas inutile de remarquer que les relations commerciales vont s'étendre promptement entre les divers peuples du Nouveau-Monde; et dès-lors la route par mer étant la plus directe pour les communications qui s'établiront entre les côtes orientale et occidentale, les Malouines, de même que la Terre des États, doivent devenir des points de relâche aussi nécessaires que l'était Sainte-Hélène aux Anglais avant qu'ils possédassent l'île de France et le cap de Bonne-Espérance. Ainsi que ce rocher fameux, elles seraient également un boulevard, d'où la puissance maritime qui le posséderait commanderait au commerce des nations du continent. Bougainville, lorsqu'il jeta le premier les fondements d'une colonie à la baie Française, voyait sans doute dans l'avenir tout le parti que la France pourrait tirer de ce point pour l'extension de son commerce; et la pêche des phoques, qui occupait les premiers colons, ne devait être qu'un acheminement à de plus hautes destinées.

Nous savons que l'on objectera toujours contre la fondation d'un établissement sur ces îles, d'abord l'impossibilité d'y trouver l'entretien des colons, et ensuite l'extrême éloignement de la métropole. Mais doit-on réellement s'arrêter à de semblables considérations lorsqu'il s'agit du commerce maritime? La première des choses à voir, c'est s'il serait vraiment utile de posséder un point de relâche à l'extrémité méridionale du continent de l'Amérique, dans l'intérêt de notre marine marchande; et si cette utilité est reconnue, il ne doit y avoir rien d'impossible à la volonté ferme d'un gouvernement éclairé. L'Angleterre balança-t-elle de s'établir sur le rocher de Sainte-Hélène, d'où elle s'est élancée sur le cap de Bonne-Espérance? Dans la crainte que l'on ne fût tenté de la suivre dans une semblable carrière, ne vient-elle pas d'occuper tout récemment l'île de l'Ascension, plus aride que la précédente? Si les Portugais n'avaient pas

Décembre  
1822.

négligé ces deux rochers, les Anglais, à l'aurore de leur commerce, n'ayant point de station dans ces mers, ne seraient peut-être pas aujourd'hui les dominateurs de l'Inde. Aussi les Hollandais, qui reconnurent trop tard l'utilité de ces points, firent-ils des tentatives pour s'en emparer ; mais ils échouèrent toujours devant l'obstination des marchands de la Grande-Bretagne.

Le nouveau gouvernement de Buenos-Ayres, au milieu des secousses politiques qui l'ébranlent journellement, ne cesse d'avoir les yeux fixés sur les Malouines. Vers la fin de 1820, le capitaine de vaisseau Jewitt, commandant la frégate *l'Heroind*, vint mouiller dans la baie Française et prit possession des îles au nom de cette république, en présence de divers baleiniers qui y étaient à l'ancre. Cependant il fut rappelé peu de temps après ; et depuis lors, aucune tentative d'établissement n'a été formée. Les indépendants de l'Amérique sont aujourd'hui trop occupés de leurs dissensions intestines pour qu'ils puissent penser sérieusement à envoyer une colonie aux Malouines ; mais on peut être certain qu'ils profiteront des premiers jours de leur tranquillité intérieure pour y faire flotter leur pavillon <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> A l'instant même où l'on imprime cette partie de notre Relation, nous lisons dans *le Moniteur Universel* du 7 septembre 1829, l'acte suivant publié le 20 juin de la même année, par le gouvernement de Buenos-Ayres, au sujet des îles de l'Océan austral :

« Lorsque, par la glorieuse révolution du 25 mai 1810, ces provinces se séparèrent de la mère-patrie, l'Espagne conserva l'importante possession des îles Malouines et des autres îles situées près du cap Horn, y compris celles qu'on connaît sous la dénomination de *Terra del Fuego* ; cette possession était justifiée par le droit de premier occupant, par le consentement des principales puissances maritimes de l'Europe, et par la proximité de ces îles avec le continent où était établie la vice-royauté de Buenos-Ayres.

« Pour cette raison, le gouvernement de la république, qui représentait les droits de la mère-patrie sur ces provinces, a continué à exercer son pouvoir sur ces îles, leurs ports et leurs côtes, quoique les circonstances aient jusqu'aujourd'hui empêché

Décembre  
1822.

Le vaste groupe des Malouines, inhabité à l'époque où nous écrivons, est situé entre les parallèles de 51 et 52° 45' Sud, et comprend l'espace d'environ quatre degrés en longitude. Il est naturellement divisé en deux îles principales auxquelles viennent se rattacher le grand nombre d'îlots et d'écueils qui le composent. L'île la plus orientale a été nommée Conti par les Français, la Soledad par les Espagnols; elle est séparée de l'île occidentale par un détroit de sept à douze milles de largeur appelé Falkland, nom que les Anglais ont donné d'abord aux deux îles, mais qui ne s'applique plus aujourd'hui qu'à la plus occidentale, pour la distinguer de la première.

Ces terres ont un aspect uniforme; elles sont peu élevées et se

« la république de donner à la possession de ces territoires toute l'attention et tout le degré d'importance qu'ils peuvent réclamer.

« Toutefois, un plus long délai nous serait funeste; il est temps de prendre à cet égard toutes les mesures de précaution nécessaires pour garantir les droits de la république, et recueillir en même temps tous les avantages que nous pourrions attendre de la possession de ces îles, en accordant à leurs habitants toute la protection dont ils ont besoin et qu'ils méritent. En conséquence, le gouvernement a ordonné et décrété :

« ART. I<sup>er</sup>. Les îles Malouines et les îles adjacentes au cap Horn, dans l'Océan atlantique, recevront un gouverneur politique et militaire, qui sera immédiatement nommé par le gouvernement de la république.

« ART. II. Le gouverneur politique et militaire résidera dans l'île de la Soledad, où sera dressée une batterie et arboré le drapeau de la république.

« ART. III. Le gouverneur veillera dans les îles susdites à l'exécution des lois de la république, et tiendra la main à l'observation des réglemens concernant la pêche des phoques et de la baleine sur les côtes. »

*Signé* : RODRIGUEZ.

*Le Temps, journal des progrès etc.*, du 15 octobre 1829, annonce que M. Louis Vernet de Hambourg, homme actif et intelligent, qui vient de faire une exploration complète des Malouines, est nommé gouverneur de ces îles, et qu'il est parti avec sa famille et quarante colons anglais et allemands pour commencer, dans la baie de la Soledad, l'établissement projeté.

Décembre  
1822.

dessinent en plaines immenses, que ceignent des monts entièrement formés d'un grès quartzeux. Les côtes ne présentent à l'œil qu'une falaise de roches grisâtres, interrompue par des monticules et des plages de sable. Elles sont profondément découpées, et offrent aux navigateurs des havres nombreux, vastes, commodes et sûrs. L'intérieur des baies présente partout des coupures ou criques entourées de récifs et séparées par des pointes basses et avancées, d'où se détachent des îlots et des écueils qui servent d'asile aux mammifères amphibies qui peuplent ces rivages. Des mornes uniformément arrondis signalent en général l'entrée de ces havres. Les faibles traces de végétation que l'on découvre sur le pourtour des rives portent l'empreinte de la stérilité. Enfin de quelque point que la vue embrasse l'étendue de ces terres, elle reste frappée d'une monotonie accablante; et partout un horizon sombre, une infertilité désolante, viennent jeter dans l'âme de l'observateur une tristesse profonde.

L'île Orientale ou Conti a soixante-dix-huit milles du N. E. au S. O. et quarante-cinq dans sa plus grande largeur. L'île Falkland est plus grande que la précédente, elle peut avoir cent milles de l'E. à l'O. et soixante-dix milles du N. au S. Le détroit qui les sépare, quoique semé de beaucoup d'îlots, est navigable pour les bâtiments de tout port. Le capitaine Weddell, commandant le brick *Jane*, qui se trouvait dans les îles Malouines à l'époque du naufrage de *l'Uranie*, et auquel M. de Freycinet donna en présent la chaloupe pontée de cette corvette, possédait une carte du canal et du groupe occidental levée par un lieutenant de la marine anglaise, nommé Edgar, à laquelle sa propre expérience lui faisait ajouter la plus grande confiance. Nous n'avons point eu l'occasion d'examiner cette carte, mais nous croyons devoir la signaler ici par l'utilité dont elle pourrait être aux marins français que leurs

spéculations commerciales porteraient à visiter ces parages. Décembre

1822.

S'il faut en croire les capitaines baleiniers qui ont hiverné plusieurs fois aux Malouines, le climat de ces îles a éprouvé un changement favorable. Selon eux, il serait beaucoup plus tempéré qu'il ne l'était lors des premiers établissements. Ils avouent avoir trouvé les hivers doux et n'avoir vu que très-rarement la température aussi basse que le point de congélation. Néanmoins le vent du Sud est très-froid et tempétueux; mais il ne se fait pas sentir fréquemment. Les vents qui dominent sont entre le S. O. et le N. O., et comme ils soufflent des côtes de la Patagonie, ils sont assez tempérés et salutaires.

Le capitaine Weddell, qui a fait trois voyages dans les mers australes et passé deux hivers aux Malouines, en signalant le changement sensible qu'il croit s'être opéré dans le climat de ces îles, en attribue la cause aux immenses champs de glace qui n'existent plus aujourd'hui et que l'on trouvait autrefois annuellement par la latitude de 50°; lesquels passant au Nord entre les Malouines et la Géorgie, devaient, sans doute, abaisser la température. Dans le long cours de ses navigations au milieu de ces mers, il n'a jamais vu de glaçons portés jusqu'à la partie Nord de la Géorgie méridionale, et il pense que les glaces du pôle austral doivent avoir subi dans leur état des modifications considérables<sup>1</sup>.

Située à l'extrémité Est de l'île Conti, la baie Française, appelée par les Espagnols baie de la Soledad, et par les Anglais Berkeley Sound, a quinze milles d'étendue dans sa plus grande profondeur sur une largeur de quatre milles environ. La pointe N. E. de l'entrée est terminée par une chaîne de récifs qui se dirige dans l'Est vers la roche sous-marine sur laquelle la corvette

<sup>1</sup> *A voyage towards the South pole, performed in the years 1822-1824, etc., by James Weddell, 1 vol. in-8°; seconde édition. London, 1827.*

Décembre  
1822.

de S. M. *l'Uranie* fit naufrage en février 1820. Cette roche dangereuse est à environ un demi-mille au large de l'extrémité des récifs dont elle est le prolongement. Sur la côte opposée est la petite île aux Cochons, dénomination qu'elle a reçue de l'espèce d'animaux qui la peuplent. Auprès de cette île, l'on remarque deux bancs de rochers, entre lesquels est un canal où l'on ne trouve que 7 à 10 brasses d'eau. La baie proprement dite s'étend depuis l'entrée jusqu'aux îles aux Pinguins et aux Loups-Marins. Le vaste bassin, dans lequel on parvient après avoir passé entre ces deux îles, a reçu particulièrement la dénomination de rade de Saint-Louis<sup>†</sup>.

La baie est ouverte aux vents d'Est qui soufflent quelquefois avec violence durant l'hiver, et le mouillage n'y est pas d'une très-bonne tenue; l'on ne trouve par 16 et 20 brasses que du gravier mêlé à des coquilles brisées; par 8 et 10 brasses le fond est presque généralement couvert de fucus, dont les racines, peu adhérentes au sol, empêchent les ancres de mordre et les exposent souvent à chasser. La rade de Saint-Louis, qui est la partie la plus reculée de cette baie, offre, au contraire, toutes les garanties désirables pour un excellent mouillage; elle est abritée de tous les vents, et son fond ne présente, sous 4 et 6 brasses d'eau, qu'une couche de vase d'une ténacité remarquable. Les diverses aiguades et les plages nombreuses qui garnissent les rives de cette rade sont d'un accès facile, et le carénage des navires pourrait très-bien s'opérer dans le port Duperry, dont l'ouverture aboutit à sa partie méridionale. Sur les bords de l'anse Saint-Louis, où nous dressâmes nos tentes durant notre relâche, on voit encore les ruines de l'ancienne colonie, qui servent aujourd'hui d'abri aux animaux domesti-

<sup>†</sup> Voyez dans l'atlas hydrographique du Voyage de la corvette *l'Uranie*, le plan de la baie Française que nous avons levé en 1820.

ques importés tour-à-tour par les Français et par les Espagnols, et qui, devenus sauvages, ont peuplé cette partie de l'île dans une progression étonnante <sup>1</sup>.

Décembre  
1822.

Une chaîne de montagnes peu élevées se développe en forme d'enceinte autour de la baie. On ne peut la gravir sans rencontrer à chaque pas des blocs de grès entassés pêle-mêle, témoins irrécusables des commotions qui ont bouleversé cette terre à une époque reculée. Il s'élève du fond de leur base un bruit monotone occasioné par les eaux courantes qui prennent leur source au sommet des monts; et des interstices, sortent des fougères gigantesques qui tapissent de leurs tiges rameuses ces masses énormes de rochers. Les plaines et les vallons couverts de pâturages sont traversés par des ruisseaux d'une eau limpide plus ou moins agréable au goût, selon qu'elle roule sur des lits de tourbe ou de galets, et présentent çà et là des tapis de verdure où brillent la modeste violette, l'élégante calcéolaire, et où la vue aime à se reposer, fatiguée qu'elle est de la nudité repoussante des crêtes des monts.

« Toute la végétation des plaines, comme celle des montagnes, dit M. d'Urville, repose sur un terrain tourbeux d'une assez grande épaisseur. Doué de la qualité spongieuse au degré le plus éminent, il absorbe l'humidité avec une rapidité telle que quelques instants suffisent pour sécher le gazon. Cette couche de tourbe est en général beaucoup plus considérable dans l'île que sur les bords de la mer. Sapée sur ses bords d'une manière régulière, souvent elle offre de loin l'apparence trompeuse d'un mur ou d'un fossé de division, et le voyageur qui parcourt ces solitudes immenses, a peine à croire que ce ne

<sup>1</sup> Don Félix de Azara, dans son *Histoire des quadrupèdes du Paraguay*, page 359, s'exprime ainsi: « Nous avons transporté (aux îles Malouines) quelques têtes de bétail, qui, en 1780, étaient déjà au nombre de 800, et qui, en 1795, passaient 6000, etc. »



Décembre  
1822

soit pas l'ouvrage des hommes. Ces sortes de remparts naturels, plus communs sur les hauteurs, ont d'ordinaire quatre et cinq pieds d'élévation au-dessus du terrain environnant, et leur formation me semble assez difficile à expliquer. Du reste, il est certain que les chevaux y trouvent un abri favorable contre les vents; et si ces accidents du sol n'étaient pas aussi fréquents, je croirais volontiers qu'on doit les attribuer à ces animaux. De nombreux ruisseaux, d'une eau fraîche et pure, parcourent en tous sens la surface de ces îles, et leurs bords, quoique marécageux et cédant facilement sous les pieds, sont couverts d'une végétation si active et si serrée, que presque nulle part on n'aperçoit la surface du sol. On rencontre de beaux lacs dans les plaines, on trouve de jolis réservoirs jusque sur le sommet des montagnes. Partout les eaux se présentent fréquemment et avec abondance; mais la plupart des plantes sont résineuses, ou revêtues d'un vernis luisant qui les défend contre les effets d'une trop grande humidité. La constitution sèche de ces végétaux me fut prouvée par la facilité que j'eus à les préparer, malgré le froid et les pluies qui ne cessèrent de régner durant tout le temps que nous fûmes en ce mouillage. »

Cette couche de tourbe épaisse qui recouvre partout le terrain, et sur laquelle la végétation du pays se développe avec une étonnante activité, semble opposer un obstacle invincible à la propagation des plantes exotiques; car l'on ne rencontre pas le moindre vestige de celles apportées par les derniers colons. Nul doute que les vents impétueux, qui soufflent annuellement sur cette contrée toutes les intempéries des hivers, n'en soient la cause prépondérante: en effet, l'on voit encore près de l'établissement du Port-Louis la terre végétale que les Espagnols transportèrent de Rio de la Plata, et elle est aussi dépouillée que les rochers du rivage. M. Lesson, à notre arrivée, s'empressa d'y jeter quelques semences; et le jour de notre départ,

un mois après, elles bourgeonnaient à peine. Il est probable qu'elles auront eu le même sort que les graines semées par M. Gaudichaud. Ce botaniste infatigable, au milieu des travaux immenses que lui imposa le désastre de l'expédition de *l'Uranie* pour le sauvetage et la conservation de sa riche collection, excité par son caractère éminemment philanthropique, s'était encore occupé de confier au terrain de ces rives inhospitalières le peu de semences qu'il avait sauvées du naufrage avec ses objets les plus précieux; mais la providence n'a pas voulu que ses efforts fussent couronnés du succès unique qu'il ait ambitionné: nous le disons avec regret, nous n'avons retrouvé, lors du passage de *la Coquille*, aucune trace des plantes qu'avec tant de peine il avait voulu faire naître sous ce ciel rigoureux.

Décembre  
1822.

Si la nature a refusé à cette contrée les végétaux essentiellement propres à la nourriture de l'espèce humaine, elle l'a du moins dotée avec une sorte de luxe en graminées, qui offrent aux animaux des pâturages abondants. Aussi, colons heureux de cette terre déserte, les chevaux, les bœufs, les cochons et les lapins déjà répandus en tribus nombreuses, multiplient d'une manière rapide au milieu de cette multitude d'oiseaux de différentes espèces qui couvrent, pour ainsi dire, la surface du sol; de ces légions d'oies, de canards, d'huîtriers, de cormorans, d'hirondelles, de bécassines, de vanneaux, qui prennent leurs ébats sur le gazon des prairies, dans les étangs ou sur les bords rocailleux d'une multitude de criques; de ces peuplades innombrables de manchots qui, tous les soirs, du fond des habitations souterraines qu'ils se creusent sur les îlots ou sur les grèves des anses abritées, font retentir de leurs cris, parfaitement semblable au braiement des ânes, les rives solitaires et les eaux silencieuses de la vaste baie Française. Il est triste de penser que la vie de tous ces animaux s'écoulerait paisible et sans trouble, si l'homme, armé contre tout ce qui respire, ne

Décembre  
1822.

marquait de temps en temps son passage par des incursions sanglantes.

Pour achever le tableau que nous avons essayé de donner des îles Malouines, il nous reste à faire connaître l'île principale appelée par les Anglais Falkland occidentale. Comme nous n'y avons point abordé, nous pourrions nous dispenser d'en parler, et renvoyer au Voyage du capitaine Weddell, déjà cité. Mais nous croyons qu'il ne sera pas tout-à-fait inutile, et que la plupart des lecteurs nous sauront quelque gré d'ajouter, comme complément de notre travail, les détails suivants que nous avons extraits de l'ouvrage de ce navigateur; ils intéressent, il est vrai, plus particulièrement les marins, mais ils n'en donnent pas moins une idée exacte de cette terre qui, comme on le verra, est parfaitement identique avec l'île Conti que nous venons de décrire.

L'île occidentale est plus grande que la précédente; mais elle est si découpée qu'il n'est pas facile d'en déterminer la grandeur avec exactitude. La côte septentrionale présente plusieurs ouvertures dont la principale est celle qui conduit au port Egmont: on l'aperçoit de la mer à une grande distance, et l'on peut y naviguer à pleines voiles sans aucun risque. C'est dans ce port que l'établissement anglais fut placé; mais le site en fut sans doute mal choisi. Les ruines d'une partie de la ville existent encore et se trouvent sur le côté méridional d'une montagne qui n'a pas moins de six cents pieds de hauteur. Les colons avaient vraisemblablement leurs jardins à l'Ouest de cette montagne, et ils devaient être en quelque sorte privés des rayons solaires pendant la plus grande partie du jour. Il est difficile de concevoir comment ils ont pu se décider à choisir une position aussi triste et aussi défavorable, à moins que ce ne soit pour la commodité de l'ancre.

Le havre est trop spacieux; car, à cause de son extrême gran-

Décembre  
1822.

deur, la communication avec la terre devient désagréable, lorsque les vents soufflent avec force. Le mouillage le plus sûr est auprès des ruines par 9 brasses d'eau, à environ trois quarts de mille du rivage.

La meilleure aiguade se trouve au fond de la crique de l'établissement. La manière la plus expéditive et la plus convenable de faire l'eau, c'est de remplir les barriques à l'heure de la marée basse et de les transporter en radeau à bord du bâtiment. A cent toises plus haut, on trouve de la tourbe qui remplace avec avantage le bois de chauffage, dont cette terre est privée; mais il faut la faire sécher, et celle-ci n'est pas aussi bonne que celle que l'on peut se procurer dans d'autres endroits.

Il y a peu d'années que ce port fournissait encore aux navigateurs d'abondants rafraîchissements; car il y avait beaucoup de porcs, que les colons avaient déposés sur l'île Saunder, où ils avaient multiplié; mais la race en est maintenant à-peu-près éteinte. Les oies des montagnes, qui autrefois étaient de même très-nombreuses, sont aujourd'hui devenues rares. Ainsi, les seules provisions qu'il soit possible de se procurer ici, se réduisent à des oies et à des canards, qui, vivant sur les bords de la mer de substances marines, ont une chair désagréable.

Le principal mouillage après le Port-Egmont, est le havre de West-Point, situé à l'extrémité Ouest de la presqu'île méridionale de Byron's Sound. Deux passages y conduisent, l'un au Nord et l'autre au Sud. Le meilleur ancrage est auprès d'une petite anse au côté Sud du havre par cinq brasses sur un fond de sable et de vase. Sa latitude est de  $51^{\circ} 24' 15''$ . On peut se procurer de l'eau dans la partie supérieure de l'anse. Au fond du havre, il y a aussi un ruisseau d'eau, dans lequel on peut prendre une espèce de mulot, que l'on trouve en abondance pendant le printemps et l'automne de cet hémisphère, ici et à

Décembre  
1822.

l'île Beaver, de même qu'au petit Port-Egmont, baie située sur le côté Ouest du passage du grand port de ce nom. L'île West-Point a une anse dans laquelle le capitaine Weddell séjourna deux mois pendant l'hiver de 1820; mais elle n'est pas assez grande pour que l'on puisse s'y trouver commodément. A l'extrémité occidentale de cette île est une habitation souterraine de petits albatrosses, qui en octobre fournissent une bonne provision d'œufs. Quelques bouquets d'arbrisseaux croissent autour de l'anse, mais ils sont trop chétifs pour être employés, même comme bois de chauffage.

Il paraît que de toutes les baies que présente la partie occidentale des îles Malouines, la plus commode et la plus accessible est celle que le capitaine Weddell nomme Ship-Harbour, et qu'il place sur la côte Est de New-Island, par  $51^{\circ} 42' 36''$  de latitude. On la reconnaît aisément à une petite île qu'elle renferme. C'est derrière cette petite île, nommée Ship Island, qu'est le meilleur mouillage par sept brasses d'eau, fond d'argile dure.

Le manque de bois sur ces îles serait un grand inconvénient, s'il n'y avait pas une bonne tourbe qui y est abondante. Sur l'île Ship, elle est inépuisable et elle peut très-bien remplacer le charbon. Pour la retirer sèche il ne faut pas piocher profondément sur les côtés de la fosse; et comme il existe plusieurs excavations de tourbes, en les exploitant alternativement, on peut se procurer cette matière dans un état propre à l'employer de suite.

New-Island est montagneuse, et son côté occidental présente une chaîne de précipices effroyables, dont l'un est à 550 pieds au-dessus du niveau de la mer, qui, dans les mauvais temps d'Ouest, vient se briser contre sa base avec une violence extraordinaire. Cette île a été pendant deux années l'habitation solitaire d'un capitaine baleinier américain. Le récit de cet événement, aussi extraordinaire que la célèbre fiction de Robinson Crusôé,

avec laquelle il présente une grande analogie de situation, nous a paru offrir assez d'intérêt pour trouver place dans ce précis des Malouines. Décembre  
1822.

Le capitaine J. Barnard exécutait un voyage dans le but de faire un chargement de fourrures, et il se trouvait au commencement de 1814 à New-Island avec son navire, lorsqu'il rencontra, sur la côte méridionale de ces terres, l'équipage d'un bâtiment anglais naufragé, composé de trente personnes, y compris même plusieurs passagers, hommes et femmes. Il les prit généreusement à bord de son navire, et les traita avec tous les soins hospitaliers que leur situation exigeait. Les Etats-Unis d'Amérique étaient alors en guerre avec la Grande-Bretagne, et cette circonstance fit naître, dans l'esprit des naufragés, des doutes sur les intentions amicales du capitaine Barnard, quoiqu'il leur eût promis de les déposer dans quelque port du Brésil en opérant son retour en Amérique.

Pour subvenir à l'entretien de ce supplément de monde, on allait fréquemment à la chasse pour se procurer des provisions; et un jour que le capitaine Barnard, avec quatre de ses hommes, fit une excursion de cette sorte, l'équipage anglais coupa le câble, et, sans pitié pour les Américains qui étaient à terre, il se sauva avec le navire à Rio de Janeiro.

Que l'on juge de l'étonnement du capitaine Barnard quand à son retour il ne vit plus son navire. Jamais le moindre soupçon d'un pareil dessein n'était entré dans sa pensée. Il ne tarda pas toutefois à en deviner la cause; car il était très-vraisemblable que la crainte d'être détenus en Amérique avait été le motif de l'exécution de ce projet abominable: c'est ainsi que les naufragés récompensèrent le capitaine Barnard de l'asile qu'il leur avait si généreusement accordé.

Rien n'avait été laissé pour subvenir à la nourriture du capi-

Décembre  
1822.

taine et de ses quatre compagnons. Il dut donc chercher des moyens de pourvoir à leur subsistance. Heureusement qu'à son arrivée dans l'île il avait planté des patates; il y porta tous ses soins, et, dans le cours de la seconde saison, elles lui offrirent une provision bien précieuse. Il avait un chien qui de temps en temps prenait quelque cochon. Les œufs des albatrosses, recueillis dans la saison convenable, ajoutaient encore à la nourriture, et il employait les peaux de phoques en guise de vêtements. Il parvint aussi à bâtir, avec le secours de ses compagnons, une maison en pierres qui existe encore dans l'île; elle était assez solidement construite pour résister aux tempêtes hivernales.

Pour surcroît d'infortune, les quatre matelots, sur lesquels il n'exerçait plus aucune autorité, si ce n'est celle qu'il jugeait être purement nécessaire à leur mutuel avantage, impatients même d'un si doux contrôle, saisirent l'occasion d'enlever l'unique embarcation qu'il possédait, et le laissèrent seul dans l'île. Ainsi entièrement abandonné à lui-même, il passait son temps à préparer des peaux de phoques et à recueillir des provisions pour l'hiver. Une ou deux fois par jour il gravissait une montagne d'où il avait la perspective immense de l'Océan, sur lequel sa vue cherchait l'approche de quelque navire; mais toujours il s'en revenait désappointé et abattu.

Après une absence de plusieurs mois, les quatre matelots, ayant éprouvé qu'ils étaient inhabiles à pourvoir d'eux-mêmes à leurs besoins, retournèrent auprès du capitaine Barnard. Il eut encore beaucoup de difficulté à maintenir la paix entre ses compagnons; un d'entre eux eut l'audace de conjurer sa mort; mais par bonheur son projet fut découvert assez à temps pour en empêcher l'exécution. Il relégua cet homme sur une petite île dans le havre Quaker, et eut soin de lui fournir des provisions. Dans l'espace de trois semaines, il s'opéra un si grand

changement dans l'esprit de ce misérable, que lorsque le capitaine Barnard le retira de cette île, ses traits minés par la douleur annonçaient un véritable repentir.

Décembre  
1822.

Dès ce moment, tous se montrèrent attentifs aux avis de leur chef, et le dernier surtout eut une conduite exemplaire. C'est ainsi qu'ils continuèrent à vivre, faisant comme à l'ordinaire des incursions dans les îles voisines pour y chercher des provisions. Enfin, dans le mois de décembre 1815, après deux ans passés sur cette solitude, ils virent aborder un baleinier anglais, destiné pour la mer Pacifique, qui les prit à bord de son navire.

Décembre  
1822.



## CHAPITRE IX.

## TRAVERSÉE DES ILES MALOUINES AU CHILI.

Décembre  
1822.

LE 16 décembre 1822, toutes nos dispositions étaient faites pour sortir de la baie Française, lorsque les vents, qui, jusqu'à ce jour, avaient soufflé de la partie de l'Ouest, passèrent à l'Est et arrêterent ainsi notre appareillage. Cette circonstance nous laissa quelque temps dans la crainte d'éprouver beaucoup de retard à quitter ce mouillage, où nous n'étions arrivés qu'après avoir souffert bien des contrariétés; mais par bonheur, le 18, vers midi, une brise fraîche et favorable se déclara, et, avec elle, nous pûmes nous éloigner enfin de ce triste séjour.

A peine avions-nous perdu de vue la baie Française, qu'il fallut lutter contre des vents de S. O. et des courants assez forts: comme ils étaient contraires à la route à suivre pour se rapprocher de la Terre des États, nous jugeâmes qu'il serait plus avantageux de nous diriger vers la côte de Patagonie, en passant au nord des îles Malouines. Cette route nous paraît, dans tous les cas, devoir être préférée à celle du Sud, parce que, dans ces parages, les courants portent presque toujours au N. E., et, qu'en général, l'on ne doit pas s'attendre à être favorisé par des brises de l'Est. Néanmoins nous fûmes rejetés par des coups de vent successifs, jusqu'au 49 parallèle, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés que nous nous avançâmes vers le Sud.

Le 26 décembre, étant précisément au milieu du canal qui sépare les îles Malouines du continent de l'Amérique, nous

passâmes à douze milles dans l'Est de la position assignée au rocher de l'Aigle, que l'on dit avoir été découvert, le 1<sup>er</sup> octobre 1817, par 51° 51' de latitude et 67° 10' de longitude. Cet écueil, dont nous ignorions alors l'existence, ne se montra pas à notre vue, quoique l'horizon fût clair dans tous ses points; nous fûmes seulement entourés toute la journée d'albatrosses, d'alcyons et d'une espèce de pétrel de couleur grise-blanchâtre; mais l'on sait que ces oiseaux ne sont point un indice certain du voisinage des rochers où ils se réfugient. Cette vigie, laquelle aurait échappé à l'investigation de tous les navigateurs qui, depuis Magellan jusqu'à nos jours, ont sillonné l'Océan dans l'Ouest des îles Malouines, n'a point non plus été retrouvée par le capitaine Weddell, qui, presque en même temps que nous, a croisé dans ces mers, où, quoiqu'il fût spécialement occupé de la pêche des phoques, il s'est livré à des recherches intéressantes pour la navigation. Voici comme il s'exprime au sujet de cet écueil, dans la relation de son Voyage, page 18: « Le 2 janvier 1823, à midi, nous étions par 51° 55' de latitude et 67° 27' de longitude. Comme c'était la latitude assignée au rocher « l'Aigle, découvert par le capitaine Bristow en 1817, je m'avancai dans l'E. N. E., dans l'intention de le reconnaître; mais, « après avoir couru quatorze milles, ayant du haut des mâts une « vue de dix milles d'étendue, je n'aperçus rien. S'il avait été « exactement placé, j'aurais dû le trouver. Ce rocher doit être « dangereux; car il est placé entre les îles Falkland et la côte de « Patagonie. On dit que c'est une réunion de brisants de 300 « yards (275 mètres) d'étendue. M. Poole le place par la latitude « de 51° 51' et la longitude de 67° 10', position sur laquelle, d'a- « près mon opinion, on ne doit point compter. » Ce qui précède suffit pour prouver que ce rocher, s'il existe, ne peut être placé entre les méridiens de 66° 50' à 67° 35' par la latitude qu'on lui assigne; et aujourd'hui que des bâtiments de l'état doublent

Décembre  
1822.

Décembre  
1822.

chaque année le cap Horn, il est à désirer que le ministère de la marine recommande aux officiers qui les dirigent la rectification de ce point hydrographique.

Il est bien étonnant que, de nos jours, malgré la perfection des méthodes employées à la détermination des positions géographiques, les navigateurs laissent encore planer le doute sur certaines découvertes récentes, et surtout dans des parages maintenant aussi fréquentés que ceux de la partie méridionale de l'Océan Atlantique. Qui aurait dit que l'existence des îles de l'Aurora, dont le capitaine Bustamente, qui commandait l'une des corvettes de l'expédition du célèbre Malaspina, semblait avoir fixé invariablement la position, serait un jour contestée ? c'est ce qu'a fait le capitaine Weddell ; et si depuis son retour, un autre capitaine baleinier est venu éclaircir de nouveau leur apparition, nous n'avons pas cependant encore la certitude complète que les îles vues par ce dernier soient réellement celles de l'Aurora. On sait que ces îles furent découvertes en 1762, par la frégate *l'Aurora*, dont le nom leur fut imposé ; que le capitaine D. Martin de Oyarvide les revit avec la frégate de la compagnie *la Princesa*, en 1790 ; et que ce fut au commencement de l'année 1794, que la corvette *l'Atrevida*, dirigée par le compagnon de Malaspina, partit de la baie Française avec la mission expresse d'en déterminer la position d'une manière rigoureuse. Celui-ci aperçut trois îles, dont les deux premières lui parurent être celles de l'Aurora, quoique leur apparence ne fût pas en parfaite concordance avec la description qui en avait été donnée. C'est d'après les positions géographiques et les indications du commandant de *l'Atrevida*, consignées dans le second mémoire du dépôt hydrographique de Madrid, publié en 1809<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> *Memorias sobre las observaciones astronomicas*, etc., por Don Josef Espinosa y Tello ; 2 vol. in-4°, Madrid, 1809.

Décembre  
1822.

que le capitaine Weddell fut porté à aller à la recherche de ces îles : il y employa vainement dix jours. Certain de la bonté de ses observations et de la marche de ses chronomètres, après avoir parcouru leur parallèle sans rencontrer aucune terre, il se persuada aisément que les îles de l'Aurora, reconnues par l'*Atrevida*, n'avaient jamais existé que sous la forme d'îles de glaces, qui, dans ces mers tempétueuses, avaient dû en imposer aux regards des marins espagnols et disparaître en même temps que la saison qui les avait apportées. L'expérience qu'avait de ces mers le capitaine Weddell, pouvait donner du poids à cette assertion, lorsque après son retour, les journaux américains publièrent que le capitaine Thayer, de la goëlette *le Yankée*, en parcourant ces parages, dans un voyage spécialement consacré à la pêche des phoques, avait retrouvé les îles de l'Aurora. Leur position qu'il a déterminée par plusieurs observations lunaires, serait par  $53^{\circ} 30'$  de latitude Sud et  $44^{\circ} 20'$  de longitude Ouest, c'est-à-dire  $5^{\circ} 50'$  plus à l'Est que celles où le capitaine Weddell les avait inutilement cherchées. Mais d'après M. Thayer, ces îles vues du S. O. paraissent au nombre de cinq, tandis que, du côté de l'Ouest, on n'en aperçoit plus que trois.

On ne peut se rendre compte de cette différence en longitude qu'en supposant une erreur dans les observations astronomiques de l'un des trois navigateurs que nous venons de citer, quoiqu'il soit juste de dire que les observations de l'*Atrevida* méritent une confiance toute particulière. Et si l'on considère que, sous le rapport de l'aspect des îles et de leur nombre, il y a peu de concordance dans les extraits que nous possédons des relations de ceux qui disent les avoir aperçues, on sera porté à considérer l'existence des îles de l'Aurora, si mal reconnues, comme un problème hydrographique qui ne peut manquer de piquer la curiosité des marins qui fréquentent l'Océan Atlantique méridional. C'est aux bâtiments de l'Etat surtout qu'il ap-

Décembre  
1822.

partient de résoudre ce problème ; leurs travaux seuls peuvent lever les doutes, éclaircir jusqu'à l'évidence ce point litigieux ; ils sont, sous tous les rapports, mieux armés que les navires du commerce, possèdent des officiers plus versés dans les observations astronomiques, et sont aussi munis d'un plus grand nombre de montres marines, dont ils sont en état de suivre la marche avec une exactitude minutieuse.

Dans l'intérêt de la géographie, nous formons le vœu que ceux qui iront à la recherche de ces îles ne négligent aucun des moyens que leur suggérera leur habileté pour rapporter des signes irréfragables de leur existence, afin de ne pas perpétuer les incertitudes. Sans doute ils éviteront de se laisser induire en erreur par les glaces flottantes que l'on rencontre dans ces hautes latitudes, et qui, vues à une certaine distance, présentent toute l'apparence de véritables îles, soit par leur immense développement, soit par la forme et la couleur qu'elles affectent, soit enfin par les débris de terre et de végétaux attachés à leur surface, qu'elles ont emportés en se détachant des côtes où elles se sont formées. Le capitaine Weddell y a été pris plus d'une fois<sup>1</sup>. Le débarquement sur quelque point devrait aussi être tenté, ou si l'état de la mer le rendait impossible, il faudrait s'approcher assez près pour bien distinguer à la vue la base des

<sup>1</sup> « Le 10 février 1823, dit M. Weddell dans la relation de son Voyage, le maître « canonnier annonça une terre en vue, de la forme d'un pain de sucre. Aussitôt « que je la vis, je crus que c'était un rocher, et je m'attendais pleinement à trouver « terre à une petite distance au Sud. Nous ne parvînmes à l'atteindre qu'à deux « heures de l'après-midi ; et c'est alors seulement, qu'en la longeant à un quart de « mille de distance, nous pûmes nous assurer que ce n'était point une terre, mais « une glace noire, auprès de laquelle était une autre petite île de glace peu élevée, « adhérente à la première par la base, ce qui formait un contraste de couleur qui « avait favorisé ou plutôt complété notre erreur. Enfin, son côté nord était tellement « incorporé à de la terre noire, que quiconque se serait trouvé placé à quelque dis- « tance n'aurait pas hésité à prononcer que c'était un rocher. »

rochers mise à nu par le ressac des vagues qui balaie la neige dont ils sont couverts; et, dans cette position, s'aider encore de la sonde, pour obtenir, dans tout état de choses, une certitude de plus.

Décembre  
1822.

Après avoir dépassé la position du rocher de l'Aigle, dont l'existence, comme on a pu le voir plus haut, ne paraît pas bien justifiée, nous continuâmes de nous avancer vers la Terre-des-États, que nous aperçûmes le 28 décembre au soir. Dans la matinée de ce jour, étant à vingt lieues environ de leur partie septentrionale, le plomb jeté par un fond de 95 brasses avait rapporté des fragments de quartz et de phyllade, sortes de minéraux qui constituent le sol des îles Malouines; quelques petites coquilles roulées du genre buccin adhéraient également à la sonde. Nous doublâmes de nuit le cap Saint-Jean qui forme l'extrémité orientale de la Terre-des-États, dont nous pûmes contempler à loisir toute la côte méridionale pendant la matinée du 29. Ses monts élevés, abruptes, découpés en pitons, développaient à nos yeux leurs flancs crevassés, noirs, dépouillés, leurs sommets aigus couronnés de neiges éternelles, dont la blancheur éclatante réfléchissait toutes les couleurs des rayons du soleil éclairant majestueusement la base de ces rochers où la mer allait se briser avec violence sur tous les points. Néanmoins cette terre si triste en apparence est, d'après Amasa Delano et plusieurs autres navigateurs américains qui en ont exploré les côtes, couverte de belles forêts et arrosée par de nombreux ruisseaux qui descendent partout jusqu'à la mer. Il n'est pas difficile de pénétrer dans les bois, mais les montagnes escarpées présentent de grands obstacles pour connaître l'intérieur du pays. La meilleure rade, selon eux, serait celle de Colombia, située à peu de distance de celle des îles du Nouvel-An, sur la côte N. E. Il existe aussi de bons mouillages dans le Sud. On y trouve quelques loutres et des phoques en assez grande quantité.

Janvier  
1823.

Un ciel clair-semé de nuages légers, une faible brise, une mer presque unie, enfin un temps magnifique et bien rare dans ces parages en général orageux, nous permirent de déterminer la position du cap Saint-Jean; nos observations le placent par  $54^{\circ} 47' 10''$  Sud et  $66^{\circ} 7' 30''$  Ouest.

En nous éloignant de la Terre-des-Etats, nous dirigeâmes notre course au S. O., favorisés par des vents de la partie de l'Est, qui nous donnaient l'espérance de franchir l'extrémité méridionale de l'Amérique, sans avoir à lutter contre la violence des tempêtes de l'Ouest, dont bien des navigateurs qui les ont essayées ont décrit, peut-être avec trop de luxe, les terribles effets. Quant à nous, poussés sans cesse par des brises maniables, nous coupâmes le méridien du cap Horn dans la nuit du 31 décembre, par  $57^{\circ} 40'$  de latitude, et le 6 janvier 1823 nous nous trouvâmes en position de courir au Nord vers la côte du Chili, où nous avions l'intention de relâcher.

C'est ainsi que nous parvînmes à opérer sans obstacle ce passage tant redouté des anciens marins, que la relation du voyage de l'amiral Anson avait rendu par trop effrayant; mais que Dampier, Cook et La Peyrouse, dont la célébrité s'est étendue sur toutes les mers du globe, se sont bien gardés de représenter sous des couleurs aussi défavorables. Quiconque aura été habitué de bonne heure aux dangers de la navigation, reconnaîtra, sans doute, que le passage du cap Horn n'offre que les contrariétés ordinaires à toutes les hautes latitudes, et que ses tempêtes ne sont pas plus redoutables que celles qui éclatent souvent dans la mauvaise saison au voisinage de tous les grands caps. S'il faut en croire l'expérience de certains capitaines, le passage du cap Horn s'effectue même avec plus de facilité durant les mois d'hiver, juin, juillet et août, que dans toute autre saison de l'année. Les plus forts vents règnent généralement dans les mois de février, mars et avril, et c'est à cette époque que

les navigateurs qui ont donné les descriptions les plus effrayantes de ces parages ont éprouvé le plus de mauvais temps. Nous avons été nous-mêmes témoins d'une tempête violente dans le mois de février 1820 sur la corvette *l'Uranie*; et vers la fin de décembre et au commencement de janvier, au contraire, époque de notre traversée sur la corvette *la Coquille*, nous n'avons eu que des vents modérés : la température s'est toujours maintenue entre 3 et 4° au-dessus de zéro ; il est vrai que la neige et la grêle couvraient quelquefois le pont du navire, mais elles disparaissaient presque aussitôt ; seulement une brume épaisse ne cessait de voiler le ciel.

La santé de l'équipage ne se trouva nullement affectée par cette navigation pénible sous un climat humide ; et, sans un accident fâcheux qui survint à un matelot, le passage du cap Horn n'aurait pas un instant troublé la gaieté qui régnait parmi nous.

Nous étions encore dans les hautes régions australes, lorsque le vent reprit à l'Ouest avec une telle force que la mer devint tout-à-coup très-grosse. Comme l'aspect du ciel était aussi menaçant, nous crûmes devoir prendre les précautions nécessaires pour naviguer la nuit avec plus de sécurité, et ce fut en ferlant la grande voile que le nommé Augier tomba sur le pont : il vint frapper contre la drome, et le sang jaillit aussitôt avec abondance de ses oreilles. Toutefois sa chute n'eut aucune suite fâcheuse, car six jours après il était tout-à-fait rétabli.

Au milieu de sa courte maladie, cet homme encore sous l'impression puissante du danger imminent qu'il avait couru, ne put concevoir qu'il en fût sorti sain et sauf sans une cause extraordinaire, et il se figura qu'il devait la vie, dans cette circonstance, à l'assistance miraculeuse d'une Sainte sous la protection de laquelle il avait été placé en naissant. Dans la persuasion intime qu'il l'avait vue apparaître au moment de sa



Janvier  
1823.

chute, il fit vœu d'aller en pèlerinage, nu-pieds, à Notre-Dame de la Garde, chapelle située sur le sommet de la montagne de Sicié, qui est dans le voisinage de la baie de Toulon, et d'y appendre un tableau représentant ce nouveau miracle. A notre retour en France, ce matelot plein de foi s'empessa d'accomplir son vœu avec une ferveur aujourd'hui bien rare parmi ses semblables.

Dès que nous eûmes dépassé la Terre-de-Feu, nous trouvâmes des vents et des courants de S. O. qui accélérèrent beaucoup notre route le long de la partie occidentale de l'Amérique. Nous fûmes seulement contrariés à la hauteur des îles Chonos, sous le parallèle de 45°, par des rafales pesantes du Nord qui nous tinrent à la cape pendant toute la journée du 15 janvier; mais à l'entrée de la nuit un coup de vent du Sud se déclara et nous poussa avec une telle rapidité, que le 19 nous arrivâmes en vue des îles de la Mocha et de Santa-Maria, dont on ne manque jamais de prendre connaissance pour se diriger sur la Concepcion.

L'île de la Mocha se trouve placée, d'après nos observations, par 38° 20' 30" de latitude Sud, et 76° 21' 55" de longitude Ouest. Elle est à environ quinze milles de distance du continent et peut avoir vingt-quatre milles de circonférence. Elle est d'une hauteur moyenne, et formée d'un groupe de monts qui partent du centre et s'abaissent rapidement vers la mer. Ce point du Chili souvent fréquenté par les premiers navigateurs qui pénétrèrent dans la mer du Sud, était devenu leur rendez-vous favori, parce qu'ils y jouissaient d'une entière liberté, éloignés qu'ils étaient de la surveillance tracassière des autorités espagnoles toujours jalouses de leur apparition dans ces parages. Sir Francis Drake qui y aborda en 1578, Olivier van Noord en 1600, l'amiral Spilbergen en 1615, et plusieurs autres, s'accordent à dire que la population était composée d'un petit

nombre d'Indiens originaires, qui avaient coutume de leur offrir des moutons, des volailles et des fruits, ainsi qu'une boisson enivrante, appelée *chicha*, qu'ils préparaient à la manière du Kava, liqueur spiritueuse, généralement en usage parmi les peuples de la Polynésie, mais qu'ils leur interdisaient en même temps d'une manière rigoureuse l'entrée de leurs cabanes et l'approche des femmes. La côte Nord de cette île présente un assez bon mouillage, aujourd'hui relâche ordinaire des baleiniers et des pêcheurs de phoques, qui viennent chercher sur ce sol fertile un adoucissement à leurs pénibles travaux. La Mocha est célèbre parmi ces navigateurs marchands, par ses chevaux et ses cochons sauvages qui fournissent à leurs équipages une viande dont ils vantent la délicatesse. Ils y trouvent aussi une eau pure et limpide qui jaillit de plusieurs sources, divers légumes sauvages et quelques fruits européens, tels que pommes, pêches, cerises, provenant des arbres transportés par les premiers occupants. Elle était autrefois le patrimoine de la famille d'un concessionnaire qui y avait établi son habitation; mais elle est maintenant déserte. De même les bestiaux qui s'y étaient multipliés, et dont Stevenson avait encore trouvé des traces en 1804, ont entièrement été détruits, soit par les Chiliens qui, après l'avoir abandonnée, l'ont quelquefois visitée par motifs de contrebande, soit par les équipages des nombreux baleiniers qui, pour se procurer des vivres frais, y ont fait des chasses fréquentes avec toute l'imprévoyance de leur caractère prodigue et insouciant de l'avenir.

La nuit survint presque en même temps que nous aperçûmes l'île de Santa-Maria. Cette terre est basse et présente des récifs qui la prolongent dans l'Ouest. Entre elle et le continent se trouve un bon mouillage, où viennent relâcher les navires baleiniers qui ont établi leur pêche dans cette partie de la mer du Sud. On peut se procurer sur l'île du bois et de l'eau excellente. Il

Janvier  
1823.

faut se garder d'envoyer des canots sur la terre ferme sans qu'ils soient bien armés : dernièrement plusieurs baleiniers y ont perdu les équipages de leurs canots massacrés par les Araucaniens.

Nous restâmes en panne toute la nuit, et le 20, dans la matinée, nous forçâmes de voiles pour rallier la terre. Nous fûmes bientôt en vue des côtes de la Concepcion, qui sont partout élevées et en général saines. Les deux montagnes qui signalent l'embouchure de la rivière Bio-Bio, et dont la forme singulière leur a valu la dénomination de *mamelles*, nous apparurent d'abord avec toute la ressemblance de leur nom, et nous reconnûmes ensuite le petit port Saint-Vincent et la presqu'île de Talcahuano qui forme la partie occidentale de la baie de la Concepcion. Mais alors le vent du Sud, qui nous avait poussés jusque-là avec rapidité, tomba tout-à-coup, et nous restâmes en calme au milieu d'une multitude d'oiseaux pélagiens. La mer dont les ondulations devinrent à peine sensibles, se montra parsemée de taches jaunâtres, sanguinolentes, de méduses, d'anatifes et de nombreux paquets de fucus (*fucus antarcticus*, de Chamisso, et *durvillæa utilis*, Bory). Quelques baleines, dont la couleur noire du corps contrastait avec la partie inférieure de la queue et du sommet de l'énorme bosse qu'elles ont sur le dos, la sillonnaient tranquillement, entourées de troupes de marsouins d'un gris-de-fer éclatant. L'îlot de Quebra-Ollas était occupé par des légions de phoques qui, soulevés sur leurs nageoires et la tête relevée, semblaient humer l'air du matin réchauffé par le soleil, dont les premiers rayons doraienent en ce moment les crêtes des rochers qui leur servaient de refuge.

Ce ne fut qu'à une heure de l'après-midi que nous pûmes doubler l'île Quiriquina, dont nous contournâmes de très-près la pointe Nord en sondant sur douze brasses fond de roches. De là notre vue embrassait toute l'étendue de la baie de la Con-

Janvier  
1823.

ception, où régnait le calme le plus parfait. La corvette immobile nous laissa subitement exposés à toute l'ardeur du soleil, que ne vint pas même rafraîchir la plus légère brise. Nous eûmes beaucoup à souffrir de cette température élevée, et nos corps la supportaient d'autant plus difficilement que nous sortions à peine des hautes et froides latitudes. Le thermomètre qui, la veille, était au large à 12 et 13°, monta tout-à-coup à 22° à l'ombre, et à 45 au soleil; et, quinze jours auparavant, nous naviguions encore dans les mers du cap Horn exposés aux rigueurs d'un climat tout opposé. Il fallut néanmoins braver l'action de cette chaleur étouffante pour avancer vers le mouillage, qui est au fond de la partie méridionale de la baie. Les embarcations furent mises à la mer, et la corvette conduite à la remorque; mais cette opération fatigante ne nous fit franchir que la moitié de la distance que nous avions à parcourir; nous allions enfin élonger des ancres à jet pour nous touer, quand, à cinq heures du soir, une brise du S. O. s'éleva et, après plusieurs bordées, nous porta devant le village de Talcahuano, où nous laissâmes tomber l'ancre par quatre brasses fond de vase.

Nous trouvâmes à ce mouillage un navire baleinier anglais qui venait de terminer sa pêche dans divers archipels du grand Océan. Il ne s'était arrêté ici que pour se mettre en état de doubler le cap Horn; et, comme il était entièrement ravitaillé, il allait partir pour l'Europe. Le capitaine Choice qui le commandait eut l'obligeance de se charger de nos lettres pour la France; et nous profitâmes de cette occasion pour y envoyer le résultat des travaux que nous avons exécutés jusqu'à ce jour.

## CHAPITRE X.

## SÉJOUR A LA CONCEPCION.

Janvier  
1823.

LE lendemain, dès que le jour vint éclairer les rives de la baie, nos yeux en prolongèrent tristement le contour, car ils rencontrèrent partout l'image de la solitude et de la désolation. Quelques pirogues délabrées et des pêcheurs déguenillés se montraient sur le rivage; les maisons de Talcahuano apparaissaient dans un état de dégradation difficile à décrire, et dans ses rues silencieuses, on voyait errer les débris de sa population sous la livrée de la plus extrême indigence; le long de la côte s'élevaient çà et là de véritables huttes, sur le seuil desquelles on distinguait assises des femmes qui, la tête exposée aux rayons du soleil, s'aidaient mutuellement à nettoyer et à peigner leurs cheveux : à la manière dont elles s'acquittaient de cette partie de leur toilette et au costume dont elles étaient accoutrées, on eût dit que l'état sauvage avait succédé à la civilisation espagnole importée d'Europe depuis long-temps.

Et cependant des collines verdoyantes, des bouquets de bois charmants, des jardins, des vergers, dont le terrain quoique ruiné, se parait encore de mille fleurs sauvages, annonçaient partout un pays fertile; et un ciel magnifique couvrait de tout son éclat ce vaste paysage, où étaient ensemble déployées la richesse et la pauvreté. Hélas! la faux des révolutions avait déjà passé sur cette belle contrée, et à l'époque même de notre séjour on l'aiguissait encore au nom de la liberté.

Janvier  
1823.

Ce premier coup-d'œil sur une terre où chacun avait compté se dédommager des fatigues de la traversée du cap Horn ne promettait rien d'agréable, et personne n'espérait qu'un séjour en apparence si triste pût nous offrir de nombreuses distractions. Aux yeux de tout marin, quelle chaumière n'embellirait pas la présence d'une jolie femme? Ce fut en cherchant à goûter le plaisir de la promenade que nous vîmes celles que renfermait ce village désolé, et nous dûmes à notre qualité d'étranger, de Français surtout, le bonheur d'être admis dans leur agréable société.

Notre première visite fut, suivant l'usage, adressée aux autorités du lieu. Le commandant de Talcahuano, le capitaine du port, nous accueillirent avec bienveillance et s'empressèrent de nous être utiles en tout ce qui avait rapport aux travaux de notre mission; mais leurs maisons mesquines et désertes étaient l'asyle de la tristesse et de l'ennui. Dévorés l'un et l'autre de l'ambition du pouvoir, ces deux officiers ne s'occupaient que d'intrigues politiques, et leur caractère sombre et tracassier leur avait aliéné le cœur des habitants, qui ne conservaient avec eux que des rapports de pure nécessité. Nous reçûmes du petit nombre des principales familles qui vivaient à Talcahuano un accueil plein de prévenance et de cordialité. C'est dans leurs soirées, remarquables par la simplicité de la réception, l'affabilité et l'amabilité toute naturelle des jolies personnes qui les composaient, que nous avons passé les instants les plus agréables de la courte relâche que nous avons faite dans la rade de la Concepcion. Nous rencontrâmes ici un vieillard qui avait été témoin, en 1786, du passage de l'expédition de notre infortuné La Pérouse; il se rappelait avec un vif enthousiasme les circonstances principales qui avaient marqué le séjour de cet illustre navigateur à une époque plus heureuse; il n'avait pas oublié surtout le grand dîner que La Pérouse donna à son équipage, auquel assistèrent

Janvier  
1823.

tous les officiers de l'expédition, et il nous montra avec émotion le bâtiment encore existant, où cette réunion solennelle avait eu lieu. Mais ce respectable vieillard qui avait conservé présente à son esprit l'expression de grandeur et de bonté naturelle aux traits de La Pérouse, était dans une complète ignorance sur la suite de son voyage, et sur le triste destin du navigateur qu'il se figurait vivant encore heureux, au sein de sa famille, au milieu de la France tranquille et rendue à ses Rois : des larmes vinrent mouiller ses yeux lorsqu'il apprit tout-à-coup que l'expédition, poursuivie par le malheur, avait fait naufrage sur une terre ignorée<sup>1</sup>, et que La Pérouse et ses compagnons n'avaient plus revu la patrie inconsolable de leur perte.

De même qu'à Santa-Catharina nous avons été témoins de la déclaration de l'indépendance du Brésil, nous assistâmes ici à la révolution qui amena la chute du directeur suprême Don Bernardo O'Higgins. En apprenant la réunion des troupes qui devaient marcher contre lui, nous craignîmes que les préparatifs de cette expédition ne nous missent dans l'impossibilité de remplacer les trois mois de vivres dont nous avons besoin pour suivre le plan de campagne que nous nous étions tracé. Nous nous empressâmes d'envoyer MM. Bérard et Gabert à la ville de la Concepcion, auprès du général Ramon Freire y Serrano, gouverneur des provinces méridionales du Chili, sous l'influence duquel se préparait le soulèvement contre O'Higgins, pour lui faire connaître l'objet de notre mission et le but de notre relâche. Le général leur fit un accueil flatteur, et il les entretint avec une franchise toute militaire de l'état malheureux dans lequel se trouvait la juridiction placée sous son comman-

<sup>1</sup> Depuis lors, le voyage du capitaine Dillon et celui de M. d'Urville ont fait connaître à l'Europe le véritable lieu du naufrage de La Pérouse. L'île Vanikoro, dans l'archipel de Santa-Cruz, a été le théâtre de ce désastre.

Janvier  
1823.

dement, et des circonstances fâcheuses qui le forçaient à se déclarer, dans l'intérêt de la liberté et du bonheur du Chili, contre son ancien compagnon d'armes, le directeur suprême. Dans le cours de la conversation, lorsqu'on lui fit part de nos craintes sur le ravitaillement de la corvette, que nous pensions devoir être contrarié par l'approvisionnement de ses troupes, il dit, en souriant, que les Français ne devaient jamais douter d'obtenir, des nations indépendantes de l'Amérique, la réception la plus amicale, la plus hospitalière, et que malgré la difficulté des circonstances présentes, il chercherait à nous prouver, lui particulièrement, combien il s'estimerait heureux de pouvoir être utile à notre expédition. Et plût à Dieu, ajouta-t-il, que votre gouvernement voulût traiter avec nous ! il trouverait ici un peuple dévoué et un pays utile à son commerce.

Le général ne les quitta point sans avoir donné des ordres pour que les autorités locales facilitassent de tout leur pouvoir nos opérations diverses et notre ravitaillement. Il les adressa lui-même à M. Clarke, négociant anglais, le seul qui fût en état, dans toute sa juridiction, de se charger de nos traites; mais celui-ci ne voulut opérer que l'avance des fonds nécessaires, pressé qu'il était de partir pour Santiago où l'appelaient des affaires importantes. Il devait s'y rendre par terre à cheval. C'est la manière la plus expéditive de voyager dans le Chili, où il n'existe pas de moyens de transport réguliers; et il avait acheté pour faire ce voyage six chevaux, qui ne lui coûtaient en tout que la somme modique de trente piastres. Le peu d'instant que ces messieurs passèrent auprès de M. Clarke, de la politesse duquel ils n'eurent qu'à se louer, leur démontra que ce négociant, au milieu des affaires de son commerce, servait d'agent politique au général Freire, et que, dans la révolution qui menaçait le gouvernement, il jouait un rôle plus actif qu'il ne voulait le laisser supposer. Il avait une presse portative, la seule qu'il y eût



Janvier  
1823.

à la Concepcion, et il les gratifia de deux proclamations imprimées par lui, dans lesquelles le général annonçait aux Penquitos que le moment était venu de mettre un terme au despotisme d'O'Higgins.

Le 26 janvier, la corvette *l'Independencia*, de quarante-deux canons, et la goëlette *la Merced*, portant un seul canon à pivot, mouillèrent dans le port de Talcahuano, ayant à bord trois cent quatre-vingt-cinq soldats, y compris trente-cinq artilleurs. Ces troupes étaient sous les ordres du colonel Beauchef, français sorti de la garde impériale, connu dans le Chili autant par sa capacité militaire que par son extrême bravoure. Son arrivée subite était le résultat de son caractère audacieux, prompt à concevoir et encore plus prompt à exécuter. Engagé dans le parti du général Freire, le colonel Beauchef qui commandait la place de Valdivia, à cette époque, se préparait à le joindre par terre, lorsque *l'Independencia* et *la Merced* parurent devant cette ville et vinrent mouiller sous le canon des forts. Aussitôt il fait connaître au commandant l'obligation dans laquelle il est de se rendre à la Concepcion, et le somme de recevoir ses troupes à bord, en le menaçant de le couler bas s'il refusait d'obéir. Celui-ci, surpris d'une si brusque réception, hésite un instant; mais, intimidé, finit par se soumettre, et se trouve ainsi entraîné malgré lui dans le parti du général.

La corvette avait deux cents hommes d'équipage, la plupart Chiliens. Son état-major, à l'exception des élèves et du commis d'administration, était composé d'officiers anglais; quelques matelots de cette nation formaient la maistrance et les gabiers. La goëlette armée, sur le même pied, en arrivant au mouillage près de terre, nous passa à poupe, et nous étonna autant par sa marche supérieure que par sa construction singulière. Nous apprîmes plus tard de l'officier qui la commandait qu'elle avait été construite dans le pays, et, chose surprenante,

Janvier  
1823.

qu'elle était l'ouvrage d'un cordonnier : cet homme ingénieux, après avoir fait fortune dans cet état, l'abandonna tout-à-fait, et, poussé par le vif désir d'avoir un bâtiment à sa disposition, il se mit dans la tête d'en être le constructeur : son coup d'essai réussit selon ses désirs ; mais le système des réquisitions ne le laissa pas long-temps tranquille possesseur de ce navire, qui devint la proie du gouvernement. Nous ne citons ce fait que pour montrer que les Chiliens comptent des esprits inventifs à même d'égaliser un jour dans les arts les nations les plus industrieuses de l'Europe.

Les troupes du colonel Beauchef débarquèrent le lendemain et furent passées en revue sur la place de Talcahuano par le général Freire. Elles étaient uniformément habillées en drap bleu, l'habit à collet et parements de drap écarlate. Nous eûmes l'occasion de les voir défiler, et nous devons avouer que nous ne fûmes pas maîtres d'un certain mouvement d'orgueil national, à la vue d'un soldat français, chef d'une troupe étrangère qui, par sa tenue, sa discipline et son instruction, avait une supériorité marquée sur toute l'infanterie indépendante que nous ayons jamais vue, et composait, au dire de tous les Chiliens eux-mêmes présents à cette revue, un des plus beaux régiments de l'armée du Chili. Le cadre des officiers était formé d'Anglais, de Suédois et de Chiliens. Tous les sous-officiers et soldats étaient des créoles ou naturels du pays, qui, sous le rapport du physique, n'avaient rien d'imposant, malgré la moustache qui donnait à leur figure un air martial. Mais il y avait peu de recrues, à ce qu'on nous dit, et la plupart étaient des soldats aguerris, qui avaient assisté à tous les combats livrés pour l'indépendance. Les troupes chiliennes ont la réputation d'être très-propres à toutes les fatigues de la guerre ; elles supportent également la faim, la soif, les marches forcées, et elles ont l'habitude de coucher en plein air, le corps étendu sur une peau de mouton.

Février  
1823.

Mais, si elles mènent une vie si dure, rien n'égale aussi leur inhumanité; elles ne se sont pas encore dépouillées de ce caractère barbare qu'elles tiennent des Indiens auxquels elles appartiennent par le sang. C'est avec une froide férocité qu'elles massacrent leurs prisonniers, même hors de la chaleur enivrante de l'action, qui seule pourrait la rendre excusable. On nous a cité des milliers d'exemples de l'insensibilité avec laquelle elles versent le sang des malheureux combattants que le hasard même leur livrait après la victoire.

Le premier février, le général Freire nous envoya un maréchal-des-logis d'ordonnance avec plusieurs chevaux pour nous rendre à la ville de la Concepcion, où il nous attendait à dîner. Le désir que nous avons de mettre à profit le peu de temps que nous voulions consacrer à cette relâche nous avait fait retarder jusqu'à ce jour la visite que nous lui devions. Nous partimes avec M. Gabert de bonne heure dans la matinée. A peine nos chevaux furent-ils sortis de Talcahuano, qu'ils prirent le galop, et nous conduisirent forcément sous cette allure jusqu'à la ville, car ils se montraient toujours rebelles, quand nous les faisons changer de pas, ou que nous voulions les arrêter. Le cavalier chilien qui nous accompagnait nous dit que les chevaux du pays étaient ainsi dressés, et que le galop était leur allure ordinaire dès qu'ils avaient une route à parcourir extra muros. On n'a aucun soin de ces animaux utiles, habitués à faire des courses de trente à quarante lieues par jour. Aussi succombent-ils souvent au milieu de leur traite; mais leurs maîtres impitoyables s'en soucient fort peu, par la facilité qu'ils ont de les remplacer promptement et presque sans frais. Tout Chilien qui a une longue route à fournir emmène toujours avec lui plusieurs chevaux pour être à même d'en changer au fur et à mesure que celui qu'il monte est fatigué ou vient à succomber. Comme ces animaux errent sauvages dans les bois, il arrive souvent qu'un pauvre cavalier, in-

souciant de la vie de sa bête, se procure, à sa mort, une nouvelle monture au moyen du lacet, arme favorite qu'il porte constamment avec lui. L'adresse des Chiliens à saisir un cheval par ce moyen et à le dompter est inconcevable. Ils le ménagent si peu dans leurs courses, que quand il leur arrive d'avoir une descente rapide à franchir, ils ont l'habitude, dit-on, de le faire glisser, accroupi sur les jambes de derrière.

Février  
1823.

Après avoir passé le pont en bois qui traverse les fossés creusés pour la défense de la presqu'île de Talcahuano, nous suivîmes quelque temps le chemin tracé le long de la mer. Tandis que nos regards se promenaient lentement sur la vaste plaine sablonneuse qui se déroulait devant nous, sous un triste aspect, clair-semée de bouquets d'arbrisseaux variés par leur port et leur feuillage, et limitée par des collines ornées de bois taillis que dorait le soleil sous un ciel sans nuages, nous vîmes tout-à-coup s'élever de la plage des nuées de goélands, d'hirondelles, de noddis, de becs-en-ciseaux. Leur nombre surpassait tout ce que la crédulité peut concevoir, et ce n'est point une exagération que de dire qu'ils obscurcissaient le soleil dans toute l'étendue d'une lieue. Nous restâmes longtemps dans une espèce d'extase, contemplant le vol mesuré de ces nombreux palmipèdes qui faisaient retentir les airs de leurs cris aigus. En un instant ils s'abattirent avec la rapidité de la foudre sur le rivage, où leurs corps dessinaient une immense bande blanchâtre tachetée de gris et de noir. Ce changement subit s'opéra à nos yeux comme une espèce de fantasmagorie. Jamais les rives des îles Malouines, si peuplées d'oiseaux de mer, ne nous avaient offert un spectacle aussi remarquable; une telle multitude d'oiseaux pélagiens doit donner une idée de l'abondance des productions marines de la baie de la Concepcion, où ils trouvent leur nourriture.

Le chemin prolonge ensuite le penchant de deux collines, du

Février  
1823.

haut desquelles l'intérieur du pays s'offre sous un point de vue agréable. Un terrain montueux, découpé, paré çà et là d'une riche verdure, nous rappelait, non sans émotion, les contrées méridionales de notre patrie, avec lesquelles cette partie du Chili présente la plus parfaite ressemblance. L'illusion pour nous aurait été complète, si sur la route que nous parcourions, nous eussions rencontré une population nombreuse et laborieuse. Mais hélas ! un morne silence régnait autour de nous ; et à part une ferme où parquaient un troupeau de bœufs et des chevaux, et quelques huttes misérables, auprès desquelles nous passâmes, nous vîmes se reproduire partout l'image de la plus profonde solitude. Seulement, de loin en loin, un cavalier isolé, dont le pancho cachait l'extrême misère, nous apparaissait comme le pèlerin abandonné au milieu du désert, et soulevait dans notre esprit d'amères réflexions sur les guerres civiles, sur les brigandages politiques.

En atteignant une hauteur un peu considérable parmi celles que forme l'ondulation du terrain, nous découvrîmes le Rio Bio-Bio, dont la largeur, dans cette partie, nous parut assez étendue : des cèdres d'un port superbe en garnissaient les bords, et par leur forme pyramidale, leur vert feuillage, traçaient le cours de la rivière qui apparaissait dans le lointain comme un vaste bassin circulaire ; cette lisière de cèdres se prolongeait de manière que leurs sommités touffues allaient se confondre avec les forêts d'un vert noirâtre qui tapissent les montagnes, au milieu desquelles les regards de l'observateur voient fuir et se perdre les eaux du Bio-Bio. En descendant, la route nous conduisit entre deux éminences ; et dès que nous fûmes sortis d'un passage étroit qui les sépare, nous découvrîmes la plaine où s'élève la ville de la Concepcion.

Alors nous n'avancâmes plus que le cœur ému d'horreur et de pitié. Les funestes effets des commotions civiles frappaient

à chaque instant nos regards : les champs étaient dévastés, les habitations ruinées, la population rurale couverte de haillons et presque nulle par le nombre; auprès de la ville quelques groupes de recrues s'exerçaient au maniement du fusil; et dans le fond de ce tableau qu'éclairait un ciel magnifique, se montrait sur une éminence un long mât au sommet duquel était exposée la tête, à longue chevelure, d'un chef célèbre dans le pays par ses brigandages et sa férocité. Notre guide, impassible au milieu de cette scène, ne se tournait vers nous que pour nous exciter à ne pas ralentir le pas de nos chevaux. Nous lui demandâmes le nom du criminel dont la tête figurait ainsi sur ce poteau. « C'est Benavidez <sup>1</sup>, nous répondit-il, sans que le ton de sa voix trahit la moindre émotion; c'est le monstre dont le général Freire a purgé le territoire de la Concepcion; et on l'a placé là pour servir d'exemple aux partisans des Espagnols qui

<sup>1</sup> Le nom de Vicente Benavidez retentira éternellement dans le Chili, comme une preuve de la fureur du parti espagnol dans la guerre de l'indépendance. Cet homme s'est signalé par toutes les infamies et par le caractère affreux d'un buveur de sang, d'une bête féroce. Après avoir promené l'incendie et les massacres sur toute l'étendue de la province de la Concepcion, ce renégat de tous les partis fut enfin défait par les troupes du général Freire, et réduit à fuir presque seul dans une pirogue. Poursuivi par la faim et la soif, il fut forcé de prendre terre, et il fut arrêté, malgré son déguisement, à Topacalma, le 1<sup>er</sup> février 1822. Le directeur suprême O'Higgins le fit juger par un tribunal militaire. Condamné à mort le 21 février, la sentence portait qu'il serait traîné au lieu du supplice dans un panier lié à la queue d'un mulet, qu'il serait pendu, et que sa tête et ses mains seraient envoyées à Santa-Juana, Tarpellanca et la Concepcion, lieux qui avaient été les principaux théâtres de ses atrocités.

Lors du jugement, il ne se défendit du crime même de piraterie, dont il fut reconnu coupable, qu'en invoquant le nom du roi d'Espagne, auquel disait-il, il pourrait rendre compte de sa conduite, et en assurant qu'il lui serait facile de convaincre de ses actes le vice-roi de Lima. Il est certain que celui-ci l'avait nommé colonel; et dans ses papiers l'on trouva son brevet de lieutenant-colonel délivré par le vice-roi Pezuela.

Février  
1823.

seraient tentés de l'imiter. Heureusement que tous les *Chapitones* n'ont pas son grand courage; » et il se tut. Cette réflexion du cavalier chilien semblait prouver que les cruautés de Benavidez l'avaient moins frappé que son extrême bravoure. Enfin nous entrâmes dans la ville. Chaque pas nous offrait des jardins entourés de décombres, des maisons dévastées, quelques malheureux errant nu-pieds, et une soldatesque insolente peuplant une cité veuve de la majorité de ses habitants. Dans une grande partie des rues de la Concepcion, brûlée tour-à-tour par les partis victorieux, on voyait l'herbe sauvage croître et fleurir; et même sur le parvis sacré où autrefois la foule se pressait pour répéter les louanges du Seigneur, brillaient, entourées de débris, des fleurs solitaires. En arrivant sur la grande place, les édifices que nous y aperçûmes présentaient la même désolation. D'un côté la cathédrale et le palais de l'évêque étaient encore debout, mais sans toits, et les pans de leurs murs en partie renversés; de l'autre le gouvernement et ses dépendances, et sur le troisième les casernes avec une galerie se montraient dans un meilleur état; enfin sur le quatrième on voyait des maisons un peu délabrées. Une troupe de cavaliers armés de longues javelines caracolaient au milieu de cette place, que traversaient lentement de pauvres Chiliennes, la tête chargée de paniers de fruits, et des hommes sur la figure desquels régnait l'expression du malheur; dans un coin, un groupe d'enfants, le front rayonnant de joie, ignorants des maux de leur pays, se livraient sans inquiétude aux plaisirs turbulents du jeune âge. Leur bonheur nous fit oublier un instant tout ce qu'avait de triste l'aspect de ce lieu.

Le général Freire nous accueillit avec une urbanité vraiment française. Sa conduite à notre égard, pendant le peu de jours que nous passâmes auprès de lui, ne démentit pas un instant le caractère de loyauté et de modestie qu'il s'est acquis parmi

ses compatriotes et qui, joint à sa valeur personnelle, lui a valu l'attachement de tous les Chiliens, qui l'ont porté depuis au gouvernement suprême. Il conversa avec nous des causes qui l'avaient porté à se déclarer contre O'Higgins, que l'on soupçonnait alors de vouloir usurper les droits de la nation.

Cependant le général Freire ne s'était décidé à prendre les armes qu'après avoir forcé à la paix les Araucaniens sans cesse prêts à envahir le territoire de la Concepcion. Pour garantie du traité qu'il venait de conclure avec ces peuplades sauvages, il avait obtenu une troupe auxiliaire qui devait suivre son armée à Santiago et plusieurs otages de distinction.

Il avait auprès de lui, en cette dernière qualité, la fille d'un cacique âgée d'environ neuf ans. Sans être jolie, cette jeune fille avait une physionomie prévenante; sa démarche était noble et ses manières vives. Elle avait le teint brunâtre, les yeux petits et noirs, le nez un peu épaté, les lèvres épaisses. Elle était revêtue d'une robe de laine bleue qui entourait sa taille et descendait jusqu'au-dessous des genoux. Une pièce d'étoffe blanche couvrait en partie sa poitrine et son dos, en passant sous l'aisselle droite, et les deux bouts venaient se joindre au-dessus et sur le devant de l'épaule gauche au moyen d'une longue épingle d'argent. Ses cheveux tressés de manière à former deux longues queues étaient garnis de grains de diverses couleurs et se dessinaient en bande autour des tempes et du front, sur lequel étaient attachées les extrémités en forme de nœuds. Elle portait de grandes plaques d'argent en guise de pendants d'oreilles; elle en avait une suspendue au cou comme signe de distinction. Ses bras et ses jambes étaient ornés de larges bracelets de grains de verre ou d'autre matière diversement colorés; un collier semblable décorait pareillement son cou; ses pieds étaient renfermés dans des sandales de cuir.

Du palais du gouverneur, nous eûmes l'occasion de voir dé-



Février  
1823.

filer sur la grande place les Araucaniens employés comme auxiliaires dans les troupes chiliennes. Montés tous sur des chevaux, ils étaient armés d'une javeline d'environ dix-huit pieds de longueur, qu'ils portaient de la main droite, et d'un lacet placé sur la croupe de leur cheval; à leur ceinture pendait un large coutelas semblable au *machete* des Espagnols. Leur taille nous parut être moyenne. Ils avaient le teint cuivré, les yeux petits, noirs et pleins de feu, le nez un peu aplati, les lèvres épaisses, le menton garni de quelques poils, les cheveux noirs, longs et flottant sur les épaules, les membres musculeux, les formes athlétiques; l'ensemble de leur figure large et massive portait l'expression de la brute et d'une sorte de féroce impassibilité. Leur habillement consistait en une pièce d'étoffe bleue de laine, tournée autour de la ceinture et descendant en forme de robe jusqu'au-dessous du mollet, en un poncho de la même couleur, en une espèce de bonnet conique de peau de mouton ou de laine. (P. n° 2.) Ils avaient en guise de souliers un cuir de bœuf qui, leur couvrant la plante des pieds, était noué au-dessus par des cordons de même sorte. Ils portaient des éperons armés de molettes très-grosses, et des étriers en bois de forme singulière ou en corde de boyaux. Leurs chevaux étaient caparaçonnés avec trois ou quatre peaux de mouton et une couverture de laine bleue, auxquelles étaient appliquées ou suspendues diverses plaques d'argent. Ce dernier ornement n'était point commun à tous; il ne servait point d'ailleurs de marque distinctive, et n'indiquait que le plus ou moins de luxe du cavalier qui en était orné.

Au milieu des guerres qu'a fait naître l'indépendance du Chili, les tribus de l'Araucanie ont subi des divisions intestines et se sont partagées en différents partis sous la dénomination de Réalistas et de Ponchos, suivant qu'elles soutenaient les Espagnols ou les Chiliens. L'épithète de Poncho est donnée à

celles qui servent les indépendants. Diverses familles de la Concepcion ont, dans ces temps désastreux, tantôt suivi ces sauvages comme prisonnières, tantôt trouvé un refuge assuré au milieu d'eux contre la fureur des partis. Nous avons obtenu dans leur conversation, dans celle du général Freire et de ses officiers, des renseignements sur ces hordes barbares qui prouvent qu'elles sont bien loin de toute espèce de civilisation.

Ces Indiens ne sont fidèles aux partis qu'ils ont épousés, que par la haine qu'ils se portent mutuellement de tribu à tribu, par leur amour effréné du pillage et par l'intérêt du moment qui décide toujours de toutes leurs actions. Leur fidélité est sans cesse soumise à la mobilité de ces passions funestes. Si on les a vus quelquefois recevoir sous leurs *toldos* les vaincus et prendre tout-à-coup leur défense, ils ont toujours été portés à cette action généreuse par un esprit de vengeance particulière : c'est que dans le parti opposé se trouvait comme alliée une tribu qu'ils voulaient exterminer. Chez eux la haine domine toutes les autres passions, et c'est elle seule qui est la garantie la plus durable de leur fidélité. Ils sont tous d'une bravoure éprouvée, ardents, impétueux, sans pitié pour leurs ennemis qu'ils massacrent avec une horrible impassibilité. Impérieux et vindicatifs, ils sont d'une méfiance extrême à l'égard de tous ceux qu'ils ne connaissent point, mais hospitaliers et généreux envers ceux qu'ils ont pris pour amis. Véhéments dans toutes leurs passions, ils se montrent jaloux à l'excès de leur liberté et de leurs droits, et sont toujours prêts à les maintenir les armes à la main. Ils gardent éternellement le souvenir de la moindre injure, ne pardonnent jamais, et ont une soif inextinguible du sang de leurs ennemis.

Le colonel Beauchef, à son arrivée à la Concepcion, venait de terminer heureusement, aidé d'une troupe auxiliaire de ces sauvages, une expédition militaire contre le cacique Millan,

Février  
1823.

lequel, à l'instigation de plusieurs réfugiés espagnols, avait, à la tête de diverses tribus, attaqué le peuple de Valdivia, et rendu plus d'une fois incertaine la sûreté de cette place. Il nous cita plus d'un exemple de l'excès de leur passion pour la vengeance; et malgré la fermeté de son caractère, à laquelle il dut de contenir ses indisciplinés auxiliaires dans les bornes de son autorité, il eut souvent à souffrir de leur froide barbarie et plus d'une fois de son impuissance à arrêter le massacre des prisonniers. Après avoir battu les Pitoquins en diverses rencontres, il leur fit faire des propositions de paix qu'ils acceptèrent. Le cacique Millan se rendit en personne dans son camp, suivi de plusieurs vieillards et Indiens influents, avec la promesse expresse que sa vie et celle de ses compagnons seraient respectées. Les Araucaniens auxiliaires, entre lesquels et ceux de Millan existait une inimitié mortelle, tâchèrent par tous les moyens possibles de mettre obstacle à un accommodement; ils allèrent jusqu'à solliciter du colonel Beauchef la permission de massacrer Millan et sa suite. Comme ils ne purent l'obtenir, ils lui demandèrent avec instance de souffrir au moins qu'ils immolassent un seul des Indiens de Millan aux mânes d'un de leurs amis que ce chef avait assassiné en l'attirant auprès de lui sous prétexte d'une négociation. Malgré un nouveau refus positif et la menace d'une prompt vengeance s'ils attentaient à la vie de quelqu'un des compagnons de Millan, un des vieillards fut inopinément massacré dans la nuit. Le colonel Beauchef fit faire la recherche la plus sévère pour découvrir l'assassin; mais ce fut inutilement; il eut même la douleur d'entendre tout le camp applaudir hautement à cet acte de férocité.

Le traité fut néanmoins conclu, et le colonel Beauchef put ainsi retourner à Valdivia. Quoique les Araucaniens répriment le meurtre dans leur propre tribu, ils considèrent cependant celui qui commet les outrages les plus barbares envers un en-

nemi comme digne du respect et des applaudissements de ses compatriotes. Un Indien ne doit revenir d'une expédition que la lance teinte de sang. Aussi les premiers prisonniers sont-ils assurés de mourir percés du fer de tous les guerriers ennemis.

Il n'existe à proprement parler parmi ces peuples aucune espèce de gouvernement. On peut cependant considérer leur société comme composée de quatre ordres : les caciques, les prêtres, les capitaines et le peuple. Ils vivent ensemble dans la plus parfaite égalité, maintenant chacun la jouissance de leurs coutumes. Les prêtres toutefois ont une grande influence, parce qu'à certaines époques, ils exercent les fonctions de prophètes, et que tous ajoutent une foi entière à leurs prédictions. Ce sont eux aussi qui chantent les exploits des guerriers et conservent dans la tribu le souvenir de leur gloire et de leurs noms. Ce sont encore eux qui sont chargés d'éloigner les maladies et de remplir auprès des individus qui en sont atteints l'office de médecin.

Les tribus sont gouvernées par un chef de leur choix. Fréquemment en guerre les unes contre les autres, lorsqu'il s'agit de défendre leur indépendance menacée ou de se prémunir contre quelque danger extraordinaire, elles se réunissent sous un chef commun, espèce de généralissime imposé par la gravité des circonstances, dont l'autorité cesse avec les causes qui l'avaient rendue nécessaire. Alors même il n'est pas de loi qui puisse les forcer à se liguier ainsi : le service de chaque tribu est volontaire et ne dure qu'autant que la volonté du cacique et de ses guerriers ne change pas.

Comme chez tous les sauvages, pour obtenir la dignité de cacique, il faut faire preuve d'un zèle ardent pour la tribu, d'une bravoure indomptable, d'une supériorité de sagesse dans le conseil et de capacité à la guerre ; il faut surtout se montrer

Février  
1823.

orateur. L'influence d'un cacique sur sa propre tribu et sur les chefs des nations voisines dépend en grande partie de son éloquence; car le seul privilège qu'il possède en temps de paix se borne à donner son avis. Son pouvoir est si limité qu'on peut dire qu'il n'en a que l'ombre. Il ne peut rien exécuter sans l'assentiment de sa tribu. C'est à lui de l'assembler et de lui soumettre ses desseins; c'est à lui de la convaincre de la nécessité de faire la guerre ou la paix, de lui démontrer les avantages qu'il y aurait à combattre telle nation rivale et de l'anéantir ou de s'allier à elle. C'est alors qu'il a besoin de déployer toute son éloquence pour captiver fortement l'attention de son auditoire et toucher toutes les passions; car à la tribu elle-même appartient le droit de ratifier ou de rejeter les projets soumis à son examen. Si les propositions du cacique sont acceptées, quel qu'en soit l'objet, la seule adhésion volontaire de la tribu a force de loi, et cet acte libre suffit pour que chaque individu tienne à son engagement avec une sorte de foi religieuse, jusqu'à l'entière exécution du projet voté. Lorsque le cacique, conseillant la guerre, a la simple majorité pour lui, les membres de la tribu qui ont émis une opinion contraire dans le conseil ne peuvent en aucune manière être forcés de se soumettre à la décision de la majorité. Ils sont libres de ne point prendre part à la guerre, chacun étant absolument maître de ses propres actions tant qu'il ne porte pas préjudice à la personne ou à la propriété d'un individu de la société. Mais dans ces cas, où les opinions sont partagées, les prêtres viennent par leur influence ramener les opposants. Bardes inspirés, ils entonnent aussitôt des chants guerriers, et dans leurs hymnes prophétiques, réveillant les passions de leurs auditeurs, que la gloire des combats, l'honneur attaché aux braves ne trouvent jamais insensibles, ils électrisent tellement ces âmes toutes guerrières, que pas un Indien n'est assez insouciant de sa réputation pour refuser de

faire partie d'une expédition militaire qui lui promet toujours une ample moisson de lauriers et de butin.

Février  
1823.

Une chose remarquable chez l'Araucanien, qui au milieu de sa tribu ne connaît d'autre joug que celui de sa volonté, c'est qu'une fois engagé dans une guerre, il reconnaît à son capitaine ou à son cacique le pouvoir de le commander et il obéit en aveugle à ses ordres. Devenu alors traitable et soumis, on ne le voit jamais pousser la moindre plainte contre son chef, dont l'autorité en campagne est illimitée. Mais au retour de l'expédition, il recouvre son entière liberté. Les guerriers, une fois le licenciement opéré, reprennent leur esprit d'indépendance, et avec toute l'arrogance du caractère sauvage, ils examinent alors la conduite de leur cacique. S'ils ont des motifs de plainte contre lui, ils ont le droit de le mettre en jugement, et s'ils reconnaissent qu'il a commis pendant l'exercice de son absolu pouvoir des abus qui leur aient été préjudiciables, ils s'érigent en conseil souverain pour le punir. On voit par là que le don de la parole doit être le premier attribut d'un chef, car s'il manque d'éloquence, il lui sera bien difficile d'exercer sur ces esprits turbulents un pouvoir sans bornes qui ne soit sujet à contestation.

La langue araucanienne est remarquable par son imperfection et sa pauvreté; c'est une conséquence de la grossière barbarie des peuples qui la parlent. Elle est au reste en tout semblable aux dialectes des peuplades sauvages, qui ne peuvent exprimer la plus simple idée que par la réunion de plusieurs mots. Cependant les chefs discourent dans le conseil avec une telle volubilité qu'à les voir ne jamais chercher l'expression nécessaire, on pourrait supposer qu'ils ne doivent cette facilité qu'à la richesse du langage; si l'on ne savait que la rapidité avec laquelle ils débitent leurs harangues est commandée par l'usage. Cette manière de s'énoncer est tout-à-fait différente de celle de la conversation ordinaire. Les discours des guerriers

Février  
1823.

appelés à parler devant le conseil sont graves quoique rapides. Ils n'emploient ni l'action, ni le geste; et ce n'est que dans la variation la plus sensible du ton qu'ils affectent les formes de l'orateur.

Dans l'esprit des Araucaniens, l'idée de la divinité se présente obscurcie par la superstition. On les voit adorer le soleil, qu'ils regardent comme l'auteur de la vie et de la végétation. Ils ne commencent jamais un repas sans lui en faire offrande, en jetant en l'air quelque portion de leurs aliments et de leur boisson. Ils ont aussi une vénération particulière pour la lune. Chaque retour du dernier quartier de cet astre est l'objet d'une cérémonie religieuse. Les prêtres ont l'habitude de sacrifier au soleil, dans les circonstances extraordinaires, soit pour détourner quelque grande calamité, soit pour connaître la vérité sur les affaires d'un grand intérêt pour la nation, soit pour empêcher les éclipses de lune et de soleil, qui sont toujours pour le peuple un présage assuré d'un événement funeste.

Il paraît qu'ils ont une certaine idée de l'immortalité de l'ame et qu'ils croient à l'existence d'un autre monde, où ils vont tous après leur mort; car on enterre avec eux leurs chevaux, leurs armes et quelquefois même leur femme favorite. Ils ont la coutume de déposer le cadavre dans une pirogue où ils mettent aussi les ustensiles de la maison, un sac de farine, une grande jarre de chicha, dont l'embouchure est hermétiquement fermée, pour qu'elle se conserve long-temps, parce que dans leur croyance superstitieuse, le mort doit se rendre par eau au soleil. Aussi l'Araucanien a-t-il soin pendant sa vie de préparer avec une attention toute particulière la pirogue destinée à opérer ce long voyage, ainsi que la farine et la chicha qui doivent former l'approvisionnement de cette navigation singulière. En général il faut que la pirogue ait été construite par le défunt, qui de son vivant, l'emploie dans sa hutte en guise de coffre.

Ils calculent les distances par jour. Ils en ont une idée assez exacte par le chemin que parcourt un Indien au galop du cheval depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Pour compter le temps ils marquent les révolutions lunaires. Leur système de numération est décimal, mais peu étendu et fatigant. Après avoir compté jusqu'à dix, ils continuent en composant de nouvelles dizaines qu'ils indiquent par une marque faite à un bâton jusqu'à ce qu'ils aient formé ainsi une centaine qu'ils signalent par une indication particulière; ils recommencent alors et comptent ainsi jusqu'à dix centaines ou un mille, désigné par une marque différente. Ils ont rarement l'occasion de dépasser ce dernier nombre, et leur numération est bornée à dix mille. Peut-être ne sont-ils pas incapables de former un nombre plus étendu, mais du moins est-il vrai que dans leur langue ils n'ont d'autre mot pour l'exprimer que celui de *beaucoup*.

Ils sont plutôt nomades qu'agriculteurs. Ils possèdent de nombreux troupeaux sur lesquels ils fondent principalement leur subsistance. Ces troupeaux sont soignés par leurs femmes et leurs esclaves, qui commises à leur garde veillent alternativement jour et nuit montées à cheval. Malheur à la malheureuse qui a laissé égarer quelque bête, elle est aussitôt dépouillée et battue d'une manière atroce.

Leurs habitations dites toldos sont des espèces de huttes construites avec des branches d'arbres et recouvertes de paille ou de peaux. De chaque côté est un lit formé de peaux de mouton, où dorment séparément les Indiens et leurs femmes : au centre est placé le feu. L'Araucanien, dans son toldo, est très-hospitalier; il ne manque jamais d'offrir à manger à l'étranger qui le visite, et il a soin de servir à part du mouton et du bœuf qu'il sait être du goût des Chiliens et des Espagnols; car lui-même donne la préférence à la viande de cheval. Assis sur son lit, il a devant lui un plat de terre dans lequel on lui



Février  
1823.

sert à manger et à boire : le même vase est employé à ces deux usages. Les femmes sont chargées de faire la cuisine, et elles sont incessamment occupées à cet objet quand les Indiens restent chez eux ; car tant que dure la journée, le pot est sur le feu et il est rempli au fur et à mesure qu'on le vide. Elles ne font leur repas qu'après que les hommes se sont bien repus, et avec leurs restes. Elles sont aussi obligées de saisir et de seller les chevaux de leurs maris. Il est à remarquer que l'Indien, qui dans les assemblées publiques se montre bruyant, est, dès qu'il est retiré dans son toldo, silencieux et réservé. Il passe des heures entières accroupi sur son lit sans mot dire, sans faire le moindre bruit. Il semble plongé dans une profonde méditation et s'amuse à épiler son visage ou son corps avec des pincettes d'argent.

L'Araucanien, en hiver, est vêtu d'un poncho, d'une couverture de laine tournée autour du corps et d'une paire de bottes de peau de cheval. L'été, il fait rarement usage du poncho. L'habillement des femmes se compose de deux pièces d'étoffe dont l'une leur ceint la taille et descend jusqu'au-dessous du genou, et l'autre leur couvre la partie supérieure du corps, en passant par dessous l'aisselle droite et venant aboutir à l'épaule gauche, où les bouts sont assujettis et serrés par une épingle d'argent d'environ un pied de longueur. Leur poitrine est ainsi presque entièrement découverte. Leurs cheveux divisés en deux longues tresses sont garnis de grains de verre diversement colorés et forment une bande autour des tempes et du front, où viennent se rattacher les extrémités. Elles portent de larges colliers et des bracelets, et ont pour pendants d'oreilles de grandes plaques d'argent. Les plus riches sont distinguées par une ceinture très-large confectionnée avec des pièces d'argent, d'or et d'autres matières précieuses.

Les filles nubiles sont en général vêtues avec plus de luxe

que les femmes. La richesse de leur costume est due à l'avarice des pères qui, par ce moyen, comptent fixer sur elles l'attention des riches guerriers auxquels ils espèrent les marier, ou, pour mieux dire, les vendre; car l'Araucanienne n'est pas libre de choisir elle-même son époux : elle est obligée de se donner à celui qui met le plus grand prix à sa possession. Le père, toujours guidé dans le mariage de sa fille par un sordide intérêt, la cède au guerrier qui lui donne en échange une plus grande somme d'argent, une plus grande quantité de chevaux, de bestiaux, de ponchos et d'autres objets. Dans un pareil contrat, où le cœur n'est point consulté, si la femme devient infidèle à son mari, ou même si elle est simplement soupçonnée d'être sensible à l'amour pour un autre que pour lui, ce sultan américain la condamne à mourir; et tout-à-coup transformé en bourreau il lui arrache la vie de sa propre main. Tout Araucanien a un pouvoir absolu sur la vie et les actions de ses femmes, de ses enfants et de ses esclaves. La polygamie est permise et chacun a le droit d'avoir autant de concubines qu'il peut en acquérir. La première fois qu'il contracte mariage, l'usage veut qu'il donne une fête aux parents de sa femme et à ses propres amis. Il n'en est pas de même pour les liens conjugaux subséquents, qui sont considérés comme des transactions purement commerciales <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Sans vouloir nous étendre au-delà des limites que nous nous sommes prescrites en rédigeant la relation de notre voyage, nous cédonc cependant au désir de faire remarquer, en passant, le rapport qui existe entre les Araucaniens et les Patagons, nations belliqueuses qui selon toute apparence resteront long-temps encore en possession de la partie la plus reculée de l'Amérique méridionale. C'est dans une lettre pleine de détails scientifiques nouveaux et très-curieux, que notre ami, M. Dessalines d'Orbigny, vient d'adresser de Buénos-Ayres à sa famille, sous la date du 18 novembre 1829, que nous trouvons ce qui suit touchant les peuples, si mal décrits jusqu'à ce jour, qui vivent au milieu de la Patagonie.

Ce savant et zélé naturaliste, après un exposé modeste des peines et des fatigues

Février  
1823.

Le code de lois qui régit les tribus est traditionnel. Il est simple et barbare comme leurs coutumes. Toute innovation extraordinaire, toute violation des usages antiques est punie de mort. Quiconque tue un membre de la société, quelles que soient les circonstances, est livré aux parents ou aux amis du défunt, et son sang est versé en expiation de son attentat. La vengeance est pour tout Araucanien un droit imprescriptible, et sous quelque prétexte que ce soit, ce droit ne peut être refusé à celui qui le réclame justement sans entraîner une guerre civile et la dissolution de la tribu qui ne l'a pas accordé.

qu'il a éprouvées en explorant une étendue considérable des terres magellaniques, s'exprime ainsi :

« Laissons les sujets qui me regardent pour parler des mœurs des Indiens : Dans  
« cette langue de terre qui forme l'Amérique méridionale, depuis Buénos-Ayres jus-  
« qu'au détroit de Magellan, il y a seulement trois races d'Indiens : les Araucanos,  
« qui sont les plus guerriers, les plus nombreux et les plus à craindre; les Puel-  
« ches, qui ont été presque détruits par leurs guerres avec les Araucanos; et les  
« Patagons, qui habitent les terres plus au sud jusqu'au Rio-Negro. J'ai étudié tous  
« ces Indiens avec soin; j'ai des vocabulaires de leur langue; mais les Patagons, par  
« leur bizarrerie, m'ont le plus fourni d'observations intéressantes. Ils ne sont pas  
« des géants, mais seulement de très-beaux hommes, vigoureusement constitués.  
« Les hommes et les femmes se peignent la figure de rouge, le dessous des yeux de  
« bleu, et, lors des combats, ils se mettent au-dessus des sourcils de grandes taches  
« blanches. Les femmes sont couvertes d'une mante attachée en avant par une épin-  
« glette d'argent longue de six pouces; leurs cheveux sont disposés en deux tresses  
« qui tombent sur leurs épaules et auxquelles elles attachent des grelots ou des mor-  
« ceaux de cuivre. Leurs oreilles sont ornées de boucles d'argent carrées de trois  
« pouces de diamètre, elles ont des bracelets aux bras et aux mains; et lorsqu'elles  
« vont à cheval, un chapeau paré de plaques de cuivre, ressemblant assez à un  
« plat qu'on renverserait, couvre leur tête. Les hommes pendant la guerre sont af-  
« flublés d'une cuirasse de peau, d'un chapeau de cuir, et armés d'arcs, de frondes,  
« ainsi que de redoutables boules qui, dans leurs mains, font trembler les plus  
« hardis.

« Leurs mœurs sont très-singulières. Comme les autres Indiens du sud, ils vivent  
« dans de petites tentes de cuir, qu'ils transportent avec eux lorsqu'ils voyagent. Ils

En cas de mort prématurée d'un homme atteint de maladie, les prêtres qui font aussi l'office de médecin ne manquent jamais d'imputer le mal à certain ennemi du défunt et de l'accuser de sorcellerie. Si leur génie prophétique leur permet de découvrir le coupable, il est immédiatement mis à mort. Cette funeste superstition leur est suggérée par l'ignorance des causes physiques et la conviction intime qu'il n'existe pas de maladie naturelle; ils sont d'autant plus confirmés dans cette croyance que les malades sont rares parmi ces Indiens, qui jouissent en général d'une excellente santé, soit qu'ils la doivent à la bonté du climat, ou à leur manière de vivre.

Les communications journalières que la révolution du Chili a fait naître entre les Araucaniens et les Créoles, n'ont pas peu contribué à les rendre moins farouches et plus familiers. On les voit se lier sans peine d'amitié avec les personnes appartenant aux partis qu'ils servent et qu'ils traitent de *compañeros*, mot qu'ils ont emprunté de l'Espagnol. Toutefois leur amitié est exigeante et importune. Semblables à des enfants gâtés, ils sont envieux de tout ce qui frappe leurs regards par la nouveauté ou la singularité; et comme ils sont eux-mêmes généreux envers leurs nouveaux amis, ils aiment beaucoup à recevoir des cadeaux. Ils ne rougissent pas de solliciter les choses qu'ils con-

« adorent le génie du mal, qu'ils appellent Guatechu. Ce génie est aussi quelque-  
« fois le dieu du bien; mais leur culte est plutôt dû à la crainte qu'à la reconnais-  
« sance. Ils se livrent dans les divers actes de leur vie, et particulièrement à l'occasion  
« de leur mariage, à des cérémonies qui sont extrêmement bizarres, et qui déplai-  
« raient assez à nos jeunes dames qui, en effet, se soucieraient fort peu d'être plongées  
« à diverses reprises dans de l'eau, souvent très-froide, lorsqu'elles passeraient de  
« l'état nubile à celui de femme. Un sort affligeant semble toujours, dans ce pays,  
« réservé aux femmes lorsqu'elles deviennent veuves; elles sont aussitôt dépossédées  
« de tous les biens qui appartenaient à leur mari, et elles sont livrées pendant le  
« reste de leur vie à des chagrins et à une misère déplorables. Les animaux appar-  
« tenant au défunt sont détruits, les bijoux eux-mêmes sont enfouis avec lui. »

Février  
1823.

voient, et ils n'aiment point à recevoir un refus. Cependant les objets du moindre prix accordés à leur désir excitent leur reconnaissance, et c'est toujours avec une extrême générosité qu'ils répondent aux dons qu'on leur fait. Des moutons, des bœufs, des chevaux, des ponchos, du maïs, du chica, etc., tels sont les objets dont ils gratifient de préférence leurs amis. On reconnaît, au redoublement de leurs caresses, lorsqu'un objet tente leur cupidité; et si leurs sollicitations deviennent pressantes jusqu'à l'importunité, il y a du danger alors à leur en refuser la possession, car on les a vus souvent employer la force pour s'en rendre maîtres. Rien n'arrête ces êtres brutes, quand il s'agit de satisfaire leurs passions : impatients de toute résistance, leurs désirs acquièrent d'autant plus de ténacité qu'ils rencontrent plus d'opposition. Quoiqu'ils traitent les femmes comme de véritables esclaves, ils n'en ressentent pas moins la passion de l'amour avec toute la violence de leur caractère sauvage; et malheur à l'étrangère, dont la beauté a su les charmer. Pour arriver à sa possession, il n'est pas de moyen, quelque horrible qu'il soit, qu'ils ne mettent en usage.

Dans les dernières guerres qui ont ensanglanté la province de la Concepcion, les royalistes et les indépendants tour-à-tour vainqueurs ou vaincus ont été tour-à-tour soutenus ou combattus par les tribus Araucaniennes, et la ville de la Concepcion a vu maintes fois ces hordes féroces dans ses murs incendiés. Le fils d'un cacique capitaine d'une troupe de ces sauvages, envoyé en ambassade auprès du gouverneur de cette malheureuse cité, vit à un bal donné à cette occasion, à l'hôtel du gouvernement, la fille d'un officier chilien, et conçut tout-à-coup pour elle une passion funeste. D'abord timide et respectueux, il montra durant toute la soirée sa prédilection pour la jeune fille, en suivant sans cesse ses pas, en allant s'asseoir à ses pieds, lorsqu'elle ne figurait point aux quadrilles, en cherchant à lui

prouver par l'expression de ses regards et de ses manières pleines de noblesse qu'il l'avait distinguée d'entre toutes ses compagnes. La Segnorita Dolores souriait aux empressements du chef Araucanien ainsi qu'aux félicitations de ses amies qui plaisantaient avec elle sur l'objet de sa nouvelle conquête, étant bien loin de prévoir que le jour n'était pas éloigné, où plus heureuses que Dolores, elles n'auraient qu'à gémir sur son malheur. Hélas ! l'Indien aimait de toutes les forces de son ame, et le sort de la Segnorita fut sans retour décidé : il prit le soleil à témoin qu'il ne retournerait dans son toldo qu'avec elle. Le lendemain même du bal, il se rendit auprès du gouverneur, lui demanda Dolores pour épouse ; et, croyant lever tout obstacle, il promit de la doter. Celui-ci embarrassé de cette proposition subite fit aussitôt appeler l'officier chilien qui, interdit à une pareille demande, mais comprenant tout le danger d'un prompt refus par la connaissance qu'il avait du caractère araucanien, chercha à gagner du temps, en prenant pour prétexte l'usage de sa nation qui laissait à la volonté de la fille le choix de son époux, et promit de ne mettre aucun obstacle à sa décision, si elle était favorable au jeune chef. A la seule ouverture d'un mariage semblable, la première impression de la Segnorita Dolores fut un mouvement d'horreur, et elle n'ouvrit la bouche que pour prononcer un refus positif. Mais l'Indien, habitué dès l'enfance à ne compter pour rien la volonté des femmes, ne put contenir la colère que la passion souleva dans son sein ; et, exhalant mille imprécations et mille menaces, dit hautement qu'il saurait bien lui-même soumettre à ses vœux la jeune fille objet de son amour, que dût-il perdre cent fois la vie, il l'arracherait vivante des bras de son père à travers les décombres de la Concepcion, pour la transporter au milieu des siens, dans son toldo, où elle servirait comme esclave celui qu'elle refusait de suivre comme épouse. Aussitôt il fit réunir ses guerriers sur la grande

Février  
1823.

place, donna l'ordre du départ, et annonça au gouverneur qu'il pouvait considérer la paix comme rompue, l'affront qu'il venait de recevoir lui étant un sûr garant que ses compatriotes accueilleraient avec transport ses paroles de guerre. Dans les circonstances difficiles où se trouvait engagé le Chili, une pareille rupture eût entraîné sans doute de funestes conséquences, et tous les habitants avaient encore trop présentes à leur souvenir toutes les horreurs commises par ces mêmes Araucaniens pour ne pas frémir d'effroi à la seule idée de les avoir encore pour ennemis. Aussi la Segnorita Dolores n'entendit retentir partout autour d'elle qu'un long cri de détresse, et profondément affectée des nouveaux malheurs que son refus allait attirer sur sa terre natale, son ame puisant une force héroïque dans les sentiments religieux, qui dominent toujours dans le cœur d'une Chilienne, au milieu des plaisirs comme au sein de la misère, lui donna le courage de faire à son pays un sacrifice inouï. Soumise, dévouée, sans pousser une plainte, l'infortunée Dolores livra sa main au tyran sauvage qui l'adorait. L'Araucanien ivre d'une joie féroce, qui exprimait tout-à-la fois les transports d'un amour triomphant, d'une audace révoltante, et d'un amour-propre satisfait des égards accordés à son courage, promit la conservation de la paix, et alla au milieu de sa tribu célébrer ses noces avec la triste victime de sa passion. On a eu depuis des nouvelles du sort de la jeune fille. Elle est devenue mère; et, traitée par son sauvage époux avec des égards inconnus dans les mœurs araucaniennes, elle a plus d'une fois secouru la misère de ses compatriotes que les malheurs de la guerre civile ont jetés errants dans ces contrées.

Le général Freire devait à sa haute réputation de bravoure de maintenir dans son alliance ces farouches Araucaniens, auxquels il s'était rendu redoutable par sa persévérante activité à poursuivre leurs tribus déprédatrices. Dans l'étude qu'il avait faite

de leur manière de combattre, il avait reconnu que la longue javeline, dont le fer était empoisonné, était dans leurs mains une arme terrible; et il avait formé un bataillon de lanciers, qui, dressé par ses soins à ce genre de combat, avec tout l'ensemble de la discipline européenne, lui avait permis de leur résister avec avantage et de les détruire avec plus de facilité dans toutes les rencontres. Le cavalier chilien est réputé brave, et ceux que nous avons eu l'occasion de questionner sur l'effet de la lance dans la main de l'Araucanien, nous répondaient avec une vivacité qui peignait bien l'impression que cet ennemi avait faite sur eux dans les combats, par ces mots : *terribile, senhor, terrible*. Outre ses armes ordinaires, le cavalier chilien est aussi muni d'un lacet, dont il se sert surtout dans la poursuite de l'ennemi, soit pour l'arrêter, soit pour le faire périr, en le traînant à la queue de son cheval avec autant de rapidité qu'Achille traîna Hector autour des murs de Troie.

La cavalerie formait la majeure partie des troupes du général Freire. Il en avait déjà dirigé une division sur Santiago, et il se préparait à partir lui-même avec celles qu'il venait de passer en revue, lorsqu'un courrier extraordinaire lui apprit le soulèvement de cette capitale et la déposition d'O'Higgins. A cette nouvelle qui se répandit rapidement, toute la ville de la Concepcion retentit des cris de joie des soldats et de la populace. Chacun se félicitait comme si cet événement dût ramener le bonheur et faire refleurir le Chili. Les forts l'annoncèrent par des salves d'artillerie. Il y eut grande réunion à l'hôtel du gouvernement, où le soir le général donna un bal auquel assistèrent les autorités et les principaux habitants de la ville.

Durant cette soirée, la Concepcion, qui jusqu'alors nous avait paru enveloppée d'un voile funèbre, sembla sortir de son long deuil. Des illuminations eurent lieu. La grande place où la musique de la garnison exécutait des airs patriotiques, offrait une réunion brillante de jeunes femmes qui mariaient légèrement



Février  
1823.

leur douce voix aux hymnes de la liberté que chantait sur un ton élevé la foule bruyante des hommes dont elles étaient entourées<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Parmi les différentes pièces qui furent chantées, nous citerons l'hymne national de la république Argentine apporté dans le Chili par l'armée du général San Martin.

1 Oid, mortales, el grito sacado,  
Libertad, libertad, libertad;  
Oid el grito de rotas cadenas;  
Ved en trono á la noble igualdad.  
Se levanta en la faz de la tierra  
Una nueva gloriosa nacion,  
Coronada su sien de laureles,  
Y a sus plantas rendido un leon.

REFRAIN.

Sean eternos los laureles  
Que supimos conseguir.  
Coronados de gloria vivamos,  
O juremos con gloria morir.

De los nuevos campeones los rostros  
Marte mismo parece animar;  
La grandeza se anisa en sus pechos,  
A su marcha todo hacen temblar.  
Se commueven del Inca las tumbas,  
Y en sus huesos revive el ardor,  
Quando ve renovado en sus hijos  
De la patria el antiguo splendor.

Pero sierras y muros se sienten  
Retumbar con horrible fragor;  
Todo el pays se conturba por gritos  
De venganza, de guerra y furor:  
De los fieros tiranos la envidia  
Escupi6 su mortifera hiel,  
Su estendarte sangriento levanta  
Provocando á la lid mas cruel.

¿ No los veis sobre México y Quito  
Arrojarse con zaña tenaz,  
Y qual lloran bañados en sangre  
Potosi, Cochabamba y la Paz?  
¿ No los veis sobre el triste Caracas  
Luto, llantos, y muerte esparcir?  
¿ No los veis, devorando qual fieras  
Todo pueblo que logran rendir?

A vosotros se atreve Argentinos  
El orgullo del vil invasor;  
Vuestros campos ya pisa contando  
Tantas glorias hollar vencedor,  
Mas los bravos que unidos juraron  
Su feliz libertad sostener;  
A estos monstruos sedientes de sangre  
Fuertos pechos sabrán oponer.

El valiente Argentino á las armas  
Corre, vuela, con brio y valor;  
El clarin de la guerra qual trueno  
En los campos del Sul resonó;  
Buenos-Ayres se opone á la frente  
De los pueblos de la inclita union,  
Y con brazos robustos desgarrar  
Al ibérico altivo Leon.

San José, San Lorenzo, Zuipacha,  
Ambas-Piedras, Salen y Tucuman,  
La Colonia y las mismas murallas  
Del tirano en la Banda oriental  
Son letreros eternos que dicen:  
« Aqui el bravo Argentino triunfó,  
Aqui el fiero opresor de la patria  
Su cerviz orgulloza dobló. »

La victoria al guerrero Argentino  
Con sus alas brillantes cubrió,  
Y azorado á su vista el tirano  
Con infamia á la fuga se dió.  
Sus banderas, sus armas se rinden  
Por trofeos á la libertad,  
Y sobre arces de gloria alza el pueblo  
Trono digno á su gran majestad.

Desde un polo hasta el otro resuena  
De la fama el sonoro clarin;  
Y de America el nombre enseñando  
Les repite: « Mortales oid:  
Yá un trono dignissimo abrieron  
Las provincias unidas del Sud. »  
Y los libres del mundo responden,  
« Al gran pueblo Argentino salud. »

Ces chants harmonieux étaient souvent interrompus par les cris de *viva la patria*, *viva Freire*, qui retentissaient dans toutes les parties de la ville.

L'heure de la retraite vint mettre fin à ce spectacle curieux qui nous intéressait d'autant plus que jusqu'à ce moment nous n'avions vu une aussi nombreuse assemblée. La multitude s'écoula bientôt dans les rues en suivant la musique qui se retira en jouant, et le silence ne tarda pas à renaître. Mais alors toutes les personnes de distinction se rendirent à l'hôtel du gouvernement, où elles passèrent dans les plaisirs de la danse et du jeu une partie de la nuit. C'est là que pour la première fois nous eûmes l'occasion d'admirer toutes les graces des Chiliennes : c'est dans des contredanses et des walses charmantes qu'elles exécutaient avec un ensemble et une légèreté remarquables, que nous les vîmes, sous un costume simple à l'européenne, n'ayant pour tout ornement que quelques fleurs naturelles jetées au hasard dans leur belle chevelure, déployer à nos yeux l'élégance de leurs formes, l'éclat de leur beauté et les manières gracieuses qui leur ont valu dans tous les temps des hommages bien mérités.

Cependant le général Freire, tout en animant le bal par sa présence ne perdit pas un instant. Il s'empressa de diriger son infanterie sur Talcahuano, où il avait l'intention de s'embarquer pour arriver plus promptement à Santiago. Quinze cents hommes de troupes furent tout-à-coup réunis dans ce bourg, qui pendant deux jours nous offrit tout le mouvement d'une place de guerre. La plupart des dames de la Concepcion s'y rendirent pour saluer le départ de cette petite armée à laquelle était confié le nouveau héros chilien, qui portait avec lui la destinée future de la république. Dans un bal que le capitaine du port donna à cette occasion aux officiers qui en faisaient partie, nous trouvâmes encore dans la naïve amabilité

Février  
1823.

des Chiliennes, dans leur enjouement et la variété de leurs danses piquantes tout ce qu'il nous fallait pour passer une soirée des plus agréables. Les dames mêmes ne dédaignèrent point d'exécuter devant nous les danses nationales connues sous les noms de *quando*, de *pericon*, de *zapatera*, qui ne sont plus admises aujourd'hui que dans les petites réunions où règne l'intimité. Deux personnes s'avançaient au son d'une guitare, dont s'accompagnait en chantant<sup>1</sup>, assise sur une estrade, une femme âgée qui ne ressemblait pas mal à ces Bohémiennes si bien dépeintes dans les *Nouvelles* de Cervantes. Elles tournaient d'abord lentement face à face, avec autant de cérémonie qu'on en observait autrefois dans notre menuet; puis, suivant la mesure graduellement précipitée de la musique, elles redoublaient de vitesse, en battant des pieds avec une inconcevable rapidité. L'adresse des danseurs consiste dans les battements rapides de leurs pas en ayant les pieds le moins possible écartés l'un de l'autre, au fur et à mesure qu'ils s'approchent ou se fuient. On dirait que c'est la représentation d'une

<sup>1</sup> Les couplets avaient tous un tour plaisant et burlesque qui aurait pu faire suspecter la délicatesse du goût des personnes devant qui on les chantait. On peut en juger d'ailleurs par ceux que nous transcrivons ici.

Anda, ingrata, que algun dia,  
Con las mudanzas del tiempo,  
Lloraras como yo lloro,  
Sentiras como yo siento.

Quando, quando,  
Quando, mi vida,  
Quando sera ese dia  
De aquella feliz mañana  
Que nos lleven á los dos  
El chocolate á la cama.

Quando, quando,  
Quando yo me muere,  
No me lloren los parientes,  
Lloren me los alembiques,

Donde sacan aguardientes.  
A la plata me remito,  
Lo demas es hoberia  
Andar con la boca seca  
E la bariga vacia.

Dos enamorados tengo.  
Ambos me vienen á ver;  
El uno me ofrece plata,  
El otro querer me bien :  
A la plata me remito,  
Lo demas es hoberia  
Tener la bariga llena  
Y la bolsa vacia.

Février  
1823.

bouderie d'amoureux, qui après bien des façons finissent par se rapprocher et s'entendre. Ce bal nous offrit aussi plus d'une observation piquante. Les officiers chiliens étaient très-empressés auprès des dames qu'ils devaient quitter le lendemain, et nous entendîmes échanger ainsi des paroles d'amour et de tendres adieux. L'un des officiers de la *Coquille* qui par la nature de ses fonctions avait été souvent appelé dans plusieurs maisons, où quelques services rendus avec une bienveillance naturelle à son caractère, l'avaient fait admettre dans une certaine intimité, n'avait pu résister au tendre penchant qui l'entraînait vers une jeune personne aussi sage que belle, aussi naïve qu'attractive : en walsant avec elle, son ardente admiration pour ses charmes fut bientôt remarquée, et un sourire malin vint errer sur la figure des dames, dont les colloques devinrent très-animés. La walse finie, un jeune lieutenant d'infanterie se montra tout-à-coup aux genoux de la belle Chilienne, et au feu de ses regards, au mouvement rapide de ses lèvres, il fut facile de juger que le démon de la jalousie dévorait son cœur; ses reproches ne furent pas sans amertume, car le visage de la beauté se couvrit aussitôt du voile de la tristesse, et de ses yeux brillants s'échappèrent des larmes que virent couler avec peine ceux qui, comme nous, furent témoins de cette scène pleine d'intérêt.

L'embarquement des troupes s'opéra le 4 février au point du jour, et nos embarcations furent, dans cette circonstance, mises à la disposition du capitaine du port afin de l'accélérer. Le commandant de l'escadrille chilienne était descendu à terre pour presser le départ des canots : c'était le même officier que le colonel Beauchef avait forcé de se livrer au parti du général Freire. Le capitaine du port aspirait au commandement de la corvette *l'Independencia*. Sur le plus simple prétexte de service il se prit de querelle avec lui, et d'un coup de sabre, qu'il avait

Février  
1823.

eu soin de faire aiguïser la veille, il lui fit une large blessure à la tête et l'étendit par terre couvert de sang. Cet acte d'une brutalité révoltante à l'égard d'un compatriote peut montrer le caractère qui distingue certains officiers anglais au service du Chili. Des hommes qui mûs par l'intérêt abandonnent leur pays, n'ayant que leur épée pour courir après la fortune, sont trop souvent portés à voir le bon droit dans la force et à abjurer ainsi ces principes de l'honneur militaire qui les avaient fait estimer dans leur patrie et qu'ils ne devraient jamais oublier. Cette affaire nous prouva aussi combien la justice était mal rendue dans le gouvernement chilien. Cet officier qui avait commis en plein jour un véritable assassinat, puisque son adversaire n'avait pour se défendre qu'un petit poignard d'uniforme, qu'il n'avait pas même tiré du fourreau, garda seulement les arrêts jusqu'au départ de la flottille, et nous le vîmes durant le reste de notre relâche se promener librement dans Talcahuano, où il n'avait pas cessé un instant de conserver sa charge de capitaine du port.

Le général Freire arriva dans la matinée, et il voulut bien retarder quelques instants son départ pour visiter la *Coquille*, où il accepta le modeste déjeuner que nous nous empressâmes de lui offrir. Le colonel Beauchef et son épouse, dont les grâces égalaient le vif attachement qui la portait à suivre son mari à travers les périls inséparables des temps révolutionnaires, se rendirent aussi à notre invitation ainsi que les officiers supérieurs qui accompagnaient le général. Ils ne nous quittèrent que pour se rendre sur l'*Independencia*, au moment où cette corvette laissait tomber ses voiles. Une salve de sept coups de canon annonça l'instant où le général mit le pied à bord; toute la flottille appareilla aussitôt, et la foule sur le rivage se mit à pousser des cris d'espérance et d'allégresse. Alors tout paraissait animé dans cette vaste baie de la Concepcion, par le mou-

vement et le bruit qui régnait sur la plage et sur les eaux, à la suite d'un embarquement précipité de troupes, que les familles accompagnaient de leur dernier adieu. Et un instant après le départ de cette escadre, les embarcations, les pirogues disparurent avec rapidité de la scène, la plage de Talcahuano resta tout-à-coup solitaire, et le silence le plus profond vint remplacer ce tumulte, ce brouhaha de la matinée qui nous avait offert tant de distraction. En restant ainsi isolés nous n'en ressentîmes que plus profondément tout ce qu'il y a de funeste dans les multitudes armées qui comme une nuée de sauterelles encombrent d'abord le pays où elles passent et ne laissent après elles que l'horreur du désert.

Sur ces entrefaites, l'équipage de la *Coquille* était réuni autour d'une table dressée entre le grand mât et le mât de misaine, et célébrait par un repas extraordinaire le jour où la corvette avait coupé la ligne. Les offrandes de ceux qui avaient voulu éviter d'être plongés dans l'eau lustrale furent suffisantes pour subvenir aux frais du festin. Dans ce banquet où présidait la joie vive et bruyante, les premières fatigues furent oubliées, l'avenir de notre navigation se présenta aux yeux de tous sous un aspect plus riant, et un jeune matelot, le Tyrtée de cette assemblée, ayant improvisé sur le mode marin un chant plein de verve dans lequel il prédisait le retour dans la patrie, où aux regards de leurs maîtresses, ils se verraient l'objet des félicitations glorieuses de tous leurs amis, l'élan fut tellement général que leurs voix retentissantes allèrent réveiller les tristes échos du village de Talcahuano.

Nous profitâmes de l'inaction dans laquelle le départ du général Freire avait replongé les habitants de la Concepcion pour accélérer le ravitaillement de la corvette. La plus grande partie des maisons de Talcahuano concourait à la confection du biscuit dont nous avions besoin. Les environs de Penco nous of-

Février  
1823.

friront une mine abondante de charbon de terre. Pour obtenir ce combustible qui fournit aux besoins des habitants de la Concepcion et des navires qui abordent sur ce point du Chili, nous étions obligés d'enlever une première couche de six ou sept pieds d'épaisseur, dans laquelle il était mêlé à beaucoup de débris terreux. Nous arrivions ainsi au lignite pur, que nous trouvions d'autant meilleur que la profondeur à laquelle nous puisions était plus grande. La location des mules nécessaires au transport de cet approvisionnement, depuis la mine jusqu'au bord de la mer où il était reçu par notre chaloupe, est la seule dépense que nous ayons faite pour nous le procurer. Nous fîmes notre eau avec facilité. Plusieurs aiguades commodes se trouvent sur la côte occidentale de la baie. Elles descendent des ravines profondes des montagnes qui la dominent. L'eau est fort bonne et facile à recueillir, en ce qu'elle s'écoule de divers conduits de bois pratiqués par les habitants, qui réclament pour ce soin la somme modique d'une piastre : c'est un droit consacré par l'usage et à l'aide duquel on obtient toute autorisation pour puiser autant d'eau que la consommation du bâtiment l'exige.

Malgré l'état de pénurie dans lequel nous trouvâmes le pays, nous parvîmes à nous procurer assez de rafraîchissements pour les besoins journaliers de la corvette; et nous pûmes ainsi remplir à l'égard de l'équipage les intentions bienveillantes du ministre de la marine, qui nous avait autorisé à lui faire délivrer des vivres frais tous les jours pendant les relâches. Un bœuf coûtait alors vingt piastres. La Pérouse, trente-sept ans auparavant, en avait acheté moyennant le tiers de cette valeur.

L'époque de notre séjour à la Concepcion se trouvait être celle du carnaval, aussi la tristesse qui avait envahi la demeure des principaux habitants de Talcahuano après le départ des troupes ne tint pas long-temps. On continua de se réunir le

soir dans quelques maisons, et l'on recommença bientôt à danser au piano ainsi qu'on en avait l'habitude. Le manque de cavaliers se faisait sentir par l'absence des personnes attachées à l'armée, et la réunion des dames était toujours nombreuse. Ce fut pour les officiers de la corvette une occasion d'être plus empressés à seconder par leur présence la formation des quadrilles, dans lesquels les Chiliennes figuraient avec une grace et une gaieté ravissantes.

Vers la fin de notre relâche, nous crûmes ne pouvoir mieux exprimer notre reconnaissance aux habitants pour l'accueil flatteur que nous en avons reçu qu'en donnant, l'état-major et nous, deux bals successifs, et plusieurs personnes de la Concepcion voulurent bien se transporter jusqu'à Talcahuano pour y assister. Nous dûmes à la bonté de la Senora Pepa de trouver promptement un local vaste et commode, car elle eut l'extrême obligeance de nous prêter sa maison. Nous réunîmes le petit nombre de joueurs d'instruments que nous pûmes trouver dans le village, et à l'aide du piano et de la guitare, nos bals se passèrent sinon d'une manière brillante, du moins à la grande satisfaction de toutes les personnes qui y assistèrent.

Dans ces réunions, nous avons toujours remarqué dans les manières comme dans les procédés des femmes, un ton d'élégance et de politesse qui concordait infiniment peu avec celui du petit nombre de Chiliens présents, quoique ceux-ci occupassent des emplois importants dans l'administration du pays. Mais les derniers jours du carnaval elles nous apparurent sous un aspect défavorable; et cependant nous croyons que les orgies dégoûtantes du chaïa, dont nous avons été témoins le jour du mardi gras et que nous nous dispenserons de raconter, ne doivent pas les faire juger avec trop de sévérité, parce qu'elles se présentent comme une exception à leur manière d'être générale.



Février  
1823.

L'impression que ces divertissements par trop burlesques avaient laissée dans notre esprit nous porta à aller le lendemain, mercredi des Cendres, de bonne heure à l'église pour nous assurer si les Chiliennes seraient aussi empressées à remplir leurs devoirs religieux qu'elles avaient mis d'ardeur dans les plaisirs du carnaval, et si l'on pourrait découvrir à travers les traits de leur figure quelques traces des saturnales de la veille. Nous les vîmes se présenter à l'autel sous un costume tout blanc, emblème sans doute un peu trompeur de la pureté de leur conscience : un air de modestie et de candeur dominait dans tous leurs mouvements, et elles nous parurent douées d'une grande piété. Ces femmes, qui hier encore étaient si vives, si pétulantes, dont les manières étaient si dévergondées, aujourd'hui silencieuses, calmes, les yeux baissés, la figure animée d'une innocente timidité, adressaient leurs prières ferventes au Seigneur, et baissaient leur front humilié devant le ministre de Dieu, qui y imprimait le triste signe du néant de leur beauté. Cependant, lorsqu'elles se retirèrent, elles ne purent s'empêcher de sourire avec malice en remarquant avec quelle attention nous suivions des yeux leurs moindres démarches.

Du 20 janvier au 13 février, durée de notre relâche, pendant que les naturalistes et les officiers de l'expédition parcouraient la baie, la presqu'île de Talcahuano, l'île Quiriquine, les rives du Biobio, et qu'ils visitaient les alentours de la Concepcion et ceux de l'ancienne Penco, nous mettions à profit le beau temps dont nous étions favorisés pour réunir le plus grand nombre d'observations possible sur ce point important du Chili. Nous avons établi notre observatoire dans le fort Galvez, situé à un demi-mille au Nord du milieu du village de Talcahuano. Il fut confié à M. Jacquinet qui y régla les montres avec l'attention la plus scrupuleuse, et nous avons déterminé sa position géographique ainsi qu'il suit :

Douze séries de hauteur du soleil observées au cercle répétiteur astronomique donnent pour latitude. . . . . 36° 42' 0" S.

La longitude que nous faisons dépendre, à l'aide de quatre montres marines, de celle du Callao de Lima dont nous indiquerons la position en son lieu, est de. . . . . 75° 30' 41" O.

Trois cent vingt-quatre distances lunaires observées dans le même fort, le placeraient par. . . . . 75° 29' 41"

La montre n° 3072 de Bréguet, que nous avons employée avec la moyenne de ses marches diurnes observées aux îles Malouines et au fort Galvez, donne pour la différence en longitude de ces deux stations. . . . . 15° 0' 45"

Nous avons placé Saint-Louis aux îles Malouines par. . . . . 60° 34' 32"

Nous aurons donc pour le fort Galvez. . . . . 75° 35' 17" O.

Mais nous devons faire remarquer qu'il s'est écoulé trente-huit jours entre les dernières observations faites aux îles Malouines et les premières faites au fort Galvez, tandis que nous n'avons mis que quinze jours pour nous rendre de ce fort au Callao de Lima; qu'en conséquence il est préférable de faire dépendre la longitude du fort Galvez de celle que nous assignons au Callao.

Les observations magnétiques faites à terre nous ont donné les résultats suivants :

Inclinaison de l'aiguille aimantée. . . . . 44° 54' 54"

Déclinaison. . . . . 16° 16' 23" N E.

Durant notre séjour dans la baie de la Concepcion, les vents ont régné de la partie du Sud au Sud-Ouest. Ils fraîchissaient pendant le jour et demeuraient calmes la nuit. Le ciel n'a été obscurci que deux fois vingt-quatre heures avec des brises du Nord qui furent modérées, quoique le temps eût une apparence

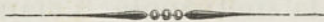
Février  
1823.

orageuse, et que les terres fussent couvertes d'une brume très-épaisse. Ces vents que l'on redoute au mouillage de Talcahuano comme à celui de Valparaiso, ne sont à craindre que de mai en octobre, époque de l'hiver et des pluies dans ces régions.

La température de l'eau, mesurée à la surface de la mer, s'est maintenue constante entre 12 et 14°, la nuit comme le jour; mais celle de l'air a toujours subi une variation considérable: le thermomètre indiquait 13° la nuit, et s'élevait dans le jour à 18 et 20°, et quelquefois jusqu'à 23 vers deux ou trois heures de l'après-midi. La nuit, la rosée était tellement abondante que dans l'intérieur de la corvette, elle portait l'aiguille de l'hygromètre de Saussure à 106° de 93 qu'elle indiquait dans le courant de la journée.



## CHAPITRE XI.

QUELQUES DÉTAILS RELATIFS A L'HISTOIRE POLITIQUE  
DU CHILI.

« Les grandes révolutions, dit le comte de Ségur<sup>1</sup>, que le vulgaire attribue au génie de certains hommes, sont le fruit des siècles, l'œuvre des circonstances, et les hommes qui passent pour en être les auteurs ne font autre chose qu'en sonner l'heure marquée par le temps. »

Février  
1823.

Sans doute l'homme du destin qui, semant la division dans la famille royale d'Espagne, porta un instant sa main puissante sur ce trône, et en arracha le voile antique qui brillait aux yeux des peuples comme une égide sacrée, imprima tout-à-coup les mouvements convulsifs de la vie sociale aux populations tranquilles de l'Amérique du Sud, et leur ouvrit ainsi la route de la liberté politique sur laquelle elles errent encore guidées par le despotisme militaire, laissant, à chacun de leurs pas dans la carrière de l'indépendance, des traces sanglantes de leurs funestes débats, de l'ambition insensée de leurs législateurs improvisés.

Mais c'est surtout dans le système colonial établi par l'Espagne, qui avait pour but de maintenir ses pays d'outre-mer dans un état permanent d'enfance sociale; c'est dans le code des

<sup>1</sup> *Histoire universelle*, tome IX, page 271.

*Voyage de la Coquille*. — PART. HIST.

Février  
1823.

Indes, inspiré par le génie féodal et l'esprit ecclésiastique; c'est dans les décrets, les cédules des Ferdinand, des Philippe et des Charles; c'est dans les actes d'une administration décrépète soufferte par habitude, mais d'autant moins forte et respectée qu'elle était exercée par la corruption avec toute la jactance européenne, et ce superbe mépris pour tout sang qui n'était pas pur castillan, qu'il faut aller puiser les causes qui ont enfanté la révolution de l'Amérique du Sud.

Tous ceux qui, de la métropole, s'élançaient dans ces contrées fertiles, n'ayant d'autre mobile que la passion de fonder une grande fortune, étaient loin d'y faire germer les vertus qui conservent les états. Animés de l'intolérance des premiers conquérants, dont le poète Ercilla nous a peint la conduite sous des couleurs affreuses<sup>1</sup>, ils profitèrent de l'influence des noms de ces guerriers redoutés pour assouvir leur avarice, et, Espagnols dégénérés, ils ne surent imiter d'eux que les vices qui les avaient déshonorés, et dont l'impunité constante a produit enfin l'indifférence des peuples, qui leur ont laissé arracher un pouvoir dont ils n'avaient fait usage que pour fouler aux pieds les intérêts généraux et travailler à leurs fortunes privées. Haïs des indigènes qu'ils tenaient dans l'abjection, leur orgueil ne respecta pas même les droits légitimes des fils des conquérants identifiés avec le sol où ils avaient pris naissance, formant à eux seuls une aristocratie puissante, peu nombreuse il est vrai, mais redoutable par sa position qui la mettait en communication continuelle avec les naturels, d'autant plus faciles à ratta-

<sup>1</sup> La ocacion que aqui los ha trahido  
Por mares y por tierras tan extrañas,  
Es el oro goloso que se encierra .  
En las fértiles venas de esta tierra.  
Y es un color, es apariencia vana  
Querer mostrar que el principal intento

Fué el extender la religion christiana,  
Siendo el puro interés su fundamento,  
Su pretension de la codicia mana,  
Que todo lo demás es fingimiento;  
Pues los vemos que son mas que otras gentes  
Adúlteros, ladrones, insolentes.

*Araucana*, part. 2, chant 23.

cher à sa cause qu'ils étaient habitués à la respecter et à lui obéir comme de vrais vassaux.

Février  
1823.

Cependant, malgré le système restrictif de la métropole, qui interdisait à tous les étrangers l'approche de ses possessions, et défendait même aux bâtiments des nations amies, sous peine de confiscation, d'en aborder les côtes, dans quelque circonstance de mer et sous quelque prétexte que ce fût; malgré l'œil vigilant de l'inquisition, constante à poursuivre et à vouer à la proscription les idées nouvelles et tout ce qui pouvait alarmer son pouvoir fortement ombrageux, les clartés d'une civilisation plus bienfaisante ne laissèrent pas que de percer à travers les obstacles accumulés pour les arrêter, et les connaissances d'une meilleure administration, quoique lentes dans leurs progrès, finirent par germer dans les têtes de l'aristocratie américaine : envieuse de sortir de l'état d'interdiction dans lequel on la retenait, long-temps elle aspira à des améliorations qui furent vainement réclamées. Mais l'invasion de la métropole et les terribles événements qui la suivirent éveillèrent subitement les esprits qui rêvaient un meilleur ordre de choses, et la résurrection des Cortez espagnoles devint pour eux le signal de leur émancipation.

Le Chili, dans l'origine, avait été divisé en immenses possessions, véritables fiefs, qui furent concédés à un certain nombre de colons favorisés et au clergé. Les laboureurs n'étaient en quelque sorte que les vassaux de ces grands feudataires, qui exerçaient sur tout leur district une parfaite tyrannie. Ces fiers *hacendados* avaient peu de communication entr'eux; et, occupés uniquement de leurs intérêts, ils vivaient éloignés des affaires du gouvernement, qui étant tout-à-fait militaire et despotique, n'avait que peu besoin de leur influence. Le peuple chilien, habitué à vivre dans l'ignorance, à borner son ambition à la possession d'une cabane et aux simples nécessités de la vie, joi-

Février  
1823.

gnait à cela un caractère très-doux qui le rendait docile à recevoir la direction qu'il plaisait au gouvernement de lui donner.

Lorsque la cour d'Espagne, pour subvenir à ses besoins toujours renaissants, eut mis à prix les postes élevés des Indes, l'esprit d'égoïsme s'empara de tous les fonctionnaires, et les intérêts du Chili furent sacrifiés à l'avarice des capitaines-généraux, des intendants de juridiction, des gouverneurs et des officiers subalternes. Les malversations loin d'être punies furent tolérées, et attirèrent même des récompenses à leurs auteurs. Le commerce ne fut plus qu'un monopole autorisé par les lois coloniales, et ce fut au nom de l'autorité royale que quelques Espagnols privilégiés firent ainsi un trafic scandaleux, dont le résultat définitif fut la ruine des intérêts du pays, et par suite celle des finances de la métropole. L'avarice de tous les employés livra, pour ainsi dire, le Chili au pillage; et, quoique le système d'administration établi présentât un contrôle très-sévère, ces excès restèrent toujours impunis par l'accord qui existait entre les officiers chargés de se surveiller les uns les autres. D'ailleurs l'obéissance passive sanctionnée par les pouvoirs religieux et civil, en changeant tout inférieur en esclave dévoué, donnait à ce système de corruption une force devant laquelle vint se briser même la volonté royale, lorsque, plus éclairée sur ses véritables intérêts, elle voulut rétablir l'ordre.

Des lois, des ordonnances multipliées avaient réglé la forme du gouvernement établi au Chili; mais ceux qui étaient chargés de veiller à leur exécution étaient toujours prêts à les interpréter suivant leurs caprices ou leurs intérêts. Le riche comme le pauvre ne pouvait obtenir justice s'il n'était assuré d'une protection puissante auprès des juges, ou s'il n'avait pas assez d'or pour acheter leur décision. Tous les ressorts de la chicane, tous les retards, les vexations d'une procédure désespérante étaient mis en usage pour obtenir un jugement, dont le résultat était tou-

jours en faveur de la partie la plus influente par ses relations de famille ou par la corruption indirecte du juge.

Le riche reportait dans les campagnes l'oppression dont il gémissait dans les villes. Là les pauvres étaient sous son entière dépendance ; car, par son or, il avait le pouvoir de les récompenser ou de les faire punir. Les *jueces de Partido*, dont les attributions peuvent être comparées à celles de nos juges de paix, lui étaient entièrement dévoués : ignorants et grossiers comme les paysans qu'ils étaient appelés à juger, et ne recevant du trésor royal aucun émolument pour la charge qu'ils remplissaient, ils étaient toujours disposés à sacrifier leurs devoirs à leur intérêt. Aussi faisaient-ils un trafic continuel de leur autorité, et c'était avec d'autant moins de scrupule qu'ils étaient sûrs de l'impunité. Le gouverneur de province confirmait toujours les actes du juge, quelque injustes et arbitraires qu'ils fussent, toutes les fois que ces actes étaient exercés contre les paysans, et pourvu qu'ils ne fussent pas préjudiciables à l'*hacendado*, dont il se faisait une loi de protéger les intérêts. Le paysan qui osait en appeler au supérieur provincial d'un acte quelconque du *juece de Partido* n'y revenait pas une seconde fois ; car sa plainte était accueillie de manière à ce qu'elle eût un résultat funeste pour lui.

Le clergé lui-même, enivré de richesses et de pouvoirs, avait suivi le torrent de ces désordres. Sa moralité était tombée dans un état de dégradation inouïe, puisque loin de cacher ses vices, il les étalait en plein jour. Pour éviter tout détail, il nous suffira de renvoyer le lecteur à l'observation de notre impartial Lapérouse à ce sujet, lors de son passage à la Concepcion.

Ce fut d'abord à l'abri du nom du roi d'Espagne et à la suite des événements de Bayonne et de l'Escurial que le Chili fit les premiers pas vers son indépendance. On vit alors combien était forte la haine des créoles contre les Espagnols ; car les premiers



Février  
1823.

ne négligèrent rien dans ces circonstances pour se pousser au pouvoir et en éloigner leurs adversaires, qui tâchèrent vainement de s'y maintenir. Dès ce moment leurs actes devinrent si hostiles à l'autorité royale qu'il fut impossible au vice-roi de Lima de rester plus long-temps aveugle sur leurs projets d'indépendance, et malheureusement pour l'Espagne il s'occupa trop tard de les combattre.

Cependant, à peine le Chili fut-il entré dans la carrière de la liberté que les ambitions surgirent pour le diviser. Deux partis se formèrent : ceux des *Carrera* et de *la Reyna* se disputèrent avec acharnement l'administration des affaires. Les *Carrera* l'emportèrent d'abord, mais ils se conduisirent avec si peu de modération que la faction *Penquista* souleva les esprits contre eux. C'était au moment où les royalistes s'étaient mis en marche contre les troupes indépendantes. En cet instant critique les divisions cessèrent, et les chefs insurgés sentirent la nécessité de se réunir pour combattre l'ennemi commun. O'Higgins, que le parti de *la Reyna* avait opposé à *Carrera*, et que celui-ci venait de vaincre dans les plaines de Maypó, prit le commandement des troupes et alla à la rencontre des Espagnols; mais faiblement secondé par *Carrera*, il fut battu par l'armée royaliste, qui devint aussitôt maîtresse du Chili.

Le général Osorio, qui commandait cette armée, avait reçu du vice-roi Pezuela des instructions pour ne laisser dans le Chili aucune personne influente capable de favoriser le parti des indépendants. Sans doute, s'il eût eu le temps de remplir complètement cet objet, il serait facilement parvenu à extirper les germes révolutionnaires, et à rallier à la cause royale le peuple chilien, qui, aimant la guerre par caractère, mais insoucieux des intérêts qu'il sert, est toujours prêt à suivre la bannière du plus fort, ou du premier chef capable de le conduire à la conquête de la gloire et du butin. Avec la connais-

sance qu'il avait des ressources du sol chilien, qui produit avec abondance des grains de toute espèce, et les principaux articles propres à la fabrication des objets indispensables à l'entretien du matériel d'une armée ou d'une escadre, il aurait trouvé dans ce pays les éléments nécessaires pour nourrir avec avantage la guerre, même contre les autres parties de l'Amérique du Sud qui avaient secoué le joug de la métropole.

L'essai que les Chiliens venaient de faire de la liberté avait été assez mêlé de malheurs pour qu'ils fussent portés à aimer la tranquillité. Après la défaite de Rancagua, ils virent avec autant de satisfaction le rétablissement de l'autorité royale qu'ils avaient applaudi aux premiers actes de la révolution. Désabusés des théories libérales des patriotes, qui avaient commis de grands abus, ils regardèrent la victoire du général Osorio comme un bienfait, puisqu'elle les délivrait de leur tyrannie.

Si l'administration de ce général, qui dura deux ans, avait pu être modérée; si, loin de poursuivre avec une barbarie sans exemple tous ceux qui s'étaient montrés les ennemis du gouvernement espagnol, par la seule raison qu'ils n'y jouissaient d'aucune influence, il s'était attaché à les ramener par la clémence et même par de légères faveurs; s'il avait cherché à calmer les esprits, et à profiter de l'échec que venait de recevoir leur enthousiasme patriotique, au lieu de les irriter par des mesures de rigueur, il est probable qu'il aurait conservé au roi d'Espagne cette possession importante, et, par suite, la vice-royauté du Pérou. Mais il ne sut agir que comme les conquérants espagnols; c'est-à-dire qu'il ne montra d'autre intention que celle d'exterminer tous ceux qui avaient tenté de secouer le joug de la métropole.

Les principaux actes de barbarie que l'on a reprochés, dans ces temps de malheur, au gouvernement espagnol, sont l'incendie de l'hôpital des blessés de l'armée indépendante, les

Février  
1823.

fusillades des insurgents réfugiés dans les temples de Rancagua, la profanation des églises par les soldats, la mort de neuf créoles assassinés dans les prisons sous prétexte d'une feinte conspiration, la dévastation du pays depuis Talcahuano jusqu'à Santiago, enfin la déportation à l'île de Juan-Fernandez des meilleurs citoyens qui, pour se soustraire à la vengeance du vainqueur, n'avaient trouvé d'autre refuge que les réduits des forêts.

Les proscriptions, les épurations qui eurent lieu sous l'administration d'Osorio et de ses successeurs atteignirent toutes les familles chiliennes. Les débris de l'armée patriote errèrent dans les bois, et y formèrent des bandes qui inquiétèrent les habitants paisibles au nom de la liberté. Ces bandes se grossirent de tous les mécontents, et allèrent se rallier à l'armée que le général San Martin réunissait à Mendoza.

Si les chefs espagnols avaient été doués encore d'une parcelle de l'ardente activité et de la bravoure chevaleresque des anciens conquérants, cette armée n'aurait jamais traversé les Andes, ou y aurait trouvé son tombeau. Par une négligence impardonnable, ils ne songèrent même pas à faire garder les passes de Planchon, de Putaendo, de Cuevas et celle de Tavon, par lesquelles l'armée de San Martin devait nécessairement passer pour envahir le Chili. Le général Marco, trop confiant dans ses forces, ne prit même pas la peine de garder la passe de Cuesta, et attendit l'armée patriote dans les plaines de Chacabuco, où il prit honteusement la fuite à la première charge de la cavalerie ennemie. Cette victoire conduisit San Martin jusqu'à Santiago, où il entra le 15 février 1817. Le général O'Higgins fut alors nommé Directeur suprême; et, dès ce moment, l'indépendance complète du Chili fut déclarée, et une constitution provisoire fut solennellement promise pour le mois d'avril prochain.

A la nouvelle de la défaite de Chacabuco, le vice-roi du

Pérou s'empessa d'envoyer des renforts à la Concepcion, et confia de nouveau le commandement de l'armée royaliste au général Osorio. Celui-ci reprit aussitôt l'offensive, et, le 19 mars 1818, surprit les troupes patriotes sous le commandement d'O'Higgins, dans leur camp à Canchayarada, et les défit entièrement en leur faisant éprouver une perte considérable.

Le général Osorio s'avancait victorieux vers Santiago, où San Martin ralliait, sans espoir de succès, ses réserves et les fuyards échappés à la défaite de Canchayarada. Mais alors que le Chili paraissait ne devoir plus échapper au joug de l'autorité espagnole, soutenue par une armée aguerrie composée des meilleures troupes de la péninsule, qui venait de disperser la plus forte armée que les insurgés eussent jamais mise sur pied, la Providence voulut que les troupes patriotes battues et découragées, ralliées par les soins de San Martin, taillassent en pièces, le 5 avril 1818, dans la plaine de Maypú, non loin de Santiago, les Espagnols vainqueurs. La victoire fut tellement complète que de 5,000 hommes, dont se composait l'armée du général Osorio, il n'échappa, d'après la gazette ministérielle du Chili, que 50 soldats. Les autres furent tous tués, blessés ou prisonniers. Les deux armées formaient un total d'un peu plus de 10,000 combattants; et, après l'action, on compta sur le champ de bataille plus de 3,000 cadavres. La journée de Maypú a dans les fastes militaires chiliens son jour anniversaire; et, pour donner une idée de la gloire dont se couvrit l'armée patriote dans cette affaire décisive, leurs officiers la comparent, proportion gardée du nombre des combattants, à la fameuse bataille d'Austerlitz si célèbre dans les annales de nos guerriers.

Dès ce moment le Chili fut perdu pour l'Espagne et avec lui ses autres possessions du continent. Le général Osorio vint s'embarquer à Talcahuano et se sauva au Pérou. O'Higgins

Février  
1823.

conserva la dignité de directeur suprême, sous le bon plaisir de San Martin, qui, satisfait du titre de héros de Maypú que lui décerna le peuple, refusa ce poste important pour aller conquérir le Pérou.

Les instructions des vice-rois Abascal et Pezuela, données aux généraux Pareza, Sanchez, Gainza, Osorio et Marco, qu'ils envoyèrent successivement dans le Chili, avaient toutes pour objet l'anéantissement des fortunes des riches créoles et la proscription et la ruine des citoyens dont le crédit ou les opinions pouvaient porter ombrage à l'autorité. Ils nous ont envoyé, disait M. Cayetano, chanoine de la Concepcion, grand-aumônier de l'escadre chilienne : *Geses ladrones como Verres, y tropas saqueadoras como Alanos* (des chefs voleurs comme des Verrès et des troupes déprédatrices comme les Alains).

Lorsqu'après la bataille de Maypú, les Espagnols furent obligés d'abandonner le Chili, ils laissèrent dans la province de la Concepcion un petit nombre de soldats déterminés sous les ordres de Benavidez, autour duquel vinrent se grouper tous les pillards et les mécontents. Cet homme, joignant la ruse à l'audace, s'était fait soldat au commencement de la révolution, de géôlier qu'il était d'abord, et avait servi quelque temps sous les drapeaux de l'indépendance. Il était passé ensuite dans les rangs espagnols, et il avait été élevé jusqu'au grade de colonel par le vice-roi Pezuela, qui le considérait comme un honorable défenseur de la cause royale, tandis que les patriotes le regardent comme un infame bandit dont ils racontent des actions qui font frémir d'horreur. Devenu, par l'absence des chefs royalistes, général de la petite armée qu'il avait formée lui-même, Benavidez ne se jugeant pas assez fort pour prendre l'offensive, se retira de l'autre côté du Bio-Bio. Là il sut capter la bienveillance des tribus araucaniennes; et, à la faveur de leurs secours, il envahit deux fois la province de la Concepcion qu'il mit à feu et à sang.

Le général O'Higgins, parvenu au rang de directeur suprême, trouva le Chili dépourvu de toute ressource pécuniaire. D'abord les dons volontaires des patriotes, les confiscations des propriétés espagnoles, fournirent aux dépenses les plus pressantes.

Février  
1823.

Une marine destinée à repousser des côtes celle des ennemis fut créée, et, grace au génie de lord Cochrane, quoique faible, elle fut assez puissante pour la poursuivre et la combattre avec avantage. Il est à remarquer que les commandants espagnols se défendirent avec mollesse ou qu'ils se rendirent sans coup férir. La réputation militaire de lord Cochrane leur en imposa. Si leur défense eût été digne de leur ancienne gloire, ils auraient vaincu ; car ils avaient la supériorité du nombre des bâtiments et des canons.

Malgré la pénurie du trésor, trente mille hommes furent équipés, et dix mille soldats choisis furent confiés à San Martin pour opérer la délivrance du Pérou.

Le territoire fut divisé en intendances, et un canal fut creusé pour joindre la rivière de Maypú à celle de Mapocho.

Les anciennes institutions furent relevées sous des noms différents ; et le gouvernement parut vouloir entrer dans la voie des améliorations : des écoles furent établies à Santiago, et un Institut national fut créé.

Il fallait aussi délivrer la province de la Concepcion des bandes ennemies qui la désolaient, et ce fut au général Freire que fut confiée cette mission importante. Le directeur suprême O'Higgins le nomma gouverneur militaire de cette province, mais il ne mit à sa disposition qu'un corps de troupes trop faible pour qu'il fût à même d'obtenir un prompt succès. Il avait à combattre le terrible Benavidez. Ce chef de bandes était d'autant plus redoutable qu'il avait une connaissance parfaite des localités et des ressources du terrain sur lequel il guerroyait, et

Février  
1823.

qu'il traînait après lui les plus intrépides des tribus araucaniennes qu'il avait su intéresser à la cause espagnole.

Républicain ardent, distingué par sa bravoure signalée dans les combats livrés pour l'indépendance de sa patrie, et principalement à la célèbre bataille de Maypú, où il servait en qualité de colonel, le général Freire se montra, dans cette expédition, digne de la réputation que lui avaient acquise jusqu'alors son patriotisme et son caractère élevé. Avec de faibles moyens, il parvint à exterminer les derniers ennemis du Chili. Il sut purger le territoire de la province qu'il gouvernait des bandes déprédatrices qui la dévoraient; et, malgré les difficultés des circonstances, qui l'obligèrent bien souvent à entretenir son armée aux dépens des propriétaires et des laboureurs, il s'attira par une administration protectrice l'amour de tous les habitants. Après avoir rejeté au-delà du Bio-Bio les guerriers araucaniens, il les poursuivit jusque sur leur territoire, et les força, par une vigilance continuelle, à respecter les frontières de la province sur lesquelles ils avaient coutume de faire des incursions. Au milieu des succès qu'il obtenait par la valeur et la discipline de ses soldats, par la confiance et le dévouement des Penquistos, sa petite armée restait sans paie, sans effets. Vainement il s'adressa au directeur suprême pour faire cesser un tel état de choses, ses réclamations ne furent pas écoutées. O'Higgins semblait désirer de voir la guerre traîner en longueur; et, soit qu'il eût conçu le projet de se déclarer roi absolu du Chili, comme on l'a supposé, soit qu'il eût été subjugué par ses ministres, que tout le monde accusait de péculat, et dont tous les actes n'avaient d'autre but que le fondement de leur fortune particulière, il négligea de faire droit aux plaintes du général Freire et de tous les habitants de la province de la Concepcion.

C'est alors que les Penquistos exaspérés pensèrent sérieuse-

ment à secouer le joug du directeur suprême. Le général Freire, soit par amour pour son pays natal, soit par ambition, consentit à les servir dans une cause qui devait nécessairement entraîner la guerre civile ou la chute d'O'Higgins, son protecteur, son frère d'armes. Le peuple fut appelé à élire ses députés pour la formation de l'assemblée qui devait régler ces grands intérêts. Les habitants de la province de Coquimbo, à l'instigation des Penquistos, suivirent cet exemple. On pourra voir dans les pièces authentiques suivantes les motifs détaillés de cette révolution, et se former en même temps une idée de l'esprit et de la capacité des législateurs chiliens : les originaux furent communiqués à M. Gabert, à qui on en do it la traduction

Février  
1823.

*Les habitants de la province de la Concepcion à ceux des  
autres provinces de la République :*

« En manifestant notre présente situation, notre but n'est pas d'exciter la pitié des hommes sensibles pour les maux innombrables que nous avons soufferts, ni l'indignation des citoyens les plus indifférents envers les principes dont ils sont émanés. Notre objet est d'y porter remède, s'il est possible, ou de nous livrer avec joie à la mort, qui est mille fois préférable à une existence si dégradée et si intimement liée à toute espèce de maux et d'infortunes.

« Depuis le commencement de la révolution de l'Amérique, la province de la Concepcion a été le théâtre de la guerre la plus cruelle et la plus dévastatrice qu'ait vue le monde. Un oubli constant de ses droits, de ses intérêts, et une indifférence pour son malheureux sort, tels sont les soulagements qu'elle a toujours obtenus de la république. C'est ici que l'homme abhorre avec justice son existence, et c'est ici le pays



Février  
1823.

où devrait dominer le suicide, si la religion n'exerçait son empire divin sur les cœurs.

« Il y a onze ans qu'elle a proclamé sa liberté, et, lorsqu'elle croyait commencer à jouir de ses heureux résultats, elle vit avec douleur arracher de son sein une partie de ses plus dignes enfants, qui furent sacrifiés à des ressentiments privés et à l'ambition, par l'ordre du premier homme qui s'empara dans la capitale de tous les pouvoirs. On favorisa alors un parti d'Espagnols ennemis de l'état; on les nomma au gouvernement de la province, et il en résulta la prompte invasion d'une armée qui s'en empara sans tirer un coup de fusil. Notre destinée, nos fortunes et les nombreuses ressources qu'offrait notre pays, tombèrent en un seul jour entre les mains d'un ennemi méprisable et par le nombre et par la qualité.

« La fortune accorda à une division de l'armée patriote commandée par deux fils de la Concepcion, la première victoire de cette guerre, à Yerbas-Buenas. L'ennemi recule jusqu'à Chillan, où il se fortifie. Carrera l'attaque et ne veut pas le vaincre; mais, quoique ses intentions fussent de prolonger la guerre pour se rendre nécessaire au Chili et le dominer, il ne put éviter de voir son armée vaincue par la rigueur de la saison durant laquelle il fit la campagne. Les nouveaux renforts que put recevoir l'ennemi, et la division qui existait dans l'armée patriote par la jalousie ou les vues privées de leurs généraux, perdirent la république un peu plus d'un an après le commencement d'une lutte, qui aurait été couronnée par la victoire, s'il y eût eu un homme vertueux capable de la conduire. Les enfants de la république furent livrés à la potence ou aux tourments; car on doit regarder comme tels les prisons où on les enferma, et cette conduite dura sans interruption pendant les trois ans que l'ennemi resta maître du Chili.

« Une expédition, préparée à Buenos-Ayres pour la déli-

vance du Chili, vainquit les Espagnols dans la province de Santiago ; et elle aurait pu sauver, sans peine aucune, cette province, si, par malheur, ceux qu'on nous a signalés comme les grands hommes de la révolution, et qui, pour compléter nos maux, ont eu le commandement des armées, n'eussent conçu l'horrible plan de conserver toujours la guerre sur notre territoire, pour trouver toujours des motifs de disposer de la force qui devait les maintenir dans leurs emplois et leur assurer la domination absolue à laquelle ils aspiraient. Voilà pourquoi cette province n'a pas été immédiatement occupée après l'affaire de Maypú, et pourquoi l'on a laissé écouler une année sans le faire, année pendant laquelle l'ennemi fut à même de réunir quelques faibles forces, que ne voulut point ensuite détruire le général Balcarce. Voilà pourquoi l'on n'a pas accordé les secours nécessaires à la petite division qu'on laissa sous les ordres du général Freire, l'empêchant ainsi d'en finir avec celle que lui opposait le scélérat Benavidez, et le mettant dans l'obligation d'exiger pour sa subsistance des secours de notre pays, qui périssait de misère, et dont, par ce moyen, il empirait les malheurs jusqu'au dernier terme du désespoir. Voilà pourquoi aussi l'on n'a point voulu distraire de la capitale une force respectable qui y a toujours existé, et qui aurait été plus que suffisante pour terminer la guerre. Voilà pourquoi encore l'on a laissé grossir les ennemis chez les Indiens barbares, regardant d'un œil d'indifférence nos sacrifices et notre sang prodigué par torrents, surtout durant les quatre dernières années de cette guerre atroce, laissant même sans récompense les meilleurs services rendus à la patrie. Voilà pourquoi enfin on a laissé impunis dans la capitale les plus grands crimes contre cette même patrie, et pourquoi il s'est déclaré ouvertement un parti d'opposition à nos droits et à nos intérêts respectifs.

« D'autre part, la nullité qui a caractérisé tous les actes du

Février  
1823.

gouvernement suprême dans cette dernière époque, achève de nous éclairer sur ses vues et nous ôte même l'espérance d'améliorer notre situation. Elle nous a démontré qu'on a le dessein de comprimer les idées libérales qui forment l'essence de la société dans le Chili, et que le gouvernement cherche à s'approprier des attributions qui ne peuvent jamais lui appartenir, et que l'on a vu seulement mettre en pratique dans les pays qui gémissent sous le despotisme. On a imposé des restrictions à la liberté de la presse ; on a poursuivi jusqu'à la mort beaucoup de dignes patriotes, pour avoir seulement insinué leur désir de réformer quelques abus, et on les a sacrifiés sans les entendre. On a insulté la dignité du peuple, en le supposant représenté par la Convention préparatoire, dont l'élection a été faite par les gouverneurs des districts, qui ont nommé les personnes désignées par le magistrat suprême, et dont le choix est tombé sur des hommes sans lumières, sans vertu, sans patriotisme, ou criminels, ou partisans de ce chef. Ce corps monstrueux n'a paru dans le Chili que pour le dégrader. Son premier acte fut de proroger pour un temps indéterminé l'autorité du suprême directeur avec des facultés indéterminées, quoiqu'il l'eût obtenue déjà de cette manière six années consécutives. On s'est conduit dans cette affaire sans la moindre discrétion ; on n'a point pesé les inconvénients qui doivent résulter de la permanence d'un magistrat suprême dans un pays où l'on n'a connu d'autre loi que sa volonté ; on a attaqué directement la liberté de la nation, et on a ouvert une nouvelle route à l'arbitraire et au despotisme. En définitive, la Convention préparatoire a accredité d'une manière publique, et quelques-uns de ses membres ont avoué même, que l'objet de sa réunion n'avait pas d'autre but. Mais il manquait encore à nos maux de voir le scandaleux attribut de loi fondamentale que l'on a donné à un règlement intitulé loi d'état. Cette œuvre à la formation de laquelle n'a

concouru aucun membre de la Convention, et qui avait pour objet d'établir le despotisme ou de lui préparer le plus commode accueil, cette œuvre, qui devait éprouver le mécontentement général, qui devait répandre dans tout le Chili le germe de la discorde, en déclarant privés de leurs droits et de leurs prérogatives les deux tiers de la république, a été sanctionnée par la Convention, et le Chili a vu achever dans sa capitale même la comédie la plus complète que l'on ait jamais représentée en ce monde.

« Quand nous nous rappelons les deux dernières années de notre existence, c'est alors que nous connaissons à fond notre déplorable état, et que nous ne trouvons déjà plus de moyen de prolonger notre patience et nos souffrances. Deux mille personnes environ sont mortes de faim durant ces deux années. L'humanité est profondément affligée à la vue de la scène la plus triste qu'on puisse lui offrir : ce ne sont plus des hommes, mais bien des squelettes, ceux qui occupent nos rues et nos portes et que nous voyons expirer, minés par la misère et la faim, maux auxquels nous n'avons pas le pouvoir de remédier. Ah! la nature frémit, l'homme gémit et se désespère dans un état si violent et si horrible. Nos gémissements élevés vers le directeur suprême ont été inutiles. La Convention préparatoire à qui nous nous sommes adressés diverses fois ne nous a point écoutés; on a méprisé nos larmes : elle s'est occupée de sanctionner une loi plutôt que de conserver la vie à l'une des villes pour qui elle était faite.

« Voilà, peuples de la république, notre véritable situation, voilà les justes motifs de nos plaintes : ce sont eux seuls qui nous ont portés à nous réunir dans la capitale de notre province, au moyen de nos députés, pour exiger ce qui convient à nos besoins et ce qui nous appartient de droit. Ce n'est point ici une réunion tumultueuse ni contraire aux lois. Nous ne voulons point exciter une guerre civile qui plongerait la république

Février  
1823.

dans des maux plus horribles. Nous ne prétendons point à des exemptions ni à des privilèges ; nous ne voulons pas aussi être plus que nous ne devons être comme partie intégrante du Chili. Nos vœux sont pour la liberté et pour cette égalité compatible avec l'ordre et les lois de la nature, que proclamèrent toutes les villes du Chili en secouant le joug de l'Espagne. Nous aspirons à la félicité générale de la patrie et à la terminaison d'une guerre qui nous consume ; et, comme l'expérience nous a démontré qu'il est impossible d'obtenir ce double but sous l'administration actuelle, qui a dégénéré en despotisme, nous demandons, comme étant le meilleur remède pour éviter les maux présents et futurs, la réunion ou convocation d'une représentation nationale, ou congrès général de la nation, au moyen de députés élus par la libre volonté des habitants, afin de déterminer l'espèce de gouvernement qu'il conviendrait d'avoir, mais de forme républicaine. Nous ne voulons payer le tribut de nos respects et de notre obéissance qu'aux lois émanées de la souveraineté nationale, et nous protestons, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que cette opinion, qui nous a coûté onze ans de sacrifices, sera soutenue de notre sang. Il est temps qu'ils finissent les abus de l'administration actuelle, et que nous nous constituions d'une manière digne, légitime et permanente.

« Nous sommes fortement persuadés que tel est le vœu général de tous les habitants du Chili ; et, en employant les justes moyens que nous avons adoptés pour sa réalisation, nous comptons sur leur union intime, et surtout sur l'ardeur et les efforts qu'exige la défense de la plus juste des causes.

« Concepcion, décembre 1822. »

*Le général Freire à l'assemblée des villes libres.*

« Mon autorité, comme émanant d'un pouvoir constitué radi-

calement entaché de vices de nullité, a été jusqu'à ce jour problématique; et la guerre dangereuse qu'a soutenue cette province, ainsi que le désir de ne point la voir tomber dans un abyme de maux, ont pu seuls me faire dissimuler ces principes toujours aux prises dans mon for intérieur avec la libéralité de mes sentiments. Mais aujourd'hui que je vois dans la légitimité de leurs dignes représentants tout ce que demandent naturellement les villes pour adopter la forme de gouvernement qui convient le plus à leurs intérêts réciproques, quand une usurpation scandaleuse de leurs droits imprescriptibles menace la liberté achetée par onze ans de sacrifices, je serais répréhensible aux yeux des hommes sensés, si je pensais conserver un instant de plus un commandement qui appartient entièrement à VV. SS., dépositaires de la confiance publique. Ainsi donc, dès aujourd'hui, donnant ma démission, je dépose entre les mains de VV. SS. l'administration civile et militaire, dont l'énorme poids peut seul graviter dans un corps où résident notoirement le conseil et la prudence.

« Je viens soumettre au jugement impartial de VV. SS. mes opérations antérieures. Il n'a rien à craindre celui qui a toujours eu pour guide la liberté civile de la république. Placé aujourd'hui dans la position d'un simple citoyen, si l'assemblée souveraine daigne me donner ses ordres, elle reconnaîtra mon entière obéissance, et j'aurai moi-même le plaisir de la convaincre que je ne serais arrêté par aucun sacrifice, si le cri de la justice venait à être étouffé par l'ambition. Simple soldat de la digne armée que j'ai su conduire à la victoire, je montrerais que le maniement du fusil m'est encore plus facile que celui de l'épée.

« Que Dieu garde VV. SS. bien des années.

« Concepcion, 9 décembre 1822. »

RAMON FREIRE.

Février  
1823.

*Le président et les membres de l'assemblée des villes libres  
au général Freire.*

« Tant que la province ne fixera pas par une loi fondamentale la durée ou le terme des gouvernants, afin de pouvoir délivrer les villes des intrigues du pouvoir des ambitieux qui dégénèrent en despotes ; tant que les hommes pénétrés de la justice agiront avec délibération, en consultant leurs propres intérêts, V. Exc., en suivant le sentier de la vertu, doit être sûre que ses louables sacrifices resteront imprimés dans le cœur reconnaissant des habitants dépouillés de toute prévention.

« La renonciation généreuse qu'a faite hier V. Exc. nous prouve évidemment que nous n'avions pas tort de croire en sa soumission aux lois. Tels sont les hommes dont a besoin le public pour se garantir du choc impétueux des passions. Tels sont ceux qui, obtenant des charges à titre de citoyens, les remplissent soumis à l'ordre légal et non suivant leur propre convenance. Quant à nous, pénétrés des qualités publiques et privées qui honorent V. Exc., nous confions à sa personne le commandement militaire et civil avec les mêmes attributions qui lui ont été dévolues jusqu'à ce jour, nous réservant la connaissance des grandes affaires publiques qui ont motivé notre réunion, la faculté de nommer celui qui devra remplacer V. Exc. dans le pouvoir judiciaire et l'administration des finances, quand elle sera obligée, en cas de guerre, de s'absenter de cette capitale, enfin celle de décider en toute sorte d'affaires, qui, sujettes à l'appel, seront portées à cette assemblée.

« Pour la réception de V. Exc., il est nécessaire qu'elle se rende demain, à onze heures du matin, au lieu ordinaire de nos séances, afin qu'elle prête le serment d'usage devant l'autorité constituante, acte que devront pratiquer devant V. Exc. les chefs

ecclésiastiques, militaires et autres, suivant la formule accoutumée. V. Exc. devra aussi communiquer la nouvelle de sa réception aux districts de la Province et aux chefs militaires des divisions en campagne, pour qu'ils soient avertis de la légitimité que l'on a donnée à leurs fonctions publiques.

« Que Dieu conserve V. Exc. bien des années.

« Chambre de l'assemblée, à la Concepcion, ce 10 décembre 1822. »

Esteban Manzanos. — Juan Castellon. — José Salvador Palma. — Pedro José de Zañartu. — Felis Antonio Vasquez de Novoa. — Francisco de Binimelis. — Julian Xarpa. — Gregorio Moreno. — Fernando Figueroa. — Fray Pablo Rivas. — Pedro José del Rio, secrétaire. — Freire, gouverneur, intendant de la Province.

#### ACTE.

« Dans la ville de la Concepcion du Chili, le onzième jour du mois de décembre mil huit cent vingt-deux, les membres composant l'assemblée générale des villes de cette province se trouvant réunis dans la salle du bureau des dépêches, M. le gouverneur, intendant de la Province, maréchal-de-camp des armées de la patrie et général en chef de l'armée du sud de la république, s'est présenté à l'effet de prêter le serment exigé dans la séance d'hier; et, ayant placé la main droite sur son épée, il a été interrogé par le secrétaire de ladite assemblée en la forme suivante :

« V. Exc. jure-t-elle, au nom de Dieu notre seigneur, et promet-elle sur sa parole d'honneur, de remplir bien et fidèlement la charge de gouverneur intendant de cette province et de commandant de l'armée, qui lui a été conférée en date d'hier par cette assemblée représentative des villes ?

« V. Exc. promet-elle de défendre les droits de cette province et



Février  
1823.

de s'opposer à quiconque tenterait de les usurper ou de la priver de la représentation qui lui appartient dans le gouvernement suprême de la république ?

« V. Exc. s'engage-t-elle à obéir aveuglément à la constitution et aux lois que cette province fera par le moyen de ses représentants, librement élus par toutes les villes ?

« V. Exc. promet-elle de se soumettre, avec les forces qu'elle commande et pourra commander, à cette unique autorité souveraine, et de reconnaître en elle cette attribution ?

« Et ayant répondu à haute voix et en termes compréhensibles, qu'elle s'engageait et s'obligeait de la manière la plus solennelle, devant Dieu et devant les hommes, à remplir et exécuter en entier toutes les demandes antérieures, elle les a signées conjointement avec lesdits membres. »

Ramon Freire. — Esteban Manzanos. — Juan Castellon. — José Salvador Palma. — Pedro José de Zañartu. — Felis Antonio Vasquez de Novoa. — Francisco de Binimelis. — Julian Xarpa. — Gregorio Moreno. — Fernando Figueroa. — Fray Pablo Rivas. — Pedro José del Rio, secrétaire.

*L'assemblée des villes libres de la province de la Concepcion à l'Excellentissime seigneur, directeur suprême de la république du Chili, don Bernardo O'Higgins.*

« Seigneur directeur, quand nous considérons que V. Exc., fils du pays, a réduit ses frères infortunés de cette province à l'état misérable dans lequel ils se trouvent, notre réflexion s'abîme. Nous voudrions chercher des motifs pour colorer à la face du monde sensé ces procédés qui dégradent V. Exc. et justifient nos plaintes, et nous ne pouvons en trouver aucun.

« Ainsi donc, que V. Exc. ne trouve pas mauvais que nous lui fassions entendre la critique applicable à celui qui en est la

cause; et nous, nous conduisant, pour la première fois en hommes, nous montrerons que nous avons le sentiment de ce que nous sommes et de ce qu'il faut faire, et que l'habitude de l'esclavage n'a pas entièrement détruit en nous le pouvoir de penser et d'exécuter.

« Le manque de numéraire pour entretenir l'armée, la nudité, la faim et les autres misères que cette armée a souffertes, nous persuadaient qu'on voulait sa dissolution.

« Le mépris altier que l'on a eu pour les justes réclamations des habitants, pour la terminaison de la guerre qui a désolé notre province; la froide indifférence que l'on a mise à nous secourir, tant qu'a duré notre détresse à Talcahuano; les ordres par lesquels on a permis à certains hommes l'exportation des grains en faveur de l'autre province, dans des circonstances où la population de celle-ci mourait de besoin; enfin la loi destructive de la division de la province en districts, nous prouvent évidemment qu'il est temps que nous réclamions nos droits imprescriptibles, et que nous éloignons les obstacles qui s'opposent à notre liberté civile, puisque notre patience n'a déjà que trop dépassé toutes les bornes de la souffrance.

« Dès à présent, excellentissime seigneur, cette province brise le joug qui l'attachait à votre gouvernement, convaincue de sa nullité et des moyens illégitimes que V. Exc. sait employer pour perpétuer son pouvoir contre la volonté de tous les habitants. La convention élevée par V. Exc., en désignant aux lieutenants-gouverneurs les sujets qui devaient la composer, est une preuve de cette vérité. Les articles constitutionnels sanctionnés par elle nous convainquent jusqu'à l'évidence, qu'une main partielle et peu délicate envers les droits de l'homme a voulu flatter V. Exc., en consolidant son pouvoir sans l'intervention des habitants, qui doivent se pénétrer de ses bonnes ou mauvaises qualités.

Février  
1823.

« Il dépend de V. Exc. d'éviter la dernière catastrophe qui puisse arriver à cette ville, si elle ne modère pas ses procédés. Bien peu serviraient les services passés, si l'on flétrissait tout chef oppresseur. Toutes vos glorieuses actions resteraient éclipsées, si l'ambition vous faisait faire un pas indigne des grandes ames. Que V. Exc. évite les maux qui accompagnent une guerre civile; qu'une réflexion impartiale soit le guide de ses inspirations; qu'elle considère de quelle responsabilité elle se chargerait devant Dieu et la nation, si elle ne faisait aucune attention à nos justes plaintes et à celles de tous les hommes libres du pays. Nous attendons avec anxiété les moyens que prendra V. Exc. pour que toutes les villes élisent leurs députés pour un congrès général, qui établisse la forme de gouvernement qu'il jugera convenable. Et nous, les représentants de cette assemblée, dont les documents que nous joignons ici prouvent le caractère public, assurons à V. Exc. que rien ne nous serait plus agréable qu'une réconciliation sur des bases stables et permanentes.

« Que Dieu garde V. Exc. bien des années.

« Salle de l'assemblée des villes libres de la province de la Concepcion, le 11 décembre 1822. »

Esteban Manzanos. — Felis Antonio Vasquez de Novoa. — José Salvador Palma. — Francisco de Binimelis. — Gregorio Moreno. — Fernando Figueroa. — Julian Xarpa. — Fray Pablo Rivas. — Pedro José de Zañartu. — Juan Castellon. — Pedro José del Rio, membre secrétaire.

*Déclaration de l'Assemblée des villes libres de la République.*

« Les principes d'humanité, de raison et de justice que nous tenons de l'auteur de notre existence, nous persuadent qu'il n'y a point d'inégalité entre les hommes, et qu'aucune race humaine n'est venue au monde avec le privilège d'avoir un

pouvoir absolu et oppressif sur les autres. L'incontestable attribut de sagesse, que nous tenons de l'auteur de cet ordre majestueux, nous persuade que les gouvernements sont institués pour accroître la félicité humaine, et que l'exécution de cet objet louable doit être observée et soutenue par les gouvernés, qui, dans l'état de société, cèdent une partie de leur liberté naturelle pour se former une législation bienfaisante, et non point entachée d'une passion désordonnée du pouvoir. Ainsi donc, nous nous regardons comme obligés, par des considérations philanthropiques, à éloigner les obstacles qui obstruent le courant bienfaisant de ce tonique politique.

«CONCEPCION. — Cette province malheureuse éprouve, depuis onze ans, les plus dures privations; elle a perdu et sa tranquillité et sa fortune. Sa seule vertu lui a valu tous ses maux. Ses habitants ont été divisés depuis les premiers pas de son enfance politique jusqu'au terme de son indépendance. La forme de son gouvernement, quelle qu'elle ait été, les a détournés du louable but de leurs efforts. La fermeté et le caractère qui les ont soutenus dans leurs luttes sanglantes, sont dignes d'être imités par les peuples les plus vertueux, et il n'y en a d'exemple que chez les anciens Grecs; mais une crise de nouveaux événements et de circonstances différentes leur prouvent qu'il est temps enfin de mettre un terme à leurs souffrances. Nous sommes convaincus que nos droits et ceux de l'état vont être anéantis, si nous ne tirons l'épée pour obtenir d'abord la liberté, dont nous sommes privés par un gouvernement arbitraire et par ceux qui, élevés à une dignité dont ils ne sont pas dignes, cherchent à s'écarter des devoirs de l'homme en société, et à s'identifier avec les divinités, en admettant le tribut des hommes pour leurs adorations. Telle est la triste époque où nous nous trouvons; telles sont les conséquences de cette ambition démesurée, qui nous mettent dans la position affli-

Février  
1823.

geante d'interrompre les relations de confraternité et d'union avec une ville à laquelle nous sommes unis par nos liaisons et nos intérêts, et dont les aspirations sont unanimes hors de la présence du tyran.

« La défense commune nous obligea, en 1818, à suivre aveuglément l'ordre de notre chef, qui nous faisait un devoir d'émigrer et de nous rendre dans la capitale de l'Etat. Nos malheureuses familles, nos riches fonds, nos fertiles propriétés furent ruinés à nos propres yeux. Enfin ce qui resta fut abandonné à l'insatiable avarice d'un conquérant qui considéra ces biens comme prise légitime faite sur des rebelles exilés. Nous subsistâmes en aventuriers jusqu'à la bataille de Maypù. Les privations et les autres misères que nous souffrîmes ne purent abattre notre constance. Le bon ordre et la saine raison exigeaient que l'on reconquît le pays, dont nous avons été privés, et qui forme une partie intégrante du Chili; mais des mesures tyranniques et des vues oppressives firent retarder de dix à onze mois cette impérieuse obligation, ce qui donna à l'ennemi le temps de réparer ses pertes et de venir en force diviser l'opinion. Il en résulta une guerre civile, qui a arrosé de sang nos fertiles campagnes, restées incultes par l'absence de ces bras qui, outre le bien qu'ils auraient pu faire à l'agriculture, nous auraient permis de compter sur des guerriers valeureux, qui auraient été en tout temps les soutiens de l'Etat. Et quel est le motif d'une telle conduite? O ambition infernale! celui de voir les villes ne point penser à leurs propres intérêts, et s'accoutumer à obéir servilement, pendant que leurs mandataires, sous de vains prétextes, les dépouillaient de leur fortune et assouvissaient leur soif insatiable d'honneurs et de richesses. Misérables bourreaux de l'humanité! Tigres d'Hyrcanie! asseyez votre trône sur les cœurs, et non, comme ces bêtes féroces, sur la force des baïonnettes.

« Enfin l'on pensa à reconquérir le pays. Le commandement fut confié au général Freire. Celui-ci prit des mesures conformes à sa vertu et à sa valeur ; mais elles n'eurent aucun effet par la lâcheté et l'insubordination du chef qu'il chargea de leur exécution. Le gouvernement persuadé que ce général était incorruptible, le dépouilla aussitôt du commandement et mit à sa place le général Balcarce, qui eut ordre d'agir suivant des plans particuliers. En effet, il dirigea sa marche vers l'ennemi, qui surpris par sa présence subite s'enfuit épouvanté, laissant de riches dépouilles, que le général et certains corps privilégiés, intitulés des Andés, se partagèrent comme récompense de leurs valeureux travaux. Là s'arrêta la campagne, on la regarda comme terminée, et les presses salariées félicitèrent le chef expéditionnaire, qui, en vertu de ce principe.... supposé, partit avec célérité.

« C'est ici que commence l'époque de nos plus durs travaux. L'ennemi existe de l'autre côté du Bio-bio. Les habitants des campagnes voyant la disparition de l'armée patriote et le nombre insignifiant des troupes laissé pour leur défense, s'alarment en masse, demandant à se recommander à celui qui dans leur pensée devait encore une fois dominer le pays. La province découragée par le manque de secours se vit au bord de sa ruine. Freire, alors gouverneur, que pouvait-il faire, sans argent, sans troupes, sans cavalerie, et autres éléments de guerre, dont on le laissa entièrement privé, si ce n'est de dépouiller le propriétaire de l'unique bien qu'il possédait? Il demandait sans cesse des secours et des munitions pour ne point détruire l'opinion et terminer cette sanglante guerre civile. Mais le gouvernement, imperturbable dans ses plans, secourait avec des paroles, et payait en éloges : politique destructive, qui nous a enlevé de neuf à dix mille hommes.

« La malheureuse action de Pangal eut lieu; et il s'ensuivit

Février  
1823.

la reddition du général Alcazar et de ses braves troupes qui, faute de munitions et de vivres, abandonnèrent le fort de Los Angeles. Le sort s'étant ainsi prononcé en faveur de l'oppressé, nous fûmes forcés de nous soumettre à la loi impérieuse de la nécessité; et, jugeant que ce serait une audace téméraire d'engager un combat avec un ennemi supérieur en nombre et enhardi par ses victoires, nous nous retirâmes dans le port de Talcahuano, comptant sans le moindre doute sur la protection du gouvernement supérieur. Mais, ô Dieu! quels furent notre étonnement et notre épouvante, quand nous apprîmes avec quelle froide indifférence on voyait notre position et l'existence de quatre à cinq mille individus décidés à suivre le sort des armes de la patrie. Les paroles manquent pour rappeler un fait si criminel.

« Les craintes anticipées que faisait naître celui qui doit être le Washington du Chili, voilà ce qui obligeait le Chef suprême à sacrifier toutes ces victimes à sa folle défiance. En perdant l'espérance d'être secourus, nous résolûmes, poussés par la faim, qui déjà se faisait sentir, de triompher ou de mourir. Heureusement nous remportâmes la victoire dans l'action du 27 : jour mémorable et sans égal dans les annales du Chili, jour qui éternisera notre mémoire et notre respectueuse reconnaissance envers le général et les autres chefs auxquels nous devons notre existence.

« Et comment le gouvernement supérieur paraît-il associé à un acte si criminel? Il fit semblant de s'intéresser aux assiégés, et, à cet effet, il fit partir le maréchal Prieto avec quelques troupes, assurant le public qu'elles étaient suffisantes pour battre l'ennemi; mais il lui donna en même temps l'ordre de ne point passer le Maule, ni de risquer aucune action, quand même elle pourrait être avantageuse, et de rétrograder en cas que l'ennemi vint à l'attaquer. Ce n'est point là une vile conjecture, mais

bien un fait authentique, certifié par des témoins oculaires, auxquels ce digne compatriote montra ses instructions, afin de les convaincre des motifs qu'il avait de ne point passer le Maule pour aller au secours de ses frères infortunés.

« Nous triomphâmes enfin malgré les machinations ministérielles; et notre général résolut d'arrêter un plan de recours. Le projet souffrit de grandes difficultés; la patience du solliciteur fut tellement lassée qu'il demanda son éloignement du service. On ne voulut point y consentir, et on lui promit sur de grandes assurances un fonds mensuel de dix mille piastres pour subvenir aux besoins de la province. Cette promesse n'a jamais été réalisée et elle n'a eu d'autre issue que celle de nous réduire à l'état de mendiant. De-là, la famine générale que nous avons éprouvée, en nous mettant dans la nécessité de dépouiller le paysan de ses bestiaux de labour, ou en le forçant à les aliéner lui-même dans la crainte de les perdre; de-là le mécontentement des propriétaires, dont on mettait sans dessus dessous la maison et la ferme, le privant ainsi de tout ce qui lui était nécessaire pour la culture de ses biens; de-là enfin des emprunts violents, enlevés à la force des baïonnettes; mal qui a toujours lieu lorsque le sujet n'a pas de confiance et de foi en l'honneur de son gouvernement, et qu'il est convaincu que le discrédit et la fourberie ont pris sa place.

« Il s'ensuivit une famine générale qui, dans un district seulement, enleva sept cents personnes dans l'espace de trois mois. Les garnisons de Tucapel et d'Arauco se virent obligées de manger les mules de transport, les chevaux d'un service indispensable pour aller à la découverte de l'ennemi, les chiens, les rats et tout ce qui pouvait satisfaire leurs extrêmes besoins. Une si triste situation fut représentée mille fois en termes plaintifs; mais le gouvernement sourd à ces maux de l'humanité, non-seulement n'y portait point remède, mais encore autorisait dans



Février  
1823.

les journaux périodiques, la censure des mesures politiques économiques du père de cette famille, qui défendait sous des peines pécuniaires l'alternation du prix et l'exportation des grains. Ceci n'aurait rien d'étrange, si les presses étaient libres. Nous avons vu les ordres originaux du Directeur suprême et du Ministre, adressés aux Lieutenants-gouverneurs, pour qu'ils eussent à permettre l'extraction des grains à des individus désignés, dont les uns avaient le mérite d'avoir été avec rapidité de district en district pour la nomination des députés, et les autres étaient des associés des ministres eux-mêmes.

« Il ne nous reste plus qu'à examiner la légitimité de ce libelle diffamatoire envers les villes, intitulé *Constitution de l'État*; et nous demandons par qui cette constitution a été formée, et d'après quels pouvoirs? On nous répondra, qu'à l'élection de ces soi-disant députés de la comique convention, n'ont concouru d'autres électeurs que les élus des lieutenants-gouverneurs qui agirent sous l'impulsion des doctrines du Directeur suprême, pour la nomination d'individus désignés. Par une conséquence nécessaire, tout est nul et de nulle valeur. En vue de vérités si palpables, hésiterions-nous encore à éloigner les obstacles qui s'opposent à notre félicité présente et future, et à la formation d'un code légal qui assure nos droits? Non, nous sommes résolus. Qu'il tremble celui qui oserait s'opposer à de si justes mesures, et qu'il sache que l'effort des hommes libres est d'une impétuosité différente de celle des mercenaires. Rappelons notre origine araucanienne; et tous unanimes à suivre l'exemple de ces guerriers valeureux, surpassons-les dans la connaissance de la justice de notre cause, et, pleins d'enthousiasme, n'acceptons que la liberté ou la mort.

« Pour soutenir cette déclaration avec une ferme confiance, nous implorons la protection divine, et, comptant sur ses secours, nous engageons mutuellement nos vies, nos fortunes et notre honneur sacré.

« Salle de l'assemblée des peuples libres de la province de la Concepcion, le 10 décembre 1822. »

Février  
1823.

Esteban Manzanos, député de la Concepcion. — Felis Antonio Vasquez de Novoa, député de Los Angeles. — José Salvador Palma, député de Puchacay. — Francisco de Binimilis, député de Quirihuc. — Gregorio Moreno, député de San Carlos. — Fernando Figueroa, député de Parral. — Julian Xarpa, député de Rero. — Fray Pablo Rivas, député de Talcahuano. — Pedro José de Zañartu, député de Canquenes. — Juan Castellon, député de Coelemo. — Pedro José del Rio, député de Chillan.

*L'Assemblée de Coquimbo à Messieurs les membres de l'illustre assemblée de la province de la Concepcion.*

« Les nobles sentiments de cette capitale calqués sur ceux que déploient les dignes habitants de cette héroïque province ne devaient faire espérer d'autre résultat que celui-là même qui engage V. S. à sceller cette devise : ou le Chili sera réintégré dans ses droits, dont il a été privé par un égoïsme mortel, ou la mort immortalisera l'illustre mémoire des fils de la justice : tel est le serment que, pleins de l'enthousiasme honorable et généreux des hommes libres, les habitants de cette vertueuse cité ont prononcé solennellement les 20 et 21 décembre, après avoir entendu la sainte invitation que lui ont faite V. S., de prendre part dans une lutte qui ne peut manquer d'avoir la sanction impartiale du monde civilisé.

« Ceux qui aujourd'hui se félicitent de parler pour la première fois à V. S., pour se précipiter dans les bras de leur amitié, sont les membres qui composent provisionnellement l'assemblée que le vœu général de cette capitale a établie spontanément au milieu des acclamations pour soutenir, comme une

Février  
1823.

forte colonne, ses justes délibérations; ainsi que le verront V. S. dans les actes que lui envoie cette municipalité par l'intermédiaire de sa propre légation. S'il plaît à V. S. d'envoyer quelque autre députation, ce sera nous qui aurons l'honneur de la recevoir et de lui répondre. En attendant, nos vœux élevés vers le trône de la justice, nous l'implorons en faveur de la bonne cause et du salut de V. S.

« Que Dieu garde V. S. bien des années.

« Salle de l'Assemblée de Coquimbo, le 23 décembre 1822. »

Marcos Gallo, député de la Capitale. — Jorge Edwards, député de Guasco. — Pedro Juan Osorio, député de Combarbala. — Gregorio Cordoves, député de la Villa de San Isidro Vicuña. — Joaquin Vicuña, député de Illapel. — José Miguel Solar, député de Andacollo. — Ramon Barela, député de la Villa de Barra. — Juan Miguel Munizaga, député de la Villa de Copiapo. — Francisco Marcos Noguera, député de Sotaqui. — Francisco de las Peñas, secrétaire de l'assemblée.

*L'Assemblée de la Serena à Messieurs les membres de l'assemblée de la province de la Concepcion.*

« Les habitants de Coquimbo ne mériteraient point d'être comptés au nombre des peuples libres, s'ils hésitaient un seul instant à imiter le noble enthousiasme de la vertueuse province de la Concepcion dans la réclamation de ses droits imprescriptibles.

« A peine eûmes-nous reçu, le 19 de ce mois, la communication de V. S., qu'en la rendant publique le jour suivant, nous avons eu la satisfaction de voir, dans la manifestation des idées de la population, la vivante empreinte de la pensée des hommes libres. Tous les habitants ont déclaré solennelle-



Il n'a été publié de la "Partie historique" du  
Voyage que les 31 feuilles = 202 pages  
ci-incluses. Elles constituent le  
commencement du 1<sup>er</sup> volume - (Cette Partie  
devait composer 2 volumes).

L'ouvrage total se compose de 4 parties:

- 1) Zoologie
- 2) Botanique
- 3) Histoire du Voyage
- 4) Hydrologie et physique -

Pm 018752-144



